

9586
Prot
函 · 本 館

NAUFRAGE

DES

ISLES FLOTTANTES,

OU

BASILIADE

DU CÉLÈBRE PILPAI,

POÈME HÉROÏQUE

Traduit de l'Indien par Mr. M*****.

TOME SECOND.



A MESSINE,

Par une Société de LIBRAIRES.

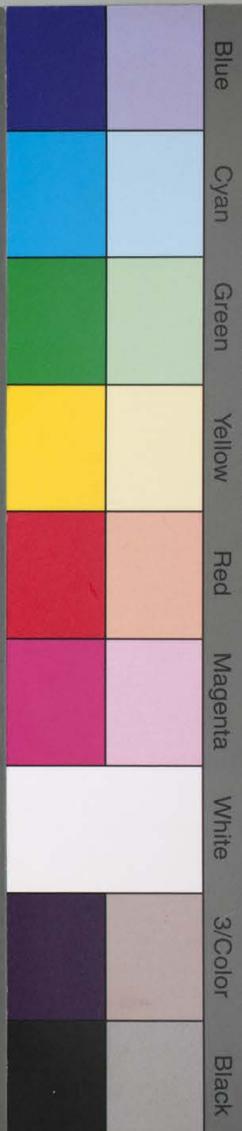
M. DCC. LIII.



2508

cm 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16 17 18 19

Kodak Color Control Patches



Blue Cyan Green Yellow Red Magenta White 3/Color Black

Kodak Gray Scale

A 1 2 3 4 5 6 M 8 9 10 11 12 13 14 15 B 17 18 19



© Kodak, 2007 TM: Kodak



ISLES
PROTAN

ADM
II

名大中央
958.6
Mor
2

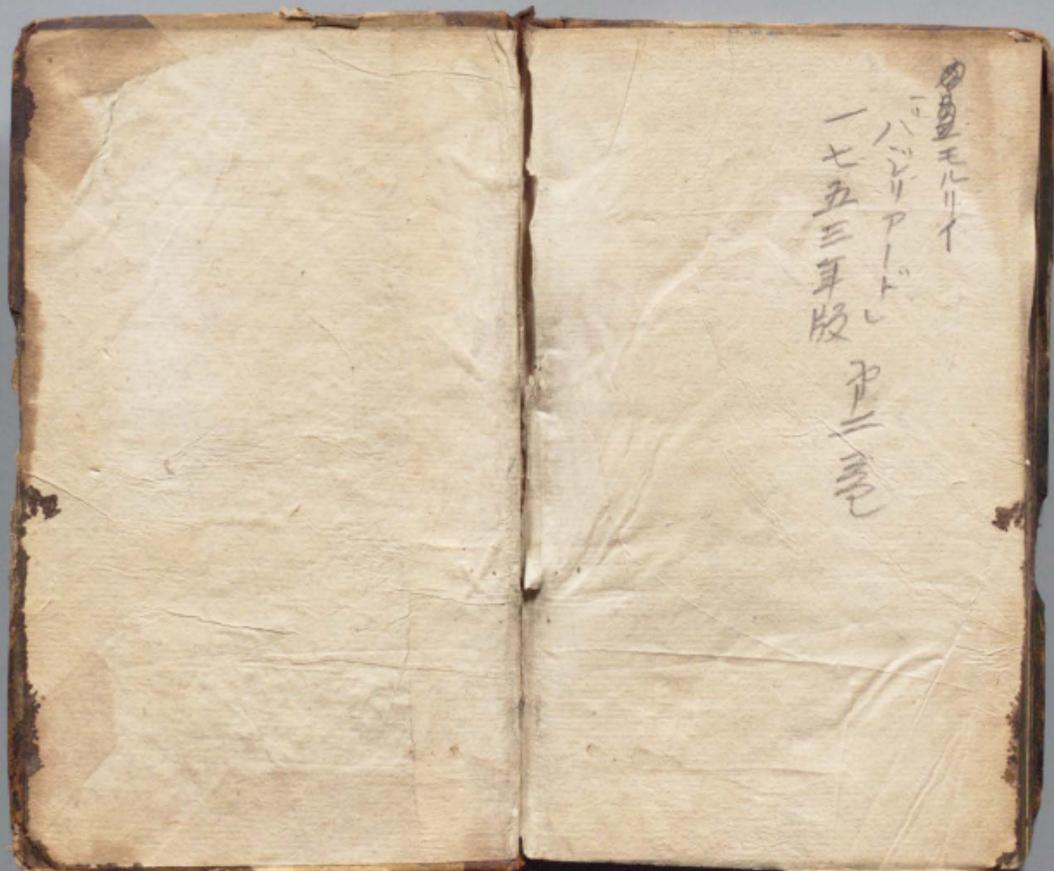


名古屋大学



40124863

名古屋大学附属図書館所蔵 文庫外 40124863
Nagoya University Library, 40124863



〇 〇 〇 〇 〇
 ハンリーアト
 一七五三年版
 中二巻



1586
Plot

圖・本館

NAUFRAGE

DES

ISLES FLOTTANTES,
OU

BASILIADE

DU CÉLÈBRE PILPAI,

POÈME HÉROÏQUE

Traduit de l'Indien par Mr. M*****.

TOME SECOND.



A MESSINE,

Par une Société de Libraires.

M. DCC. LIII.

2708



M
1278





ARGUMENT DU CHANT VII.

LA Ruse, irritée de l'obstacle que Zeinzemin apporte à ses desseins, prend la résolution de se venger : elle part pour aller rendre compte de son expédition au Mensonge : effets que son récit produit sur l'Envie & l'Avarice. La Renommée va publier chez les Peuples des Isles flottantes la découverte d'une nouvelle Terre : ces Peuples se bâtent d'aller la reconnoître, font les préparatifs d'une flotte nombreuse; ils s'embarquent, arrivent heureusement. Surprise de Zeinzemin & de ses Peuples à la vue des vaisseaux qui abordent, des Etrangers qui débarquent, & des marques de respect avec lesquelles ils approchent de ce Prince. Discours artificieux que lui adresse l'un d'eux en qualité d'Ambassadeur. Réponse que le Prince fait à leurs offres; ils en admirent la sagesse, & la simplicité des mœurs de ses Sujets. Zeinzemin les conduisant à son Palais, s'entretient avec eux de leurs coutumes, & de celles de sa Nation; il leur explique comment la pratique des véritables devoirs de l'humanité passé en habitude chez ses Peuples; il ne reconnoit point

TOME II.

A

2
d'autres vertus ; il plaint ces Etrangers de ce qu'il faille chez eux contraindre les hommes à être bienfaisans ; les invite à venir s'établir dans ses Etats. Description de la magnificence du Palais & des Jardins de Zeinzemin. Comment ces Hôtes y sont reçus : il leur permet de charger leurs vaisseaux de tout ce qu'il leur plaira. Les Habitans du Pays leur apportent toutes sortes de provisions ; ils les négligent pour amasser de l'Or & des pierres fines. Un Sage entre eux, nommé Fadhilab, recherche l'amitié de Zeinzemin. Caractère de ce Sage.



3
NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT VII.

LA Rusé avoit entendu les discours que le sage Adel adreſſoit à Zeinzemin, & voyoit avec quels prompts succès celui-ci détruiſoit ce qu'elle s'étoit efforcée de persuader : Quoi ! dit-elle en frémissant de rage, ce sera donc vainement que j'aurai employé les ressorts tourpuissans de mon art ? Quoi ! je verrai mes projets renversés par ces foibles & ingrats Mortels ? Loin de travailler à leur grandeur, en servant mes desseins, ils osent les traver-

A ij



ser : tournons-les contre ces ténébreux ; faisons petit cette odieuse famille ; portons les premiers & les plus terribles coups de notre vengeance sur cette tête orgueilleuse ; rendons aisée notre victoire sur ce Peuple imbecile, puisqu'elle ne dépend que de la chute de ce chétif obstacle.

Elle part à ces mots, honteuse de sa défaite ; mais cachant son dépit sous une feinte joie, elle retourne annoncer au Mensonge ses prétendus avantages ; elle l'excite à seconder encore ces premières entreprises ; aidée par l'Exagération, elle fait une description pompeuse d'un Pays délicieux, qu'elle dit déjà soumis au pouvoir du Titan. L'Envie, attentive aux traits frappans de la peinture que l'on fait du bonheur des Habitans de cette Terre fortunée, sent les noirs soucis, les chagrins dévorans, qui lui rongent la poitrine, redoubler leur fureur ; ils rouvrent son sein infect, d'où découlent, avec un sang noir, le fiel & le venin ; ils livrent à ses mains arides son propre cœur, couvert de mille ulcères, & toujours renaissant pour devenir la proie de sa dent dévorante.

L'Avarice au teint pâle & livide, éter-

nelle Compagne de la Pauvreté, sa plus cruelle ennemie, assise avec la Faim sur le fumier qui cache ses trésors, ouvre un œil avide au récit qu'elle entend faire des richesses de cette nouvelle Terre ; sa bouche béante & toujours aléree, exhale en longs soupirs la brûlante ardeur de ses desirs insatiables. Tous les Monstres les plus cruels tressaillent d'une maligne joie ; ils se promettent d'ouvrir une nouvelle carrière à leurs ravages ; ils pressent à grands cris leur Souverain de hâter ses conquêtes. Il envoie à l'instant la Renommée & l'Exagération publier dans les Isles soumises à son empire, la découverte d'un Pays jusqu'alors inconnu, où l'Or, les perles & les pierres, aussi communes que le sable, étoient méprisés de ses Habitans sauvages, où la terre fertile produisoit presque sans culture, les fruits les plus beaux & les plus rares.

A cette nouvelle, tels qu'on voit une foule de Rivaux, à l'aspect d'une jeune Beauté, s'empresse à prendre possession de son cœur, chacun brûle d'impatience de la voir prononcer en sa faveur, & de dépit de n'être pas le seul instruit de ses charmes, chacun craint d'être prévenu ; de même,



6 NAUFRAGE

chaque Potentar se hâte d'envahir cette riche Contrée. Le Marchand calcule déjà le profit immense qu'il espère retirer en y envoyant ses vaisseaux; le Pauvre regardant sa Patrie comme une marâtre qui le maltraite, se propose d'aller chercher dans ces heureux climats une fortune aisée; son imagination mesure d'avance l'étendue du champ qu'il lui sera libre de prendre pour sa part; enfin, de vastes espérances occupent tous les cœurs, les animent à amasser de toutes parts les préparatifs d'une nombreuse flotte: ici les forêts retentissent du bruit des coups redoublés du Bucheron; le chêne & l'orme, endurcis par les ans, cèdent en gémissant au tranchant de la hache; ils chancelent, ils tombent; un bruit terrible multiplié par les écos, annonce au loin leur chute, image expressive de celle des grandeurs passagères, jouets de la fortune: à côté le pin porte sa tête sublime jusques dans les nues, & ne semble rien redouter; mais un sort pareil l'égalé bientôt aux moindres arbrisseaux: plus loin sur le rivage de la mer, une multitude d'arteliers différens, & d'énormes tas de divers matériaux, feroient croire qu'on les destine à

DES ISLES FLOTTANTES. 7

la construction d'une grande Ville: là les carènes dressées sur leurs chantiers, pour recevoir la charpente, paroissent de gros serpens prêts à s'élaner dans la mer, ou les corps prodigieux de plusieurs montres marins échoués par la tempête: l'ouvrage s'achève enfin; les appuis qui suspendent ces lourdes machines, sont renversés; alors, comme on voit un rocher miné par la rigueur des hivets, se détacher du sommet d'une haute montagne, glisser sur son penchant au milieu d'un épais tourbillon de poussière, briser & renverser tout ce qui se trouve sur son passage; de même ces masses, entraînées par leur propre poids, se précipitent dans les eaux, environnées d'une épaisse fumée qu'excite la violence de leur mouvement; * le flot recule épouvanté, & l'onde entr'ouverte suit en mugissant, pressée par leurs vastes poupes. Les cables se tendent, la voile se déploie, & le navonnier téméraire, ne laissant entre lui & la mort qu'une foible barrière, s'expose d'un œil sec à la fureur de cet élément inconstant.

* Lorsqu'on lance un vaisseau à l'eau, on frotte le chantier sur lequel il glisse, de suif ou de savon, sans cela la violence du frottement y mettroit le feu.



2 N A U F R A G E

O Mortel! pourquoy quittes-tu ta famille, une Amante, une Epouse éplorée? Pourquoy fuis-tu les plaisirs, le repos d'une vie douce & tranquile, pour courir tant de dangers? Animé du désir de devenir sage, vas-tu en chercher des leçons? Admirateur des œuvres de ton Auteur, parcourus-tu l'Univers pour en connoître la magnificence? Non, de vils morceaux de métal ou de verre sont les puissans appas qui te font traverser les abîmes; tes longues courses, tes travaux immenses, la fréquentation de tous les Peuples, n'ont point adouci ta barbarie, ni ta férocité.

De pareils sentimens animoient les Habitans des Isles livrées aux mouvemens d'une mer orageuse; ils voguent; & les malheurs qui les tyrannissent ordinairement, suspendent leur fureur, & favorisent leur navigation, ou bien, peut-être, poursuivent-ils ailleurs une autre proie que celle-ci; ces avides Etrangers touchent enfin les bords fortunés du Continent où regne la Nature.

Zeinzemin touchoit aussi aux termes de ses heureuses conquêtes sur les cœurs; il étoit prêt de retourner rendre la joie à sa

DES ISLES FLOTTANTES. 9

chère Zavaher, lorsqu'un jour il aperçut du rivage ces machines flottantes & ailées: il les prend pour des animaux extraordinaires; & tandis qu'il s'arrête étonné de ce prodige, les vaisseaux ont déjà jeté l'ancre; on voit sortir de leurs flancs une foule d'hommes, ou plutôt de monstres de différentes figures, qui ne ressemblent à l'homme que par la tête: cette apparence d'humanité rassure le Peuple, prêt à fuir. Il approche du rivage; il considère ces Etres, dont les uns lui paroissent des statues de fer animés. Ces spectateurs en voyant d'autres diversement habillés, prennent leurs vêtemens pour des ornemens naturels; ils s'imaginent que les hommes naissent ainsi dans des régions lointaines: quelques-uns considèrent, avec surprise, la construction de leurs armes, & les différentes formes que la cruauté a données à ces instrumens de sa fureur, dont ils ignorent l'usage.

Les Etrangers s'avancent, & demandent quel est le maître qui domine dans ces Contrées, quoiqu'ils parlent la langue du Pays.*

* On a vu, Chant II., que les Habitans des Isles flottantes étoient originaires du Pays où ils abordent; c'est pour cela que Filpai leur fait parler la même langue.



Ces mots ne font point entendus. Ils demandent encore quel est celui qui gouverne dans ces climats. Alors on leur montre le Prince; ils le cherchent long-tems des yeux sans le discerner; ils le reconnoissent enfin, quoique confondu, sans distinction, dans la multitude, aux regards respectueux que ses Peuples ont pour lui; ils sont frappés de la majesté & de la beauté de sa personne, de sa taille avantageuse, élégante & robuste, de l'air de douceur & de dignité qui brille dans ses yeux, de la sérénité de son front, qui ne porte d'autre diadème que l'empreinte d'une ame grande & bienfaisante. Accoutumés à trembler devant leurs Souverains, ils l'abordent avec crainte; ils tombent à ses pieds: le Prince recule étonné de ce geste; mais l'humanité lui inspire de relever des gens qui paroissent défaillir; ils lui font comprendre que ce sont des marques de respect dûs à son rang: Ces usages nous sont inconnus, leur dit-il; parlez, ô Etrangers! que souhaitez-vous?

Grand Prince, répondit l'un d'eux, nos Souverains nous envoient pour contracter alliance avec vous: votre réputation, la gloire de votre règne, volent jusqu'aux ex-

trémities de la Terre; le Ciel favorable vous a comblé de richesses dont il nous a privés, & nous en avons, peut-être, d'autres qui vous sont inconnues. C'est ainsi que la Providence voulant unir tous les Peuples de la Terre par les liens d'une mutuelle correspondance, a diversifié ses dons; elle n'accorde pas les mêmes à toutes les Nations, pour qu'elles puissent s'entre-secourir; c'est par-là, dis-je, qu'elle les rapproche, quelque éloignées qu'elles soient. Nous venons donc, en échange de choses que l'abondance vous rend indifférentes, apporter à vos Sujets les productions de notre Pays; permettez que dès cet instant commence, entre eux & nous, une éternelle amitié; mais il est encore des motifs plus relevés que ceux de l'intérêt, qui nous excitent à la rechercher: il y a chez nous des Sages, comme il s'en trouve parmi vous; il est des vertus, des maximes, que les hommes se communiquent: nous venons nous instruire de la pureté & de l'innocence de vos mœurs, & vous faire part de ce que vous trouverez d'utile dans nos usages, dans nos coutumes. En recevant votre or & vos pierres, nos Savans apporteront à vos Peu-



ples des vérités infiniment plus précieuses. Pour moi, Prince, en qualité d'Ambassadeur, je ne suis chargé que de négocier des intérêts communs de vos Peuples & des nôtres; accordez-nous un libre accès dans votre Empire, pour y commercer; & pour resserrer de plus près les liens de cette alliance, souffrez que nous établissons par la suite des colonies sur quelques-unes de vos côtes, pour servir d'entrepôts aux dons mutuels que nous nous ferons.

O hommes! leur répondit le Prince, puisqu'une figure approchante de la nôtre, la parole & la raison nous assurent que vous en êtes, la Providence a fait de la Terre la Patrie commune de tout ce qui respire: si elle n'a pas placé dans votre Pays tout ce qui est nécessaire aux besoins de la vie, sa bonté vous dédommage par les magnifiques moyens qu'elle vous a donnés de vous procurer ces choses, & en vous faisant découvrir ces lieux, où vous trouverez abondamment de quoi pourvoir à ce défaut. J'admire la beauté, l'utilité de ces machines qui vous ont apportés, & l'industrie qui les a construites.

Quoique j'ignore que nous manquions

de rien, cependant je ne refuse pas les offres généreuses que vous faites de nous communiquer vos richesses, vos vertus, vos maximes. Si ce sont quelques productions meilleures que celles de nos campagnes, & qui puissent augmenter nos commodités & nos agréments, nous vous offrons en retour tout ce qui peut vous être de quelque utilité. Vous demandez de l'or & des pierres, je comprends à vos ornemens que vous estimez beaucoup ce que nous nommons du sable brillant & des pierres colorées. Il est vrai que ces matières plaisent à la vue; mais ne leur connoissant pas d'autre utilité, nous nous en servons à orner les dedans & les dehors de nos maisons, & à entretenir la propreté de leurs environs: il vous fera libre d'en amasser tant qu'il vous plaira.

Le Prince entretenant ainsi ses nouveaux Hôtes, les conduit vers le lieu de sa demeure, où il les invite de venir prendre quelque repos. Ils admiraient la sagesse & la solidité de ses raisonnemens, la justesse de ses réponses judicieuses, l'élevation & la noblesse de ses sentimens, la pénétration de son génie, & ce qu'il leur disoit des coutumes & du gouvernement de ses Peuples.



C'est ainsi que la Nature & la Vérité percent les épaisses ténèbres des préjugés, & nous éclairent dans ces momens paisibles, où ces maîtres impérieux laissent quelque liberté à notre cœur. O malheureux Mortels! que ne profitez-vous de ces heureux instans, de ces exemples frappans, pour secouer leur joug : mais non; trop accoutumés au poids de vos chaînes, vous retombez dans votre premier esclavage. Ingrats, vous traitez de grossièreté & de barbarie cet état heureux qui rend l'homme véritablement ce qu'il est & ce qu'il doit être.*

En effet, ces Etrangers d'abord surpris de la simplicité des mœurs de ces heureux Habitans, convenoient qu'il n'étoit point de Peuples plus sages; mais ils trouvoient extraordinaire que leur Prince non plus qu'eux, n'eut presque aucune idée de loix ni de vertu. Celui qui lui avoit le premier adressé la parole, continua en ces termes:

Grand Prince, il est extraordinaire que remarquant dès notre arrivée, qu'il regne

* Nous lisons tous les jours avec admiration ce qu'on nous dit de la sagesse des Peuples que nous nommons Sauvages, sans que cela influe sur nos mœurs, ni nos coutumes; pourquoi? c'est que nous sommes policés, & qu'ils sont raisonnables.

dans vos Etats une union, une concorde si parfaite entre vos Sujets, tant de douceur & d'humanité dans leurs actions, tant d'amour & de respect pour votre Personne, ils ne soient pas redevables de ces louables dispositions aux sages constitutions de vos Ancêtres & aux vôtres; il est surprenant, dis-je, que pratiquant si bien toutes les vertus sociales, ils n'aient aucune idée de leurs principes : vous-même, Prince, vous prenez tous ces termes pour les noms de quelques productions matérielles que nous vous offrons pour quelque chose d'aussi grossier. L'amitié, la sincérité, la candeur, la bonne foi, la paix, les secours mutuels, les devoirs respectifs, les droits des Nations sont chez nous fondés sur des maximes incontestables, sur des loix, c'est-à-dire, sur des conventions de faire ou de ne point faire telle ou telle chose, sous peine, pour celui qui voudroit s'affranchir de cette règle, de voir toute la Société liguée contre lui, le contraindre à l'observer, ou le punir de s'en être écarté. Il est des Princes comme vous, Seigneur, dont l'autorité redoutable fait la force & le pouvoir de ces réglemens: vous admettrez avec quelle prudence toutes ces



choses sont ordonnées. Que seroit-ce si vos Peuples, observateurs exacts des loix de la Nature, & portés au bien par un heureux, mais aveugle penchant, étoient instruits & pratiquoient des vertus raisonnées; si enfin ils étoient possesseurs de nos Arts & de nos Sciences?

A ces traits Zeinzemin reconnut combien ces Estrangers étoient fortement prévenus pour les funestes maximes dont il venoit d'arrêter les progrès dans son Royaume; & affectant l'ignorance qu'ils lui croyoient: Si ce que vous nommez vertus, reprit-il, sont l'amitié, la sincérité, l'empressement à s'entre-secourir, convenant vous-mêmes que nous possédons toutes ces choses, & que nous les pratiquons comme par un penchant aveugle de la Nature, je ne vois pas qu'il soit besoin de préceptes, de longs raisonnemens, ni de contrainte pour nous les faire observer, non plus qu'il n'y en a que faire pour exciter l'homme à boire ou à manger quand il en a besoin: il trouve de la douceur à recevoir des secours des autres; & son cœur agréablement affecté, peut-il se refuser de sentir un bien? Il remarque de la joie, du plaisir dans ceux qui lui rendent

les

les premiers services de la vie, & il s'habitue à en prendre lui-même lorsqu'il oblige les autres, & à goûter les douceurs des tributs affectueux de la reconnaissance. Ne mettez aucun obstacle * à cet heureux penchant, écartez ceux qui pourroient se rencontrer, il faut qu'il ait son cours; & comme on voit les flots d'une onde agitée, porter au loin l'impression du choc qu'ils ont reçu, cette réciprocité de bienfaits s'étend jusqu'aux limites les plus reculées. C'est la sensibilité dans l'homme, ainsi que dans les animaux, qui donne naissance à ce que vous nommez vertu; & la Divinité, je le répète, ne l'a fait sensible que pour cette fin. Voici comme une heureuse semence jetée sur ce fonds fertile, écloit, se développe & s'accroît.

Le pere dit à son fils dès ses plus tendres années: Aide ton frere pour en être secouru à ton tour; aime-le comme il t'aime. Il ne donne point à son enfant un sentiment, une faculté qui est chez lui; il ne fait que les réveiller, les soutenir, en fortifier les mouve-

* Zeinzemin entend par ces obstacles, les funestes exemples de mille préjugés, qui habituent l'homme dès l'enfance à faire divorce avec toute son espèce.



mens par un continuel exercice, précédé de l'exemple. Le voisin ou l'ami se font des offices obligantes. La vue d'une figure humaine, qui se meut & respire, nous dit qu'elle est ce que nous sommes; que des bienfaits l'émeuvent à nous en rendre; car désirer quelque chose d'agréable, l'obtenir, fait, comme je viens de dire, une impression qui a son contrepoids; c'est une pierre polie & transparente, exposée aux rayons du soleil qu'elle réfléchit. Si l'homme étoit assez stupide pour ne pas intimement être pénétré de cette vérité, le Chien & le Cheval lui en feroient leçon.

Nous poussons encore plus loin la pratique qui donne naissance à ces raisonnemens. Les bienfaits chez nous n'ont pas besoin d'être immédiats, ni que nous connoissions de quelle main ils partent, pour nous exciter à être bienfaisans. Celui qui aux extrémités de l'Empire, cultive un fruit qui ne croit point ailleurs, ne se contente pas de ne travailler à en amasser que pour lui; il fait qu'en le multipliant, il oblige quelqu'un, quel qu'il soit, qui en fait quelque part autant pour lui. L'ouvrier qui façonne un vase propre à servir des mets délicieux, fait qu'il

y a quelqu'un qui lui prépare de ces mêmes mets. Ces pensées, jointes à une occupation choisie par goût, encouragent nos Concitoyens. Si ces personnes viennent à se rencontrer, elles s'aiment parce qu'elles savent qu'elles se sont rendu des services sans se connoître, & qu'elles l'auroient fait de même, si elles s'étoient singulièrement connues. Ces considérations font que chaque Corps de Profession s'estime, se révere, & se pique d'une émulation généreuse. Tous ces motifs sont si publiquement connus, qu'ils retentissent par-tout dans les chants qui célèbrent nos fêtes, animent nos travaux dans ceux même qu'une tendre mere emploie pour procurer le sommeil à son cher nourrisson: aussi à peine ses pas chancelans commencent-ils à s'affermir, à peine sa foible langue commence-t-elle à bégayer les expressions de ses desirs, qu'il est imbu de ces vérités. Vous direz qu'il est chez vous des Sages qui les inculquent aux autres, & il n'est point ici de Citoyens qui ne se les répètent sans cesse par des effets. Jugez donc si une expérience continuelle ne doit pas infailliblement accoutumer notre raison à réfléchir sur ce que vous nommez vertu.



Vous ajoutéz que chez vous l'auroité les fait respecter par la crainte: est-il donc possible qu'il faille contraindre les hommes à être bons? Peuvent-ils donc cesser de s'aimer eux-mêmes?

Oui, Prince, répondit l'Etranger, l'homme peut se nuire par un imprudent amour de son Etre: il y a dans son cœur des semences vicieuses, un penchant au mal qu'il faut déraciner. Il ne peut cesser d'aimer le bien, je l'avoue; mais il s'en forme de fausses idées: delà viennent les déréglemens de ses desirs. Leur mettre un frein, lui apprendre à combattre, à dompter ses passions immodérées & fougueuses, c'est lui donner des leçons de vertu: ce mot ne signifie qu'une courageuse résistance, une force qui le rend maître de ses inclinations.

Que dites-vous, reprit vivement Zeinzémin? Y a-t'il chez vous quelque maladie qui prive l'homme de l'usage de sa raison, & qui le fasse sortir de cette situation tranquille, qui n'est quelquefois interrompue que par les légères & même agréables inquiétudes, qui le font pourvoir à sa conservation & à ses plaisirs, comme la faim, la soif, la lassitude, les feux de l'amour,

l'ennui de la solitude, ou de l'oisiveté, les regrets de l'absence d'un objet aimé, ou la douleur de sa perte, les langueurs d'une indisposition? Ce sont les seuls troubles que je sache que la Sagesse suprême permette que nous éprouvions, pour nous exciter à jouir des biens que sa libéralité verse abondamment sous nos pas. Sentez-vous ces émotions plus vivement que nous? Si quelque accident emporte vos Compatriotes au delà de ces justes bornes, je les plains, & je bénis la Providence de nous avoir exemptés de ces maux: mais ne seroit-ce pas lui faire injure, que de croire qu'elle nous eut traités à ces égards plus favorablement que les autres Nations? Vous voyez donc que nous n'avons pas besoin des remèdes que votre humanité nous offre, parce qu'elle nous étoit sujets aux mêmes infirmités que vous. Il est même inutile que vous m'enterreniez plus long-tems de ces idées assligeantes; je ne puis que compatir à vos malheurs: il ne tiendra qu'à vous de vous en délivrer, en venant respirer dans nos Contrées un air plus pur.

Que fais-tu, Prince infortuné? Tu invites des montres à venir te dévorer le sein;



tu vas bientôt ressentir les effets de leur perfidie & de leur noire ingratitude.

Discourant avec ces Etrangers, Zeinzemin arrive à son Palais; mais non, ce n'étoient point de ces somptueuses demeures que la servitude élève à l'orgueil; une multitude de misérables, couverts de sueur & de poussière, n'avoient point été chercher aux entrailles de la Terre ces énormes masses de marbre, de porphyre, ou de jaspe, pour les entasser, à grands frais, les unes sur les autres, à travers mille périls & mille travaux accablans.

Les Princes de cette Terre fortunée, fils aînés de la Nature, n'avoient presque dans chaque Province, que des Palais, dont le corps étoit érigé par ses mains: l'art n'y suppléoit qu'à son défaut; l'affection des Sujets recherchoit pour les surveillans à leur félicité, les situations les plus heureuses, les plus riantes, les séjours les plus délicieux. S'y rencontroit-il quelque rocher isolé, propre à être percé en portiques, en spacieux appartemens, en réduits commodes, à devenir enfin tout ce que peut embellir & varier avec grace, l'industrie, secondée d'un zèle qui ne trouve rien de difficile ni de pé-

nible: une multitude de bras, armés de ciseaux, faisoient perdre à ce rocher sa forme brute & grossière.

Mais celui vers lequel Zeinzemin portoit alors ses pas, n'avoit presque eu besoin d'aucun ornement de la main des hommes; c'étoit une de ces merveilles où le hazard avoit réuni une infinité de beautés. Cette montagne s'élevoit seule au milieu d'une plaine, assez près du rivage de la mer; percée de tous côtés par cent spacieuses arcades, elle offroit l'agréable variété d'autant de points de vue & de lointains charmans: les murs & les colonnes rustiques qui soutenoient ces voûtes, étoient, à la vérité, un amas confus de tous les matériaux précieux qui peuvent entrer dans la composition des plus pompeux édifices; mais ce mélange même en fait tout l'ornement: tous les sùcs minéraux semblent s'être alliés pour former ces supports: ici l'or, le cristal & l'azur, rassemblés par de communs liens, font une masse où ils serpentent de mille façons différentes: là le marbre d'une blancheur éblouissante, contraste avec d'autres veines de toutes les couleurs. De quelque côté que le Soleil éclaire le monde, soit au sortir des



mers, ou prêt à s'y plonger, comme au plus haut de la carrière, les rayons ont une libre entrée dans ce Palais, ils y répandent une splendeur que la vue peut à peine soutenir; & répétant autant de fois sa magnificence, qu'ils rencontrent de surfaces unies, ils en ressortent avec plus d'éclat. Un labyrinthe de grottes incrustées des mêmes matières, & qui communiquent de l'une à l'autre, éclairées d'une lumière plus douce, sont les chambres de cette admirable demeure. Ses dehors, quoique plus simplement ornés, répondent par leur majesté, aux beautés intérieures: des fentes de plusieurs lits de rochers sortent quantité de fleurs & de feuillages, qui entrelaçant leurs tiges rampantes, forment autant de rangées de festons & de guirlandes naturelles.

Pour accompagner cette demeure digne d'un si grand Prince, on avoit rassemblé aux environs tout ce que la terre produisoit d'excellent & de rare en différents Pays: ici de vastes champs de fleurs qui se succèdent comme les saisons, sont environnés de bosquets, d'arbrisseaux, d'où découlent des gommes précieuses & les baumes les plus recherchés, qui en exhalant leurs parfums,

dépendent de plus tendres plantes de l'ardeur du Soleil: ils servoient aussi de retraite à un grand nombre d'essaims d'Abelles, qui suspendant leurs Rayons aux branches de ces arbutus, paroisoient leur disputer la gloire de produire une essence plus excellente, ou bien ces laborieuses Artistes se logeoient dans des urnes de pierres transparentes, taillées pour servir d'ornement à ces jardins, & d'habitations à ces animaux républicains, qui étoient le symbole de cet Empire. Dans un autre endroit l'olivier, l'orange se trouvent mêlés avec les ormeaux, qui servent d'époux à la tendre vigne: parmi les cédres, les chênes & les palmiers s'élève, avec le pin, le cocotier, cet arbre admirable, qui pourroit seul fournir à tous les besoins de l'homme: * leurs avenues mêlées sont quelquefois interrompues par des berceaux de différents arbres à fleurs, & par ceux qui forme celui dont les branches recourbées, prennent racine sans être séparées du tronc. † Sous l'entrelas serté

* On dit que cet arbre fournit de quoi bâtir des maisons, les couvrir & les meubler en vaisselle plate: il donne aussi du chanvre; sa sève est une liqueur qui sert de vin; la noix qui renferme son fruit, sert de tasse, & ce fruit donne une nourriture fort agréable.

† C'est une espèce de figuier sauvage qui croit aux



de quelques-uns de ces berceaux, sont retenus captifs une infinité d'oiseaux, aussi remarquables par le coloris de leur plumage, que par la beauté de leurs chants. De vastes parcs, remplis d'animaux de toute espèce, offroient, d'un coup d'œil, à une utile ou amusante curiosité, le spectacle de presque toute la Nature animée. La beauté de ces lieux enchantés étoit encore relevée par le miroir des eaux, dont les cours, dirigés par l'art, se précitoit à toutes les commodités & les agrémens possibles.

C'est là que les nouveaux Hôtes de Zeinzemin, aussi surpris qu'un aveugle dont les yeux s'ouvreroient subitement à la lumière, ne savent où fixer leurs regards étonnés: tout ce qu'ils voient, leur paroît un songe. On les fait asseoir sur des lits de soie, parfumés de fleurs: on leur sert dans des vases d'agate ou d'albâtre, les fruits & les breuvages les plus délicieux.

Après ces premiers témoignages d'humanité, on leur permet de charger leurs vaisseaux de tout ce qui peut leur agréer: on leur apporte même sur le rivage tout ce que

Indes Orientales, & dont un seul pied peut, par ce mécanisme, devenir une forêt.

le Pays produit de meilleur; mais l'on est surpris de leur voir négliger tous ces dons pour ne s'occuper qu'à amasser un fable brillant ou des pierres colorées. Les Habitans les aident en riant, à la recherche de ces chétives richesses. L'avidité de ces Etrangers est plus embarrassée que satisfaite: ils trouvent leurs navires trop petits pour contenir ces trésors; ils se hâtent de les remplir pour revenir encore.

Cependant un seul d'entre eux, nommé Fadhilah, * admirateur attentif de tout ce qu'il voyoit de merveilleux dans cette Terre fortunée, de vraiment aimable dans les Sujets, & de grand dans la personne du Prince, négligeant les vains amusemens de ses Compatriotes, n'étoit occupé que de la sagesse des discours de Zeinzemin. Il avoit conçu la plus haute estime des qualités de ce Héros, & s'appliquoit à mériter la sien-

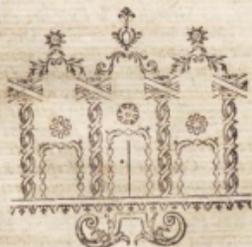
* Pilpai nous a montré dans Adel & dans Zeinzemin la Raison, non-seulement exempte de tous faux préjugés, mais même qui les connoît à peine: dans le personnage qu'il introduit ici par épisode, il va peindre le caractère d'un homme qui a eu la force d'en secouer le joug. *Fadhilah* en Persan signifie *vertu*, ou, si l'on veut, le *Sage*; car, selon l'opinion de notre Poète, il n'y a point d'autre vertu, d'autre sagesse que celle qui domptée, non les passions, mais les préjugés, qui les rendent impétueuses & nuisibles.



ne. Le Prince, qui avoit remarqué en lui une conduite si différente de celle des autres, se plaisoit à converser avec lui; il lui faisoit plusieurs questions sur les mœurs & les usages de son Pays. Ces conversations ne tarderent pas de faire naître entre eux la plus forte amitié.

Padhilah étoit un de ces heureux Mortels, d'un commerce doux, liant, faits pour être les plus aimables Citoyens de l'Univers: il aimoit les hommes, mais détestoit leurs vices: il avoit l'art, ou de les reprendre sans les choquer, ou de les éviter sans marquer de mépris. Quoique né & nourri au milieu de leurs erreurs, il avoit eu assez de pénétration & de force d'esprit pour les reconnoître de bonne heure, & pour s'en affranchir: il rioit en secret des folies des Mortels, sans offenser les idoles qu'ils en-censent: il savoit se conformer à des pratiques indifférentes, & se délivrer prudemment de ce qu'elles avoient de ridicule. Libre au milieu de l'esclavage même, il n'avoit d'autre maître qu'une volonté, sagement réglée par les loix du bon sens, & d'une raison éclairée, sans ambition, sans envie, sans avarice: une parfaite égalité

d'humeur, une parfaite tranquillité d'ame, l'exemproient des troubles de toutes passions violentes: il recherchoit les plaisirs des sens, & en usoit avec modération; mais il ne chérissoit rien tant que les charmes de la vérité: il étoit ami fidèle, officieux & sincère, généreux sans faîte, complaisant sans honteuses bassesses: tel étoit, dis-je, le rare Personnage entre les Etrangers, que l'avidité du gain avoit attirés dans ces Contrées: il étoit le seul que le désir des richesses inestimables de la Raïson avoit amené avec ces Barbares.



ARGUMENT

DU CHANT VIII.

F Adhilab demande à Zeinzemin la permission de rester près de lui; l'esclavage de la Raison dans sa Patrie, lui fait résoudre de la quitter. Il fait au Prince le récit de ses voyages. Peinture allegorique de l'Intérêt, Idole que l'on révère par toute la Terre, & description de son culte. Etablissement de ce culte; ses conséquences. Causes du Brigandage & du Scélératisme. Origine des Vices sociales. A quels objets & à quelles pratiques l'Opulent & le Pauvre, les Grands & le Vulgaire ont attaché des idées de vertu & de vice. Description générale des mœurs des Isles flottantes. Sur quels principes sont appuyées les loix. Description d'une Isle extraordinaire, au gouvernement de laquelle Fadhilah compare les procédés de la Politique & de la souveraine Puissance: ce qu'est ce Pouvoir, ce qu'il a été en différens tems. Ce qui a rendu nécessaire l'inégalité des récompenses pour les services rendus à la Société, ainsi que les tributs que les Peuples paient à la Puissance qui les protège. Premières causes des guerres. Description de leurs ravages. Fadhilah fait un tableau raccourci de tout ce qu'il vient de décrire.



NAUFRAGE

DES

ISLES FLOTTANTES.

CHANT VIII.

*Q*ORSQUE les compagnons de Fadhilah se préparoient à retourner dans leur Patrie, fiets des riches trésors qu'ils y porteroient, ce Sage, épris d'une passion plus noble, desiroit fixer son séjour dans celle de Zeinzemin; il prioit ce Prince de lui accorder la permission de vivre près de lui. J'y consens volontiers, répondit le Monarque, je vous aurois proposé moi-même de ne me plus quitter, si vous ne m'aviez prévenu; mais satisfaites pleine-



ment ma curiosité sur ce qui se passe dans ces régions lointaines d'où vous venez : si je n'attribuois à votre amitié la demande que vous me faites, je serois surpris de la résolution que vous avez d'abandonner pour toujours une Patrie à laquelle les hommes sont ordinairement attachés par tant de liens.

Helas ! Seigneur, quel attrait peuvent avoir pour moi les malheureuses Contrées où je suis né ? Ce n'est qu'un misérable ramas d'Isles qui n'ont aucune stabilité, perpétuellement agitées par les vents & les tempêtes, comme les cœurs de leurs Habitans sont agités par celles du mensonge & de l'erreur : on dit qu'elles furent autrefois séparées d'un riche Continent par la colère du Ciel ; on prétend même que c'est de celui que vous habitez. Je puis donc, sans ingratitude, renoncer à une Patrie qui n'est point véritablement la mienne.

Il est vrai, dit Zeinzemin, qu'autrefois nos Climats furent infestés de Monstres qui desoloient les Peuples ; mais la Vérité fut les en purger. Etes-vous donc Habitant de ces lambeaux malheureux qu'elle détacha de notre Terre, & qu'elle éloigna de nous pour jamais ?

Oui,

Oui, Prince, répondit Fadhilah, c'est donc ici que je retrouve ma véritable Patrie ; mais je poursuis le récit que vous souhaitez entendre. Ces Isles, suspendues de toutes parts par des vents contraires qui les empêchent d'être emportées par la rapidité des courans, & même de se briser les unes contre les autres, sont séparées par un labyrinthe de détroits célèbres par des naufrages ; elles forment ensemble un vaste Empire. Les mœurs, les coutumes, ou plutôt les vices, sont par-tout à peu près les mêmes ; ils ne diffèrent que par le génie particulier des Puissances subalternes qui travaillent pour un commun maître : quoique chacune ait son domaine absolu en particulier, toutes néanmoins tendent à une même fin. La Raison humaine, séduite ou opprimée, gémit sous le joug de ces Tyrans, ou se prête lâchement à leurs caprices ; elle n'ose plus, qu'à leur gré, faire usage d'une ombre d'autorité souveraine : si elle regne encore quelque part, avec quelque étendue de pouvoir, c'est sur un bien petit nombre de Sujets. Il est encore chez nous des Sages, mais dont les uns ne lui obéissent qu'à certains égards ; du reste, le

TOME II.

C



pois des préjugés les ramène au commun du plus bas vulgaire : si quelques autres sont entièrement soumis à ses loix, ils sont forcés de la servir en secret. Je ne fais, Seigneur, si le Ciel m'a fait naître un de ces fortunés Mortels, empressés à la recherche de la Vérité ; mais j'ose dire que s'ils que mes foibles yeux commenceroient à discerner les objets, je me sentis un de ses plus zélés Partisans.

Plein du désir de connoître, je voyageai dans toutes nos Contrées ; & pour m'instruire à fond de la vanité de quantité de choses que je soupçonnois revêtues d'une fausse apparence, je pris pour guides de mes recherches, ou ceux des Sages chez qui la raison ne s'en laisse point imposer, ou ceux que je trouvai n'être point prévenus sur ce que je me proposois de leur demander.

Je vais donc, Seigneur, vous entretenir de ce que mes voyages m'ont appris de l'état de ma triste Patrie. Je remarquai d'abord que par-tout on avoit érigé des Temples & des Autels, tous à peu près de même forme, à une Divinité monstrueuse. Figurez-vous, Prince, un Géant d'une grandeur énorme ; ses pieds semblent descendre

dans l'ombre du néant ; ils sont appuyés sur un tas immense d'ossements de cadavres ; sa stature orgueilleuse est représentée comme s'élevant dans un vuide, dont on n'aperçoit point les limites, au milieu duquel est suspendu un vaste globe. Mille têtes, dont les visages sont animés de passions qui changent à chaque instant ; mille têtes, dis-je, aveugles, antées sur ce tronc démesuré, dirigent au hazard les mouvemens d'une multitude de bras, dont les mains sont remplies, les unes de vases fragiles, pleins de sable ou de vapeurs ; d'autres, d'ornemens que nous nommons Sceptres, Tiars, Couronnes ; toutes enfin, d'une infinité d'objets bizarres de la fole cupidité des Peuples qui l'adorent. * Sur sa poitrine est écrit ce mot plusieurs fois répété, ENCORE. † Sur le globe suspendu, qui lui sert d'Autel, paroît un nombre prodigieux d'animaux que leur extrême petitesse, en comparaison de cette masse, & le grand éloignement, rendent presque imperceptibles. Animés par le souffle qui sort des bouches du Géant, on les

* Je crois que Pilpai a pris modèle de cette peinture sur une Idole à peu près de même figure que l'on adore au Japon.

† Ce mot marque l'avidité de l'Intérêt.



voit d'une activité surprenante; la longueur des chaînes qui les attachent à l'Idole, leur laisse assez de liberté pour parcourir le globe qu'ils habitent; les uns paroissent unis des mêmes liens, & se mouvoit de concert; d'autres, par des efforts contraires, s'empresent à rompre leurs communes attaches; quelques-uns de ces animaux, malgré leur petitesse extrême, occupent seuls de grandes places sur cette boule; ils y paroissent encore inquiets & trop resserrés; chacun d'eux est occupé à repousser l'enceinte de sable dont il s'environne; le plus grand nombre d'autres rebuts de cette fourmillière ont à peine la liberté d'occuper chacun le petit espace que peut mesurer leur corps; persécutés, chassés par ceux de leur espèce, ils errent çà & là; on en voit d'un autre côté acharnés avec fureur à s'entre-détruire, pour se rendre maîtres, ou d'une place vacante, ou pour en chasser les possesseurs. Une grande quantité de ces petits animaux, emportés par des vents impétueux, tombent comme des nuées de sauterelles, dans l'abîme obscur & fangeux qui est aux pieds du Colosse; d'autres, prêts à s'y voir précipités, tâchent de res-

ter attachés à la surface glissante qui les supporte; plusieurs même se précipitent par les imprudens efforts qu'ils font pour parvenir, à l'aide de leurs chaînes & de celles des autres, vers les mains de cette Divinité, dont ils attendent des dons: enfin, la courte durée de ces insectes, à peine éclos, est marquée par l'écoulement de quelques gouttes d'un Clepsidre.*

Voilà, Prince, la Divinité monstrueuse qu'adorent les Habitans de nos Isles malheureuses; tels sont les attributs de son pouvoir & de son culte, son nom est l'Intérêt. Ce n'est point, hélas! celui que je vois regner dans ces lieux fortunés; celui qui, fils de la Nature, ne montre aux hommes que des biens solides, & des moyens assurés & faciles de les acquérir; celui qui ne leur inspire que les desirs légitimes de la conservation commune d'un bien-être toujours présent; c'est un feu sacré que vous ne laissez jamais éteindre, & que vous entretenez sans peine: notre funeste Intérêt, au contraire, ne nous offre que des appas trompeurs, qu'une vaine ombre de biens, vers lesquels il nous conduit par des

* Horloge d'eau.



routes fausses, pénibles & dangereuses, qui nous rendent réellement malheureux, sans jamais ralentir les tourmens de l'espérance que nous avons de cesser de l'être.

Mais considérons de plus près cette Idole. Le vuide qui l'environne, par la contrariété la plus étrange, est son Temple, c'est-à-dire, une demeure consacrée à son culte; & la terre presque-entière, son Autel; ces animaux si petits & si foibles, sont les Hommes, ses sacrificateurs & ses victimes: ils se plongent dans les malheurs pour y chercher la félicité; ils se livrent aux plus grands maux dans la vaine espérance de s'en délivrer. * Cet amas confus de fivolités, qu'il tient dans ses mains, sont les libéralités, les faveurs que les Mortels attendent de lui, & qu'ils obtiennent rarement: la courte durée de leur vie ne les empêche pas de rester attachés à ce Fantôme, même au delà du trépas.

Voici, Prince, de quelle manière on dit que la Propriété, épouse successive du Pouvoir arbitraire & du Sort, mere de ce Monf-

* Comme Fadhilah présume que Zeinzomin ne fait ce que c'est que Temple; ni Prêtre, ni Victime, il lui explique ce qu'il entend par ces termes.

tre cruel, & marâtre de la triste Indigence, établit le pouvoir de ce fils. Assise sur un amas de biens devenus inutiles, elle adresse ces paroles à cette fille infortunée qui lui demande quelque secours: Pourquoy le Sort t'a-t'il donné le jour, lorsque mes bien-faits sont distribués? Mes dons sont irrévocables; tu n'as plus rien à prétendre sur la terre: vois ces campagnes fertiles, ces arbres couverts de fleurs & de fruits; il ne t'est plus permis d'y toucher. J'en ai fait le partage de mon fils bien-aimé; tu ne dois plus rien attendre que de lui; mérite ses faveurs par d'immenses travaux. L'affreuse nécessité de périr, ou son utilité, & la tienne, voilà tes guides; choisis. Ton frere n'exige point d'amour, de tendresse, ni de zèle: maître de tout, ta perte est inévitable sans ses secours: une invincible loi t'oblige de lui prêter les tiens: s'il ne t'est pas libre de les lui refuser, il ne doit t'en savoir aucun gré. Veux-tu que ces moissons appaisent la faim qui te dévore? amasse-les sur ses greniers, & attens de ses libéralités quelque légère portion pour ta subsistance: veux-tu voir renaitre cette abondance que tu en-vies? cultive à force de bras, ces campa-



gnes, défriche cette terre inculte, dessèche ce marais, perce cette montagne, tire-en les marbres & les métaux, érige des Palais à l'Oisiveté & à la Mollesse, mes compagnes : si les forces de ton bras ne suffisent pas, consulte l'Industrie, emprunte de ses conseils, les moyens de te rendre utile, multiplie les besoins du Riche en multipliant des plaisirs que tu ne gouteras point toi-même; invente les moyens de rendre sa demeure commode : les sueurs & les travaux sont ton partage ; imagine, si tu peux, des expédiens pour remuer ces masses, façonner ces métaux ; fais sortir de ces matières informes, des copies de tout ce que la Nature offre aux yeux de plus charmant : telles sont les uniques ressources qui te restent. Tu ne posséderas rien sur la terre, ô Partie infortunée des Mortels ! que ce que ton adresse saura rendre nécessaire à celui qui possède beaucoup. Esclave comme toi de l'Intérêt, ne crois point l'émouvoir par le triste appareil de ton sort indigent ; son cœur sera insensible à la Pitié ; que l'Intérêt & la Cupidité t'animent comme lui, vens-lui cher des services, que son indulgence, & l'impuissance ou l'incapacité de soutenir par lui-

DES ISLES FLOTTANTES. 41
même le poids de ses affaires, lui rendent nécessaires.

De telles dispositions, Prince, devoient inspirer aux hommes une fureur destructive, capable d'en éteindre l'espèce. On les vit à l'instant de cet injuste arrêt, s'empressez à rendre les honneurs divins au Monstre, d'une avidité égale à sa taille gigantesque : les passions qui animent la multitude de ses visages, passèrent dans les cœurs de ses adorateurs : alors la terre entière ne fut plus pour nourrir ses Habitans ; bientôt un seul Particulier envahit d'énormes possessions, & arracha au reste des humains les choses même les plus nécessaires à la vie : mais tout insensible qu'il est au malheur des autres, il se seroit bientôt vu dans l'impuissance de jouir des fruits de sa rapacité, si la pauvreté ne lui avoit fait trouver des secours forcés ; il ne dut plus qu'à l'affreux misère des autres, les soulagemens que la Nature tendre & compatissante, inspirait aux hommes de se communiquer.

Le croiriez-vous, enfin, ô heureux Zinzemin ! les hommes presque nulle part ne s'entre-aident parce qu'ils s'aiment, mais parce qu'il faudroit périr sans cela : voilà



quels font chez nous lestristes liens de toute société; voilà l'affreux principe de nos vertus & de nos vices. L'espérance ou la crainte nous portent à des ménagemens ou à des excès.

Sans doute que dans les premiers tems, chez la Partie des Mortels, favorisée des dons de cette Divinité aveugle que nous nommons Fortune, ceux en qui la crainte de s'en voir dépouillés, domina, ne virent dans les autres que des ennemis jaloux qu'il falloit opprimer, retenir dans leurs bassesses, ou détruire: d'un autre côté le malheureux en qui le vif sentiment de ses misères, & la crainte de s'y voir perpétuellement enchainé, l'emportèrent sur toute autre considération, ne vit plus dans le possesseur d'un riche héritage, qu'un injuste usurpateur, un violateur des droits de la Nature, ou celui en faveur duquel elles avoient été violées au préjudice des autres. Il appella de cette tyrannie à son propre désespoir. Animé de l'espérance, ou de sortir d'une vie languissante, ou d'en faire cesser les douleurs, il s'arma contre celui qu'il crut heureux à ses dépens; & celui-ci frémissant de crainte de se voir arracher ses

biens, & précipité dans la fange d'où l'autre s'efforçoit de sortir, combattit avec autant de rage pour sa défense, que l'autre pour cesser de vivre infortuné.

Ainsi, comme du choc violent de deux rochers, jaillit une infinité d'étrincelles, de l'opposition de ces sentimens impétueux, naquirent les forfaits & les crimes; & de même qu'on voit les flots d'une mer en furie, se pousser & s'entrechoquer pour occuper de nouvelles places, comme si son vaste sein ne pouvoit les contenir tous, on vit les hommes se disputer avec acharnement un morceau de terre: tels durent être les premiers effets de la Propriété & de l'Interêt, & les premiers sacrifices offerts à ces cruelles Divinités.

Je viens, Seigneur, de vous expliquer l'origine du Scélératisme & du Brigandage, je vais vous raconter comment de cette même source fortirent les vertus que révérent les foibles humains.

Le culte monstrueux de l'Interêt une fois établi, voici comment l'Erreur & le Mensonge en ordonnerent les cérémonies, & gouvernerent la terre par une foule de Préjugés.



Les hommes réfléchissant enfin sur des maux qui ne faisoient qu'empirer leur condition, chercherent des moyens plus doux, les uns pour conserver ce que le sort leur avoit donné en partage, les autres pour obtenir des secours : ceux en qui les passions se trouverent moins vives, en donnerent l'exemple aux autres; mais oubliant la cause première de leurs fureurs précédentes, ils en eurent horreur & s'en excusèrent sur la Nature même; ils crurent que le cœur humain naissoit impregné de leurs poisons, avec une cruelle soif d'avoir, & un penchant pervers à la rapine. Le pere, peu attentif aux premières impressions de ses funestes exemples sur l'âge le plus tendre, voit ses enfans se disputer avec colére une place au Soleil, un chéif amusement; il les croit, comme soi, d'une nature méchante & corrompue, parce qu'il n'a pas remarqué qu'en mille occasions ses dons, ses préférences versent sur eux les premières semences de la contagion, dont ses peres l'ont infecté lui-même.

Sur ces principes les hommes raisonnent, ou agirent comme s'ils avoient raisonné ainsi: Nous naissons méchans; mais

quelque dépravés que nous soyons, nous sommes sensibles aux bienfaits ou aux caresses de la reconnoissance; les soins de nos Peres, & nos soumissions à leur volonté, nous le font éprouver. Agissons de même, dit l'Indigent, envers celui que le sort a placé avantageusement; tâchons d'obtenir de lui, par des égards flatteurs, des secours qu'il nous couteroit trop cher de prétendre obtenir par force. Le Riche dit: N'irritons point le Malheureux, ne lui faisons point sentir la rigueur de son état; essayons même, au moyen de quelques légères récompenses, d'en tirer des services. Donnons, dirent les uns & les autres, ces exemples de modération & de retenue à nos enfans, reprimon's dès cet âge tendre, les mauvaises inclinations qu'ils apportent en recevant le jour. En raisonnant ainsi, ils n'aperçurent pas, je le repète, que des motifs aussi imparfaits laisseroient toujours assez d'irrégularité à leurs actions, pour porter dans les cœurs qu'ils veulent former, un levain funeste qu'ils s'obstinent de croire naturel.

C'est de la sorte, Prince, qu'un léger rayon de vérité, à côté de l'erreur, donna l'Etre



à la plupart de nos Vertus sociales, vertus factices que la seule considération d'un vil intérêt fait pratiquer, sans que le cœur y ait aucune part. Le Favori de la Fortune, ne se voyant plus disputer ce qui lui étoit injustement échu, prit pour le Pauvre quelques stériles sentimens de pitié, auxquels il ajouta quelquefois des secours passagers, & se crut par-là quitte envers l'humanité. Quelques libéralités prirent bientôt les titres fastueux de générosité, de faveurs & de graces. Le Riche, le Puissant se crut au-dessus du reste des hommes, à proportion qu'il s'imagina leur être utile, ou en état de leur nuire par des refus. Ceux qui en espérèrent ou en reçurent quelques dons, rechercherent à se le rendre ou à se le conserver propice par des souplesses qui favorisassent cette erreur. Telle fut la première origine des rangs, des dignités, des grandeurs, trophées fragiles que la misère affamée érigea à ceux qu'elle vit épris de ces fumées; & ceux-ci enivrés, furent souvent dupes de ces égards peu sincères: souvent aussi, à leur tour, les Grands les paient de mépris & de dédains mortifians pour ceux qui leur offrent ce vain encens; mais leur

orgueil, leur fierté inspirant de la jalousie à leurs pareils, ou causant la désertion de leurs cliens, leur rendit nécessaire l'usage d'une vertu que nous nommons modération dans la prospérité; quelques revers les en instruisirent, ou bien le désir de s'attacher un plus grand nombre de Partisans, les rendit affables, au moins, par ostentation.

Le plus grand nombre des hommes, & partant les plus malheureux, cessèrent, à la vérité, d'être jaloux du sort des premiers, quand ils les virent trop élevés pour y pouvoir atteindre; mais envieux du degré de faveur de quelques-uns de leurs égaux près de ces Grands, s'efforçant de les prévenir, ou de les supplanter, ils enchérèrent sur les hommages intéressés de leurs rivaux; & ce vulgaire en est venu à ce degré de folie, de ne vouloir trouver du mérite que dans ceux qui possèdent beaucoup. Il attribue aux Idoles qu'il craint, toutes les vertus chimériques que son utilité lui fait révéler: l'Inférieur nomma les bassesses auxquelles il se soumit près du Supérieur, zèle, amour sincère, fidélité, attachement.

De ce commerce de vertus illusatoires, sous lesquelles se cache l'intérêt particulier, qui



n'aime que soi-même, & feint d'aimer le reste des hommes, se forment mille petits vices, qui ont besoin du contrepois de mille autres vertus minucieuses, que les Grands & les Petits regarderent comme des moyens d'augmenter, d'affermir, d'avancer leur fortune. Au faste, à la vanité, à l'arrogance, à la grossièreté, on opposa la politesse, la décence, la gravité, la fermeté, la dignité.

L'estime que les premiers voulurent acquérir chez les Peuples, & le Peuple près de ceux qui tiennent les premiers rangs, ex-hala le Point d'honneur; mais ce Point d'honneur, de considération, est une poussière, une vapeur agitée par les vents contraires de mille opinions; quelque chose enfin qui ne peut se définir que par une idée vague, attachée à quelque objet aussi volatile: chaque rang, chaque condition, chaque sexe même se pare de cette étiquette indéchiffable; chacun veut se faire respecter & valoir à proportion du mérite qu'il se croit, &, pour y parvenir, feint d'avoir pour les autres les mêmes égards. Cette même idée de mérite est encore affichée à tant d'objets ou d'actions opposées, que qui

croit

croit ici se mettre en quelque réputation, se fait mépriser, & ailleurs se fait considérer par le même ridicule. Les hommes sont si bizarres dans leurs procédés, que tout désireux qu'ils sont de la fumée d'une vaine gloire qu'ils ne peuvent obtenir que des autres, ils insultent à celui même duquel ils attendent ce parfum. Ceux, au reste, qui savent saisir le vrai moyen de se faire estimer, c'est-à-dire, qui savent se parer de ce qui est le plus en crédit dans l'opinion des hommes, font bien de s'en servir pour se maintenir, ou pour s'élever au-dessus de la misère: cette conduite est une vertu que nous nommons Prudence, par opposition aux folies d'une sorte vanité qui se rend odieuse.

Toutes ces frivolités ne sont que les premiers acheminemens au bien-être parmi les hommes: il est encore bien d'autres démarches pour y parvenir. Je ne m'arrêterai qu'aux plus importantes. Comme aucun secours, aucun bien réel ou idéal ne s'accorde plus *gratis*, & tous les cœurs étant plus enclins que jamais à l'ingratitude, les principales vertus devenues nécessaires, sont la probité, la bonne foi, c'est-à-dire, des dis-

TOME II.

D



positions à ne point frustrer les autres de ce qui leur appartient, à ne point leur nuire, ni ouvertement, ni par ruse, à remplir exactement les promesses, ou les obligations auxquelles on s'est soumis. Ces sentimens ne sont ordinairement inspirés que par la seule considération qu'on ne voudroit pas recevoir soi-même un pareil traitement. On fait un gré infini à ceux qui observent ces préceptes. Je demande si les hommes devoient avoir besoin de pareilles leçons, n'étoit la mauvaise économie de la plupart des sociétés? De pareilles vertus ne font-elles pas la honte de notre espèce? Un homme mérite-t'il des louanges pour n'être pas un perfide, un traître, un voleur, un brigand, tel qu'une bête féroce qui raviroit même à ses Petits la proie qui les alimente? ou devoit-il être exposé aux dangers qui l'induisent à ces crimes? Cependant combien de fois l'intérêt ne donne-t'il pas atteinte à ces foibles restes d'humanité? Combien ne faut-il pas d'examens pour s'assurer que celui avec lequel nous traitons, est ce que l'on nomme honnête homme? Combien de garans pour prouver qu'il l'est, ou pour l'obliger au moins à agir comme s'il l'étoit?

Et c'est par ce même intérêt qu'on l'y engage; c'est ce même motif honteux qui forme les fragiles liens d'amitié ou d'alliance entre les Particuliers, en prescrite les devoirs; il assemble également, ou dissoud les factions, les partis, les cabales les plus odieuses.

Enfin, Prince, il seroit infini de vous faire une énumération exacte de toutes les pratiques, de toutes les considérations auxquelles une multitude d'intérêts compliqués & d'intrigues entortillées, fit donner le nom de vertus, aussi-bien qu'il seroit impossible de déterminer les nuances de ces coloris des vices. L'inconstante vicissitude de tous ces mobiles du cœur humain, forme un concours de desirs, de vœux, de projets, dont le mélange produit les événemens les plus inattendus, les révolutions, les catastrophes les plus étranges; accidens que la plupart des hommes attribuent à une fatalité aveugle, * parce qu'ils ont la mémoire ou

* Mr. de Voltaire, Siècle de Louis XIV. édit. Berlin, tome 1. page 465. attribue à cette sorte de fatalité, les révolutions politiques, qui n'arrivent souvent que par le caprice d'un Moine, d'une Maîtresse, d'un Favori, d'un Ministre, qui gouvernent nos maîtres. Il ne s'est pas rappelé l'influence que peut avoir sur le sort des Nations, une infolence telle que celle du Jésuite Espagnol, qui dit à un Grand: Vous me devez du respect; je vois votre Souverain à mes pieds, & tiens



la vue trop courte pour démêler quel est le premier caprice de la fantaisie humaine, qui a donné le branle à ces mouvemens extraordinaires, ou qui en change subitement les directions; & ce qui vous étonnera encore, c'est que souvent le plus bizarre de ces caprices, même à des dénoûmens, ou plus heureux, ou plus tragiques que tout ce que la prudence ou la malignité des Mortels pourroit concevoir avec art.

Vous voyez, sage Prince, dans l'état actuel du genre humain, quel prodigieux appareil de foibles motifs il a fallu aux hommes pour s'empêcher d'être méchans, ou pour tempérer leur malice; combien de précautions pour s'en garantir, parce qu'ils ont manqué ou détruit l'unique & solide moyen de devenir bons, ou de ne point cesser de l'être.

Mais pour fortifier toutes ces vertus artificielles, on tâcha d'y accoutumer l'homme dès l'enfance. Quelques-unes ayant pris racine dans son cœur, à côté des vices qu'on y croyoit innés, on s'imagina par la suite

vosre Dieu dans mes mains. Il ne s'est pas souvenu de la poise de gants qui avança la disgrâce de Milord Marlborough, & contribua au salut de la France.

que ces vertus étoient aussi des productions naturelles du même fonds; & lorsqu'rien ne s'offrit à son ame avant la vénération qu'on lui inspira pour certaines opinions, ni avant l'apprentissage de quelques pratiques, il se persuada lui-même que ces préjugés étoient autant d'éternelles vérités.

Voilà, je le répète, la multitude d'erreurs, ou plutôt l'enchaînement de conséquences d'une seule méprise qui composent le tissu de la Morale. * Je ne confonds point la nôtre, ô grand Prince! avec ces divines maximes si sagement pratiquées dans ces heureuses Contrées, avec cette lumière vive & pure, qui se rend sensible aux yeux les moins pénétrans, & qui brilleroit chez nous dans toute sa splendeur, si la Nature renetroit dans ses anciens droits.

Notre morale, appuyée sur les débilés fondemens des conventions tacites, & des préjugés dont je viens de vous entretenir,

* Il y a long-tems que l'on demande & que l'on cherche une Morale mathématiquement démontrée; celle que l'Esprit oppose à la nôtre dans tout ce Poëme, est, peut-être, la seule susceptible de cette démonstration, puisqu'il indique la cause première de tous les maux qui inondent la terre, & le seul remède spécifique qu'il seroit possible d'y apporter.



modéra, à la vérité, les fureurs du Scélératisme & du Brigandage, en rendant toute action violente, odieuse; mais elle ne détruisit point la cause fatale qui contraint souvent le malheureux à y avoir recours: elle devoit trouver des moyens sûrs de faire cesser toute misère, & elle ne s'appliqua qu'à chercher d'inutiles consolations que n'écourent ni la sainte, ni la cupidité; elle n'oppose au crime que d'inefficaces exhortations, motivées par la honte, ou par des spéculations idéales de biens peu capables de balancer un sentiment actuel de douleur, ou des desirs excités par la présence d'un objet attrayant. Il fallut donc donner aux préceptes de cette Morale une force menaçante qui inspirât la crainte. Ils devinrent des loix qu'il ne fut plus permis de violer, qu'en subissant des peines plus rigoureuses que le mal qu'on voudroit éviter en leur desobéissant; mais alors, semblables à de timides reptiles, les forfaits se cachèrent comme sous l'épais feuillage de cette forêt de préceptes & de préjugés; ils se couvrirent de toutes les machines inventées pour les détruire, & s'en armerent quelquefois.

On vous a parlé, Seigneur, d'une Auto-

rité suprême, établie chez nous pour le maintien des loix, & qui a la force de contraindre les hommes à les observer. Pour tracer une peinture exacte de cette Puissance, & de la façon dont elle exerce son pouvoir, permettez-moi de vous faire récit de ce que j'ai remarqué dans une de nos principales Isles mobiles, aussi singulière par sa figure, que par son gouvernement.

Cette Isle est un vaste terrain circulaire, qui environne un grand lac, au milieu duquel est une autre petite Isle, environnée elle-même de plusieurs enceintes de terres, séparées les unes des autres, par des eaux larges & profondes, qui se répandent autour. Les plus intérieures de ces enceintes s'élèvent par degrés les unes au-dessus des autres: le terrain en est aussi par degrés plus riche & plus fertile; elles communiquent toutes entr'elles par des ponts sans parapets, extrêmement étroits & d'un passage dangereux. Le plus extérieur de tous ces cercles est le plus stérile & le plus bas, quoique le plus peuplé. Les Habirans y sont misérables, & le travail le plus pénible leur fournit à peine chaque jour une très-chétive subsistance: aussi s'empres-ent-ils de pas-



ser dans une autre enceinte, où ils se trouvent plus commodément pour la vie; mais à des fatigues qui ne diminuent que peu ou point du tout, se joignent de perpétuelles inquiétudes de retomber dans leur première condition. S'ils peuvent encore se rapprocher du centre, alors leur état, plus fixe & plus certain, devoit leur faire goûter quelque repos, si des concurrents, des envieux de leur sort, la proximité d'une situation qu'ils imaginent encore plus heureuse, ne leur faisoit naître de nouveaux desirs, & ne leur inspiroit à eux-mêmes les passions qu'ils redoutent dans les autres. Il y a donc chez ces Peuples, avec des mœurs qui ne diffèrent point des nôtres, une perpétuelle concurrence pour changer de demeure: aussi à l'entrée des ponts étroits qui y conduisent, voit-on une foule de personnes faire des efforts pour passer; mais les uns sont repoussés par l'affluence; d'autres, à moitié chemin, sont obligés de retourner sur leurs pas, ou sont précipités par le choc de ceux qui marchent à leur côté, ou qui les croisent: tel est parvenu à l'issue du pont, qui la trouve fermée par quelque obstacle, ou par l'opposition de ceux qui la gar-

dent; très-peu enfin parviennent à s'établir dans une Contrée meilleure que celle qu'ils veulent quitter; un plus grand nombre, dépouillés de ce qu'ils possédoient dans une terre fertile, sont obligés de repasser sur un certain sec & aride.

Vous jugez, Prince, quelle confusion horrible regneroit dans cette Isle, si des loix appuyées d'une Autorité absolue, ne régloient & ne modéroient le flux & reflux de cette vicissitude; mais c'est à cela seul qu'elles bornent leur emploi: elles devoient faire qu'il n'y ait que des heureux autant que le permet la condition des Mortels, ou au moins mettre plus de proportion entre les degrés de fortune, & imposer des bornes à l'avidité des Particuliers: elles se contentent de marquer les voies permises de satisfaire cette avidité; c'est à quoi se réduit leur tout-puissant pouvoir dans les principes de la Morale sur lesquels elles sont établies.

Je reviens, Seigneur, à la souveraine Puissance qui gouverne dans ces Contrées; la Personne en qui elle réside, habite la petite Isle qui fait le centre commun de toutes les autres; elle est aussi le centre de l'a-



bondance & des plaisirs ; mais ses bords sont escarpés de toutes parts en précipices fameux par la chute inopinée de plusieurs de ses Habitans, enivrés de leur prospérité, ou par une ambition démesurée : l'accès en est très-difficile, & la sortie périlleuse. Le maître de cette petite Isle, par la constitution même de la Société où il domine, & par les honneurs importuns dont l'accablent ceux qui l'environnent, est obligé de demeurer oisif ; il n'est accessible qu'à un très-petit nombre de gens que l'on nomme Courtisans ou Ministres, qui ont soin d'écarter de lui le reste de la multitude ; il est élevé dès sa plus tendre enfance, dans les préjugés qui regnent chez ses Peuples, & dans ceux qu'ont intérêt de lui inspirer les gens qui l'environnent ; il est contraint de ne rien voir par ses yeux, ou l'on en détourne adroitement ce qui pourroit lui inspirer le désir de connoître ; il est assujéti à ne rien dire, à ne rien ordonner qu'à ceux, & que par l'organe de ceux qui l'obéissent. Quelque absolue que soit son autorité, quelque sages que soient ses intentions, il ne peut presque rien commander qui soit ponctuellement exécuté, sinon ce

qui touche immédiatement sa personne, ce qui intéresse ceux qui exécutent ses ordres, ou ce qu'on ne peut lui cacher. Souvent se fiant aux marques de respect & de soumission qu'on lui témoigne, il se croit obéi, & il n'en est rien. On ne lui parle que du bonheur de ses Peuples, de leur affection pour sa personne, de la prospérité de son regne ; on ne lui parle que du bien public, de la gloire de la Nation, de sa propre grandeur ; on ne l'entretient que de ces idées vagues qui n'ont rien de réel ; on ne délibère, on ne forme devant lui que des projets qui paroissent tendre à ce but ; & on lui fait en conséquence, approuver des ordres tyranniques, conçus dans les termes d'une tendresse paternelle, qui colore les vues intéressées du Ministre, son ambition, ou celle des Grands ; on a soin d'écarter ceux qui pourroient dissiper l'illusion : s'ils parviennent à lui montrer le contraire de ce qu'on s'est efforcé de lui persuader, on lui représente ces personnes comme des séditieux, des mutins, qui veulent donner atteinte à son pouvoir. On ne lui découvre que la superficie des affaires ; veut-il les approfondir ? on les entortille, on les



lui déguise, on lui en rend l'examen pénible & laborieux, on lui offre adroitement des plaisirs qui le distraient; on le contraint ainsi à se reposer sur gens qui savent profiter de cette confiance, ou qui s'excusent auprès du Peuple de ce qu'il y a d'odieux, sur la volonté absolue du Prince. Veut-il parcourir ses États? on a grand soin de ne le conduire qu'où l'on fait qu'il ne sera point offensé de spectacles affligeans. Voudroit-il étendre ses dons jusqu'aux extrémités les plus reculées de son domaine? ils sont retenus par tant de mains, que jamais ils n'y parviennent: la flatterie lui exagère tout ce qu'il fait pour le bien de ses Sujets; elle lui fait mesurer ses bienfaits, non sur le nombre des personnes qui s'en ressentent, mais sur la grandeur de ses largesses, on lui fait entendre que la plus grande marque d'un pouvoir absolu, est d'élever un Sujet au suprême degré d'honneur, ou de l'en faire déchoir; mais on lui cache soigneusement l'impuissance où il est de rendre également tous ses Peuples heureux. Un Roi, dit-on, est grand à proportion que ceux qui approchent de sa personne, deviennent riches & puissans par ses bienfaits. C'est ainsi que

l'ambition attire à elle toutes les libéralités du Prince: il donne par ostentation, & comble de biens celui qui possède déjà des richesses immenses. Ce Particulier obtient seul ce qui pourroit faire la fortune de cent mille personnes.

Vers le Monarque, comme le sang vers le cœur, se portent, se rassemblent toutes les richesses de l'Etat; mais ce sang reversé sans économie, regorge en certains vaisseaux, ne se porte qu'en très-petite quantité dans d'autres, & laisse toujours les extrémités dans une froide paralysie, sans force, sans vigueur.

Telle est à peu près, ô Prince! le triste état des Potentats qui nous gouvernent; telle est entre leurs mains la souveraine Puissance. On ose, après cela, comparer à une Divinité bienfaisante, une foible splendeur, dont les rayons interceptés par quelques corps environnans qui les absorbent, portent à peine leur influence au delà de leur source. Qu'est la grandeur de ces Souverains, comparée à la vôtre, ô Zeinzemin! Quels Protecteurs d'une Patrie délabrée, esclaves de la flatterie & d'une vaine ombre d'autorité que possèdent des Grands ou des Mi-



nistres insolens, qui deviennent eux-mêmes esclaves de leurs propres créatures, comme les Peuples le font de la misère & du joug qui les opprime sous le nom d'un maître qui les croit heureux! Si quelques-uns de nos Monarques tentent de gouverner eux-mêmes, & ont assez de capacité & de courage pour se charger de ce fardeau, combien de difficultés ne trouvent-ils pas à rompre les fers de cette honorable captivité? combien d'obstacles ne rencontrent-ils pas quand ils veulent rendre à l'humanité les services généreux qui leur méritent véritablement le titre de Héros? combien de résistances à vaincre de la part d'une infinité de volontés dépravées par les préjugés & les vices? Quelle force! quelle sublimité d'âme pour n'être pas eux-mêmes infectés de ces préjugés, ou pour s'en dépouiller! Combien de fausses maximes, de coutumes foibles ou pernicieuses à détruire dans la constitution ordinaire des sociétés qu'ils gouvernent? combien enfin de discernement pour ne pas juger eux-mêmes sur des apparences trompeuses, ni projeter sur des moyens ruineux?

La souveraine Puissance dans quelques-

unes de nos Contrées, semble aux Peuples plus éclairée, plus vigilante, & son autorité plus douce, parce qu'elle est partagée entre plusieurs têtes, & qu'elle laisse une apparence de liberté que l'homme idolâtre, toute imaginaire qu'elle est: ce pouvoir divisé, ne change rien à l'inégalité monstrueuse que la propriété & l'intérêt ont mise entre les conditions; & le malheureux n'a, tout au plus, dans ces sortes de gouvernements, que la triste consolation de pouvoir se plaindre hautement. Il y a quelquefois moins d'indigens que dans un Etat où règne un seul maître; mais l'infortune est toujours le partage du plus grand nombre: les Peuples n'y sont point esclaves des caprices du pouvoir arbitraire; ils n'en sont pas moins soumis à la rigueur des loix, qui sont partout à peu près, ou les mêmes, ou aussi insuffisantes, aussi incapables d'adoucir nos maux. Les maîtres que ces Peuples se donnent à leur gré, peuvent, en se conformant à la sévérité de ces règles, opprimer le Peuple par principe d'équité, de devoir, & mériter des éloges en exerçant une tyrannie contre laquelle on ne peut réclamer sans abroger ces loix.



Enfin, ô grand Roi! cette Puissance qui devoit être la protectrice des droits de la Nature & de l'humanité, telle qu'elle est en vous, & qu'elle fut, dit-on, autrefois à la naissance de chaque Peuple, où l'autorité paternelle établissant une parfaite égalité entre les freres, monroit au reste de la Nation, l'exemple du plus doux des gouvernemens; cette Puissance, dis-je, après avoir été dans les tems de barbarie la proie du plus fort & du plus audacieux, un pouvoir presque aussi inhumain & aussi cruel envers ceux qui s'y soumettoient librement, qu'envers ceux que la force des armes rendoit ses esclaves, a pris dans les tems plus calmes, une teinture des vertus apparentes & des vices mitigés, selon lesquels les hommes se sont avisés de régler leur conduite.

Vous m'avez dit, interrompit Zeinze-min, que les richesses d'un Etar se rassemblent vers cette Puissance souveraine. A quoi tient-il donc, que dépositaire de ces biens, elle ne les reverse également sur les hommes, qui doivent être tous égaux à ses yeux, quelque prééminence que leur rang leur donne les uns sur les autres? Ou

si

si cette autorité n'a pas le pouvoir de faire rentrer les choses dans l'ordre naturel, que ne laisse-t-elle ces richesses entre les mains de ceux auxquels il en est échu quelque portion? Vous me parlez aussi de Peuples soumis par la force des armes, je ne comprends pas quelle est cette façon d'assujettir les hommes.

Les mêmes préjugés, Seigneur, répondit Fadhilah, qui ont mis des distinctions qui ne devoient point être entre les Mortels, en ont mis entre les professions, les talens; ils ont avili les uns, & fait valoir les autres, comme ils ont avili l'ame, l'esprit par l'ignorance & la grossièreté chez ceux qui se font vu les rebuts de l'humanité; ils ont réveillé, animé l'industrie chez ceux qui ont pu concevoir l'espérance de sortir de la fange, ont élevé le courage & enflammé l'imagination chez ceux qui se font crus au-dessus du reste du vulgaire, & prétendent s'y maintenir.

On a nommé vils Artisans, les personnes continuellement occupées à repousser la misère, & qui ne sont appliquées qu'à des travaux pénibles, rustiques, bas & serviles, qui n'ont besoin que de la direction

TOME II.

E



d'un instinct naturel, un peu plus relevé dans l'homme que dans la bête. On a nommé Artistes, ceux qui se sont rendu nécessaires aux Riches & aux Pauvres, par l'invention de quelque commodité, de quelque soulagement pour les uns, & de quelque nouveau plaisir pour les autres. On a nommé Sages, Savans, Législateurs, Hommes d'Etat, ceux qui ont réfléchi, raisonné, systématisé, réduit en art, en préceptes toutes nos prétendues vérités, réglé nos pratiques, nos usages, le mécanisme de nos sociétés, de notre gouvernement.

Chez vous, hélas! l'ame libre, satisfaite dans tous les humains, dégagée des peines, des inquiétudes, des afflictions, comme de tout ce qui l'offusque ou l'attriste chez nous, se montre dans tous les Sujets, également vive, élevée, attentive, pénétrante; ses facultés soutenues, fortifiées par un ordre, une succession d'idées frappantes, toujours vraies, encouragées par un véritable amour pour son bien-être, exercent leurs fonctions avec un discernement exquis: le génie brille, à quelque différence près, également par-tout, heureux effet de votre excellente Police. Les services que vos Citoyens ren-

dent à la Patrie, sont par-tout également estimés: ce n'est qu'à elle qu'ils paient un tribut qu'elle leur rend avec usure; personne ne travaille pour soi, qu'il ne travaille en même-tems pour la société entière, & celle-ci s'occupe toute de l'intérêt de chaque Particulier.

Dans nos climats, au contraire, les intérêts de la Patrie n'étant plus les nôtres, que dans un éloignement qui nous en rend les effets imperceptibles, nous lui rendons des services dont l'importance n'est plus mesurée sur la réalité des peines que nous prenons pour elle, mais sur la dignité idéale de la Profession que nous exerçons. C'est sur cette considération seule que se mesurent nos services, & sur les besoins actuels que se proportionnent nos récompenses. Ainsi le Pauvre est contraint, par la nécessité, de se contenter d'une fort modique rétribution; & le Riche, qui peut demeurer oisif, ou ceux dont l'opinion a mis les talens en crédit, se font amplement payer de peines fort légères. Or, la Puissance souveraine, qui a besoin de l'aide de tous ces talens pour gouverner, verse sur eux des dons qu'elle est obligée de lever sur les plus



malheureux: delà cette énorme disproportion, avec laquelle les richesses de l'Etat qui coulent vers le Monarque, se répandent & se portent vers les parties qui ont la force de les attirer, sans compter ce qu'en absorbe la faveur ou l'avarice des Grands: delà cette fatale distinction entre les richesses de l'Etat & celles du Particulier.

Est-il possible de dire dans l'ordre naturel, que le cœur est foible, & les membres vigoureux, ou qu'un cœur plein de force, puisse laisser les membres sans vigueur? Cela arrive pourtant dans l'ordre de notre Politique, au moins alternativement: delà cet éloignement, cette espèce de haine du Sujet pour la Patrie, & cette dureté de la Patrie pour le plus grand nombre de ses enfans. Qu'ai-je affaire, dit le Malheureux que l'on persécute pour contribuer au besoin de l'Etat, de sa prospérité, si elle est pour moi un néant sans aucune influence favorable? Qu'il périsse; les malheurs ne peuvent augmenter les miens; peut-être même des débris de sa chute retirerai-je quelque avantage. Qu'importe, dit le Politique, ou celui sur lequel ne tombe point le poids de ce qu'exige le gouvernement,

que quelques milliers d'hommes périssent de misère, ou traînent une vie déplorable, pourvu qu'en général, la République soit florissante?

Outre les secours que la Puissance protectrice, & des Peuples, & des Loix, emprunte de ses Sujets pour entretenir le mécanisme intérieur du gouvernement, elle est souvent obligée de les contraindre à prodiguer leurs biens, & de prêter leurs bras pour la défense de tout le Corps.

Dans les tems malheureux où les hommes s'aviserent de partager entre eux les campagnes, les forêts, les pâturages, les animaux domestiques, les rivières même, & les lacs, il ne se conserva plus que quelque apparence d'union ou de concorde entre les branches de quelques familles, entre celles qui se trouverent rassemblées dans une même Contrée, & s'accoutumèrent à y vivre paisiblement ensemble, parce que les intérêts particuliers, quoique divisés, n'étoient point alors assez considérables, ni assez multipliés pour porter les membres d'une même société, à des ruptures sanglantes, puisqu'il s'observe quelque discipline même entre des brigands rassemblés.



Mais à mesure que les Peuples changerent de demeure, & s'éloignerent les uns des autres, les Nations devenues respectivement étrangères, ne se regarderent plus que comme des animaux de différente espèce. La fureur de s'approprier, modérée, retenue par quelques égards entre gens d'un même Pays, se crut tout permis contre ceux avec qui ils n'avoient rien de commun; chacun même pensa rendre service à la société, en détruisant ou éloignant un autre Peuple de son voisinage, en lui ravissant la place qu'il occupoit. Delà, Prince, les guerres injustes & cruelles entre les Nations, maux terribles, qui coulerent de la même source qui cause les moindres animosités, les moindres querelles entre nos propres enfans.

De quels traits, Seigneur, pourrai-je vous dépeindre ces horreurs, dont la voracité des animaux, même les plus cruels, ne firent jamais voir aucun exemple? Une espèce entière ne se rassemble point pour détruire l'autre. Deux Nations couvrent leurs frontières d'une multitude prodigieuse d'hommes, plus serrés que les arbres d'une épaisse forêt; le fer brille; la fureur & la rage pouf-

sent mille cris menaçans, mille hurlemens affreux: on se rencontre, on se choque avec une impétuosité aveugle: le sang ruisselle de toutes parts: bientôt les campagnes sont jonchées de morts & de mourans, parsemées de membres épars encore palpitans. Au cliqueris des armes se mêlent le bruit des acclamations du parti qui se sent supérieur, les gémissemens de ceux qui, percés de mille coups mortels & douloureux, supplient l'ennemi de les délivrer d'un reste de vie plus insupportable que la mort. De même que deux courans opposés d'une onde rapide qui se précipite des montagnes, accumulent leurs flots dans le vallon qu'ils inondent, jusqu'à ce que quelque ouverture leur donne un libre cours, telle on voit la victoire balancée, suspendue entre deux partis acharnés: la terreur, la violence ou le poids de la multitude rompt la digue; une troupe de timides colombes fuit avec moins de précipitation devant l'épervier, que ceux qui, un instant auparavant, courroient avec joie au dernier des dangers: dispersés çà & là, les uns cherchent leur salut dans la vitesse que leur imprime l'amour de la vie, réveillé par la crainte d'une



mort douloureuse; les autres, la pâleur sur le visage, le regard fixe, la bouche béante, les cheveux hérissés de frayeur, humblement prosternés, supplient l'ennemi, qui, sourd à leur voix, leur plonge le fer dans le sein, ou les charge des fers d'une honteuse captivité. Rien alors ne s'opposant plus à ce torrent, il se répand dans des Provinces entières, brûle, ravage, massacre indistinctement tout ce qu'il rencontre. Les Habitans éperdus & tremblans, viennent vainement implorer le vainqueur : ou sa vengeance, ou son avidité n'est point encore assouvie; le trépas ou l'esclavage sont les dures conditions qu'il accorde à ces infortunés. Si quelques-uns se renferment dans de foibles encintes, ces murs, bientôt barbus & renversés par mille machines qu'inventa une malice raffinée, laissent un libre passage au tranchant de l'épée : l'enfant est égorgé dans les bras de sa mere, & le même coup perce le sein qui l'allaitoit, ou arraché de son berceau, il est jetté contre terre; le lait, & non le sang qui jaillit de ses tendres veines, trempe la main barbare qui le précipite & l'écrase : un pere, pâle & tremblant, demande de mourir le pre-

mier de sa famille, & son cœur atteint d'autant de coups qu'il en voit porter à ses enfans, attend, en palpitant, celui qui va le délivrer du dernier des malheurs. On a vu, hélas! des humains se baigner avec joie dans mille cruautés, insulter avec raillerie, aux malheureuses victimes de leur rage. Je passe rapidement, Seigneur, sur les traits affreux de cette peinture. La fureur, plus lassé que rassasié de carnage, se ralentit : le vainqueur, au milieu des tas de cadavres & de ruines fumantes, s'endort ou se livre aux festins; tigres, vous avez près de vous de quoi y fournir abondamment; ou si vous avez en aversion ces mets horribles, pourquoi égorgez-vous vos freres avec moins de répugnance que les animaux que dévore votre intempérance? Quelques malheureux échappés au tranchant du glaive, sortent demi expirans, des souterrains & des tombeaux où ils ont été chercher un azile contre la mort; ils trouvent quelque pirié près de leurs assassins. Quoi! Mortels sangui- naires, pouvez-vous être touchés de ces tristes restes? pouvez-vous faire cet hon- teux aveu de votre barbarie? Ce procédé bizarre est cependant traité de clémence;



ridicule vertu dans un injuste agresseur, comme dans celui qui s'est attiré une offense, & modération qui ne devrait point être louée dans celui qui peut se venger d'une injure, route injuste qu'elle est.

Vous savez déjà, ô Zeinzemin ! pour quels frères avantages, pour quel chétif butin, les hommes commencèrent à se porter à ces détestables excès. Si quelquefois la nécessité les y contraignit, ils se firent bientôt une habitude, une gloire de s'y livrer sans prétextes & sans causes. A proportion que les plus hardis & les plus méchants se rendirent redoutables, même à leurs propres Compatriotes (car qui ne craint point de perdre la vie, est maître de celle des autres) autant ces téméraires se virent respecter des plus timides, & de ceux dont ils se dirent les défenseurs, ou la force: il n'y eut aucun honneur que ne s'attribua leur arrogance, soit près des leurs, soit près des vaincus: on prodigua à une féroce brutalité des titres, qui dans le vrai ne signifient que ce que sont ces ames cruelles, mais auxquels on attacha des idées honorables: on fit une vertu de la bravoure de l'intrépidité. Il est vrai que depuis que la guerre fut devenue

un mal nécessaire, au moins pour une juste défense, il fallut exciter une partie des hommes par des motifs de gloire ou d'intérêt, à s'exposer aux plus cruels dangers pour conserver une Nation.

Mais pourquoi prodigua-t-on les mêmes honneurs à ceux dont les brigandages contraignirent les Peuples à repousser par la force une injuste violence? Pourquoi même vit-on des Nations entières se disputer l'honneur d'être la plus méchante? Ce furent, sans doute, la crainte ou l'étonnement qu'inspira la frénésie, que l'on nomme valeur guerrière, autant que les services qu'elle rendit à ceux qu'elle protégea ou enrichit, qui firent diviniser cette manie, & le nom terrible de conquérant, qui devoit être le plus infame de tous les noms. Bien plus; les hommes par l'enchaînement d'erreurs qui les précipiterent dans ces défordres, & dans la nécessité de subsister par des crimes, devenus odieux à eux-mêmes, se crurent odieux à la Divinité: ils firent des idoles de tout ce qui les épouvanta, ou leur fut utile, & poussèrent la folie jusqu'à décorer l'Etre suprême de tous les attributs qu'ils révèrent dans les plus dé-



testables créatures, les menaces effrayantes, la colère & une vengeance impitoyable.

C'est par la forte impression de ces préjugés sur les esprits, & en général par tous ceux qui excitent dans l'homme le désir de dominer, aussi-bien que par l'appas du gain, qu'il fallut engager des Citoyens qui ne tiennent plus à la Patrie par un amour sincère, à lui rendre des services périlleux; c'est encore pour cette raison, Seigneur, que la souveraine Puissance, laquelle chez la plupart des Peuples ne dut ses établissemens qu'à la cupidité d'acquiescer, ou au besoin de se défendre par la force des armes, exige des Peuples de quoi entretenir de nombreuses armées, de quoi récompenser les chefs & le soldat, de quoi ceindre nos Villes frontières d'épaisses murailles & de fortes tours.

C'est encore par les mêmes préjugés, que ceux qui nous gouvernent, étant ce que nous sommes, gouvernés eux-mêmes, ou par la flatterie, ou par le malheureux esprit de propriété & d'intérêt qui regne dans l'Univers, disposent des richesses, emploient les forces de la société au gré de leur ambition. Si à présent les Peuples

moins féroces, ne s'attaquent plus sans sujet; si même on a réglé dans quelles circonstances les hommes peuvent légitimement s'égorger; je demande si la gloire de la Nation, sa prééminence, ses prétentions, mille autres prétextes que l'on nomme raison d'Etat, & plus que tout cela, la grandeur particulière d'une seule famille, qui fait entreprendre des guerres ruineuses, sont dans la réalité autre chose qu'un extérieur pompeux qui couvre nos misères?

Voilà, ô Zeinzemin! l'océan de maux, où, depuis que, séduit par les appas de la propriété, l'homme a abandonné la stabilité des principes de la Nature, il vogue sans autre guide que l'erreur & le mensonge, perpétuellement battu des vents opposés des préjugés, des répugnances du bon sens, des contrariétés de sa raison avec son cœur, de ses desirs avec ses actions, de celles-ci avec ses vrais intérêts, & de ces intérêts avec ceux du reste des Mortels. C'est sur cette affreuse plage que l'on voit une infinité de malheureux dans de frêles barques, agitées des flots de perpétuels travaux, de perpétuelles craintes, arriver au tombeau à travers les afflictions, les douleurs, ou hum-



blement assujettis à l'orgueil, à la vanité d'un plus Puissant, travailler à vaincre la résistance de l'onde pour un maître dur & impérieux tranquillement assis; c'est là que l'on voit l'Ambitieux élevé sur la pointe d'une énorme vague, environné de foucis dévorans, de projets futiles & téméraires, disparaître avec cette montagne fluide; c'est dans cette mer parsemée des écueils de la jalousie, de la haine, de la perfidie & de mille passions, couverte d'un faux calme, qu'on voit les hommes s'attirer, se pousser sur ces bancs dangereux par des avis trompeurs, ou s'y conduire les uns & les autres par de détestables ruses: ailleurs on les voit livrés à des coups rapides qui les entraînent vers des gouffres tournoyans qui engloutissent leurs espérances; tel qui vous a secondé tant que votre navigation a été heureuse, vous abandonne sur le point du naufrage; tel autre, prêt à périr lui-même, insulte à votre malheur: le pere, & les fils même, sacrifient à leurs succès tous sentimens de tendresse, ou flottant sur les débris d'une fortune échouée, ils se refusent des secours; tous, enfin, courent vers ce bonheur, qui leur semble une côte assurée; il fuit con-

tinuellement devant eux, ou leur ôte la vue du danger. La Morale n'offre aux plus prudents que la lueur incertaine d'un phare lugubre; les loix, soutenues du souverain Pouvoir, n'ouvrent un port assuré pour personne; & pour comble de maux, ces flots souvent teints & grossis du sang que fait couler le fer, laissent tomber dans leurs abîmes une multitude de victimes d'une fureur destructive.

C'est, je crois, Prince, la triste comparaison que l'on peut faire de nos mœurs avec l'état naturel de nos Isles mouvantes; mais outre cette instabilité de notre sort actuel, nous sommes tourmentés de bien d'autres incertitudes plus cruelles....



ARGUMENT
DU CHANT IX.

Z Einzemin est invité à venir être témoin d'une fête que célèbrent les compagnons de Fadhilab, sur le point de leur départ. Description des préparatifs de cette fête. Le Prince demande l'explication de ces cérémonies: il les croit inutiles: il défend les sacrifices sanglans: il apprend à Fadhilab quels attributs ses Peuples reconnoissent dans la Divinité; quels sont les principes & les cérémonies de leur culte: il développe la cause des différens cultes des Isles flottantes, & celle de leurs erreurs sur les attributs divins. A cette occasion Fadhilab lui décrit la formation d'une Isle, nommée la Stérile: quelles sont les mœurs de ses Habitans; quelle est l'étendue de leur domination sur tous les autres Peuples; & fait un parallèle de leurs procédés avec ceux des Habitans de l'Isle que l'on nomme la Dominante.

NAU-



NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT IX.

*F*ADHILAH alloit poursuivre son récit, quand ses compagnons vinrent inviter le Prince à être témoin d'un spectacle nouveau. Le rivage étoit couvert d'un grand nombre de victimes, ornées de fleurs: on avoit préparé quantité d'offrandes de fruits, de liqueurs, de parfums, enfermés dans des vases précieux: on avoit apprêté tous les instrumens des sacrifices, érigé des tribunes, des autels, ornés de statues d'or & d'argent, & pompeusement

TOME II.

F



décorés : chacun de ces autels étoit environné de barrières & de limites, qui formoient autant de sanctuaires séparés. Une foule de Peuple, accourue pour voir cet appareil, bordoit le tour d'une vaste plaine, au milieu de laquelle ces Etrangers, autant par vanité, que pour faire honneur au Souverain, avoient dressé un trône, couvert des plus riches étoffes, où Zeinzemin ne voulut point s'asseoir ; il se contenta d'un siège de gazon sur une petite éminence, pour voir plus facilement toute cette pompe. Alors sortirent séparément de chaque vaisseau, des troupes de personnes, qui, venant prendre ce qui étoit apprêté sur le rivage, le portoient en cérémonie, chacune vers la place qu'elle avoit choisie pour son Temple. Toutes étoient distinguées par leurs habillemens, toutes chantoient différentes himnes : on remarquoit encore quantité de personnes, dans chaque bande, les uns tristes, pâles & défigurées, tant par leur air, que par leurs vêtemens pauvres ou extraordinaires ; les autres pompeusement vêtues, marchaient avec gravité. Arrivés près de leurs autels, les uns s'en approchoient avec confiance, d'autres s'en tenoient éloi-

DES ISLES FLOTTANTES. 83
gnés, debout ou prosternés ; chacun, enfin, avoit une façon particulière de marquer sa vénération.

Que signifient routes ces cérémonies, demanda Zeinzemin à son nouvel Ami, qu'il avoit fait asseoir près de lui ? Seigneur, répondit Fadhilah, nous célébrons aujourd'hui une fête pour remercier la Divinité d'une heureuse navigation, & la prier de nous accorder un pareil retour. Tous ces préparatifs que vous voyez, vont être consumés en partie par le feu allumé sur ces tables que nous nommons Autels, en partie par les Chefs & par le Peuple, auquel il en sera distribué quelque portion. Par la destruction des Etres vivans & inanimés, immolés ou offerts à la Divinité, nous reconnoissons son souverain pouvoir, son domaine absolu sur toutes les créatures ; c'est par ces hommages que nous lui rendons avec ses propres dons, que nous marquons notre reconnaissance ; c'est en même-tems pour lui demander qu'il continue de répandre ses libéralités, ou pour appaiser sa colère irritée par nos crimes. Ces différentes enceintes servent à ne pas confondre un culte qui lui est vraiment agré-



ble, avec un culte profane, & qui l'offense.*

Quoique j'approuve, répondit Zeinzein, ces expressions extérieures de reconnaissance, je suis surpris qu'il faille chez vous tant de démonstrations, soit pour en réveiller le sentiment, soit pour marquer la réalité d'une sincère gratitude; il faut que les cœurs soient bien froids, & les esprits bien stupides. *Quoi* donc, les hommes oublient-ils quelquefois qu'ils tiennent tout d'une Cause souverainement bienfaisante? oublieroient-ils aussi quelquefois qu'ils respirent? Ils lui demandent, ditez-vous, de nouvelles faveurs, comme si cette

* Je n'aurois point traduit ce Chant de Pilpai, ni le précédent, si je n'avois considéré que c'auroit été dérober son Poème, si je n'avois fait réflexion que c'est un Indien qui parle des mœurs & des religions de son Pays, qui n'ont rien de semblable aux nôtres, & que cet Auteur prête ses opinions à ses Héros; ainsi on peut prendre ces deux Chants comme une simple relation de voyageur, qui raconte les façons de penser de différentes Nations. Au reste, s'il en est des coutumes Asiatiques comme Pilpai en parle, je consoulerois aux Peuples & aux Potentats, chacun chez soi, que pour remédier à ces désordres, ils rassemblent tous leurs livres de Morale, de Controverse, de Jurisprudence, tous les papiers & parchemins que La Bruyère appelle home de l'humanité, & qu'unissant à cet amas tous les habits de leurs Bonzes, Dervis, Faquirs & autres Bateleurs, ils y mettent le feu avec ces deux Chants du Poème de Pilpai, & se consacrent au culte de sa Morale.

Bonté suprême pouvoit cesser de l'être: ils pensent qu'elle interrompt les libéralités, parce qu'ils la croient susceptible de colère & de ressentiment. Mais je ne vois pas, ô sage Fadhilah! quel rapport, quelle proportion il y a entre les dons que nous lui voyons offrir, & sa grandeur infinie.

A juger de la Divinité, même par nos propres sentiments, comme je vois que vos Compatriotes en jugent, rien de ce qui lui est présenté, ne pourroit l'émuouvoir. Les dons ne nous obligent que quand nous sentons des besoins; & selon vos mœurs, le présent de l'inférieur n'est agréable au maître que parce qu'il exempte cet homme oisif de la recherche ou de l'acquisition de quelque chose d'utile, & parce que cette marque de soumission flate l'orgueil de cet arrogant, & reconnoit en lui une supériorité qui pourroit lui être contestée. Mais pourrions-nous méconnoître celle du Souverain de l'Univers? pouvons-nous offrir à qui possède tout, rien qui puisse ajouter quelque imperceptible sentiment de plaisir à cet Etre infiniment heureux? Je fais que ce n'est pas le prix du don, mais la marque de la reconnaissance qui peut lui plaire.



ne peut-il donc pénétrer dans nos cœurs ?
& peuvent-ils se taire un instant ?

Vous me parlez de destruction d'Etres vivans ; font-ce ces animaux que je vois conduire aux autels , auxquels on va ôter la vie ? Seigneur , répondit l'Etranger , vous allez voir couler leur sang. Que dites-vous , interrompit vivement Zeinzemin ? est-ce donc ainsi que l'on honore chez vous la source de la vie ? Que l'on aille dire que nous avons horreur de cette cruauté , & que jamais cette terre ne fut souillée du sang d'aucun animal paisible ; que l'on consume en leur place , des productions inanimées de la terre ; étant destinées à notre conservation , elles exprimeront mieux notre reconnaissance.

Les ordres de Zeinzemin ayant arrêté les sacrifices sanglans , pendant que les autres cérémonies s'achevoient , Fadhilah l'entretint des différentes opinions que les Peuples de son Pays avoient de la Divinité , des dogmes & du culte des diverses Religions ; il lui parla aussi des haines , des dissensions & des cruels ravages du Phanatisme dans presque tous les tems ; enfin , de l'averfion mutuelle que se portoient encore toutes ces

Sectes , se regardant réciproquement comme ennemies du Maître de l'Univers , que toutes s'efforçoient d'honorer.

Zeinzemin ayant attentivement écouté ces récits surprenans , répondit en ces termes : Je n'aurois rien compris , sage Ami , à tout ce que vous venez de me dire , si vous ne m'aviez précédemment instruit de vos mœurs , & j'aurois peine à croire que la raison humaine pût se livrer à de pareils égaremens. Je vais , à mon tour , vous apprendre ce que mes Peuples & moi pensons de l'Etre suprême , & quel est le culte que nous lui croyons dû. Dégagé de préjugés comme vous l'êtes , & quand même vous en feriez le plus fortement prévenu , vous ne pourriez n'être pas frappé de l'évidence & de l'aimable simplicité des leçons que la Nature nous donne sur ces devoirs ; vous jugerez aussi de quelques réflexions que vos sages discours m'ont donné lieu de faire.

Nous convenons de la nécessité d'une reconnaissance expresse envers la Divinité , que vous nommez culte , puisque nous sommes persuadés que l'homme même , avec les plus simples notions naturelles , ne peut



se refuser à cet hommage. Sitôt que nous commençons à nous connoître, le monde nous annonce un tout-puissant Auteur, auquel, par un effet de cette faculté de connoître & de sentir, que nous regardons comme le point d'appui de toute félicité, de tout bien, nous attribuons ce que nous estimons de plus excellent, la Raison, mais une Raison infinie qui a tout arrangé.

C'est, disons-nous, cette Raison suprême qui a développé cette vaste étendue qui nous environne, & qu'elle a rempli de tant de merveilles; c'est cette Raison unique, éternelle, qui n'est semblable qu'à elle-même, qui a donné l'être à la nôtre, & qui en a fait le miroir de ses grandeurs.

C'est ainsi que ce divin cristal réfléchissant en nous les rayons de la majesté de cet Etre, nous le fait proclamer tout-puissant, infini en sagesse.

Le Tout-Puissant, nous crie-t-elle, m'a faite pour me montrer le spectacle ravissant de ses ouvrages; pourrois-je me refuser à un si agréable étonnement: Il m'a donc destinée à l'admirer; quel motif de reconnaissance!

Elle a fait plus; cette Cause excellente,

pour conserver l'admirateur, a doublé ses bienfaits, elle m'a donné des sens qu'elle a enivrés de mille douceurs avant que je pusse comprendre d'où ils venoient; & comme s'il eût eu besoin de mon amour, comme s'il eût cherché à le mériter, il s'est montré bienfaisant à mon égard avant que de m'ouvrir les yeux sur sa magnificence.

Il me souvient de ces soins tendres, prévenans qu'il a inspirés à mes peres: j'ai goûté mille fois les qualités délicieuses qu'il a mises dans les Etres inanimés: je vois qu'il a traité à peu près de même toutes les créatures; puis-je donc refuser à cette source infinie de biens, l'aimable qualité de Bon? Oui, certes, il possède par excellence tout ce que je trouve en moi de meilleur, les inclinations qu'il m'a données de faire comme lui du bien aux Etres qui m'environnent.

C'est de la sorte, cher Ami, que notre raison, à chaque instant imperceptible, comprend & se dit à elle-même ce que je ne puis vous développer que par des expressions trop foibles.

Vous dites que toutes les Nations publient l'Etre Suprême aussi sage, aussi puissant que bon; cet aveu général est donc la



voix de la Nature, ou plutôt la voix de son Auteur; nous ne pouvons donc nous tromper.

Celui auquel appartiennent toutes les créatures, n'a besoin de rien de leur part; mais comme nous sommes sensibles aux bienfaits parce que nous avons une Raison, sans doute la Raison, infiniment sage & essentiellement bonne, qui n'a besoin de rien, se plaît à prodiguer ses dons à ses créatures, & à les en voir pénétrées; elle aime à les voir agréablement affectés; elle aime à les voir reconnoissantes: c'est un même feu qu'elle allume dans leurs cœurs; c'est le feu de son culte qui brille sur cet autel vivant. En voici les cérémonies.

L'Univers est la demeure de la Divinité; toute sa capacité est son temple; nous n'ouvrons point les yeux à la lumière au sortir des bras du sommeil, que nous ne soyons éblouis de ce voile de sa grandeur: nous la célébrons quelquefois par des chants, & sans cesse par des pensées plus éloquentes & plus rapides que l'harmonie; premier hommage que nous rendons à sa souveraineté.

Nos tables, couvertes de fruits délicats, de breuvages exquis, sont nos autels &

nos victimes; nos sacrifices sont l'emploi que nous faisons de ces choses à notre conservation & au plaisir qui lui est inséparablement attaché; nos sens sont nos Prêtres; ils nous disent, de la manière la plus persuasive: Mortels, soyez pénétrés des bienfaits du Créateur, imitez ses bontés. Toutes les fois que nous nous écrions: que cette chose est belle, agréable, délicieuse! nous exprimons des mouvemens de gratitude. Nos forces réunies pour les travaux nécessaires à la vie, sont les ministres qui préparent nos sacrifices; le repos & la joie sont nos fêtes; toutes nos actions, enfin, sont un culte perpétuel, inséparable de notre état.

Si tous les Peuples ont trois premières idées de la Divinité, pareilles aux nôtres, le culte nécessaire qui s'ensuit, est universel; il seroit par-tout le même, si ces Nations s'en étoient tenues à ces idées évidentes & communes. Vous m'avez appris que ces trois notions faisoient les premières bases de tous les cultes, quelque différens qu'ils soient; je comprends que cette diversité ne vient que des idées prises hors de la Nature, qui ne sont point celles que Dieu a cu



intention de donner de lui à toutes ses créatures, puisqu'elles ne leur sont point communes.

Ce qui a conduit les Nations à charger l'idée générale de la Cause première de nouveaux titres, c'est que nous attribuons à Dieu ce que nous estimons: concevant de l'estime pour des choses hors de l'ordre naturel, notre estime est faussée, & l'idée que nous attachons à la Divinité, en conséquence de cette estime, étend notre erreur sur le culte que nous lui rendons en cette considération.

Jugez, cher Ami, si ne nous étant jamais écartés des premières intentions du Monarque, auteur de l'ordre invariable de la Nature, les honneurs que nous lui rendons, ne sont pas les seuls dignes de lui.

Par ce que vous m'avez dit des mœurs de vos Peuples, & par ce que je vois, je juge des attributs qu'ils donnent à la Divinité, & de la différence de votre culte au nôtre. La propriété & le partage des choses qui devoient être communes, les a fait sortir de l'ordre naturel; & par conséquent, venant à faire estime de choses qui sont des suites de ce mauvais principe,

ils ont attaché à l'Etre infiniment bon, des idées qu'ils croient bonnes. Depuis que l'intérêt & les préjugés ont fait aimer les dons, les honneurs; depuis que l'homme s'est plu à voir son semblable, bassement humilié devant lui, il a cru que la Divinité étoit touchée des mêmes hommages. Sur les idées d'une justice distributive, qui règle les rangs, les dignités, les possessions & les droits de chaque personne, s'est formé l'idée d'une équité, qui, toute arbitraire & muable qu'elle est dans ses réglemens, a prêté ses intentions à l'Etre qui ne change point: elle punit des actions criminelles, relativement à l'ordre qu'elle établit, parce qu'elles le renverseroient; & elle croit que l'intelligence infinie se prêtant à ses foibles vues, s'irrite & punit les mêmes crimes. Les vengeances, la colère de cette équité sont inexorables, elle imagine dans l'infinie Bonté les mêmes excès de sévérité.

Des mesures mal prises, entraînent nécessairement avec elles beaucoup de désordre, sont suivies d'une alternative continue d'offenses & de réparations entre les membres d'une société réglée sur des principes qui n'ont point de stabilité.



Vos mœurs vous agitent perpétuellement de passions douces & violentes, de fautes & de repentirs, de peines & de pardons; vous avez cru le suprême Repos agité des mêmes passions; les objets qui appaisent & irritent en vous ces mouvemens incons-tans & contraires, qui vous font successivement passer de la fureur à la pitié, de la sévérité à la clémence, de la cruauté à la douceur, vous ont paru propres à produire les mêmes effets sur l'immuitabilité même.

Les Citoyens de vos Contrées se font un jeu, ou se voient continuellement forcés par des considérations soudaines, ou par des accidens imprévus, de s'offenser, ou d'oublier l'injure reçue, d'agir avec sincérité ou perfidie; ils croient trouver en Dieu un Etre irrité, prêt à s'appaiser après mille fautes répétées, au moyen des dons & des sacrifices qu'ils lui offrent, après des protestations d'un repentir peu réel ou peu durable; & c'est en cette bizarre facilité qu'ils font consister sa compassion pour les foibles Mortels.

Dans vos Républiques, un homme ne peut réparer le tort fait à un autre, reconnoître le domaine ou la supériorité d'un

maître, qu'en se dépouillant des choses qu'il a ravies, ou en se dépouillant lui-même de ce qui lui appartient, ou qu'en s'abstenant des choses qui distinguent son supérieur; & il croit émuvoit le divin Possesseur de tout par la privation de quelque bien: il ne peut rien lui donner, il détruit, il anéantit, comme par dépit contre soi-même, ce qu'il offre à la source de tous biens, comme s'il prétendoit par-là faire rentrer ses présens dans ce sein immense.

Comparons à présent, ô sage Fadhilah! nos idées à celles de vos Compatriotes. Dieu donne l'Univers à toutes & à chacune de ses créatures, & chaque créature d'une espèce à cette espèce entière: ses bienfaits sont si grands, que toutes ensemble ne peuvent les épuiser, ni se nuire dans cette possession en agissant de concert: ce sont là les réflexions qui nous donnent l'idée d'une cause infiniment juste, dont la Sagesse a réglé ce qui doit appartenir, non à chaque Etre en particulier, mais à chaque espèce entière.

Dans vos Isles, par une contrariété étrange, on place dans la Divinité une justice infinie, qui d'après vos opinions, partageroit ses créatures aussi inégalement que vous.



Dans ces régions éloignées on met une sévérité inexorable à côté d'une clémence infinie. Ici je suis le seul qui puisse avoir ces idées, cher Ami, parce que je connois la fâcheuse différence de ces climats aux nôtres; mais je vois aussi que ces idées monstrueuses répugnent à la Divinité, & se contredisent.

Vous m'avez aussi appris à donner différents noms à l'excellente qualité de la cause relative à notre bonheur; personne à cet égard, n'a chez nous que la seule idée d'un Dieu infiniment bon.

Ne nous étant jamais écartés des loix de la Nature, nous ne voyons en nous qu'une force, qu'une sagesse, qu'une bonté, au moins proportionnée au gouvernement & à la conservation de notre vie, dont la Divinité nous a fait comme les arbitres. Semblables aux gouttes d'eau qui forment un océan, un nombre prodigieux d'humains, inséparablement liés par les mouvemens d'une volonté toute dévouée au bien commun, & par les facultés de la raison qui les dirige vers ce but, & leur montre l'unique moyen d'y parvenir; cet assemblage forme un tout d'une force, d'une sagesse que

que rien ne surpasse que la Divinité; ce qui est borné dans les membres, devient presqu'infini dans le corps. Nous trouvons cette union bonne, parce qu'étant ce qu'elle doit être, elle nous maintient ce que nous sommes. La Cause première, disons-nous, de cette excellente concorde, est elle-même infiniment supérieure à son effet par des qualités pareilles à celles qu'elle y a mises. Il ne se peut faire que nous attribuions à Dieu ce dont nous n'avons point d'idées: nous ne connoissons point de crimes d'injustice, non plus que de colère ni de vengeance dans le Père de la Nature.

L'équité, la justice, selon vos propres idées, sont les qualités d'un Être qui véritablement ne sort point de sa nature, ou que vous croyez n'en être point sorti. Votre état & le nôtre prouvent que l'homme peut changer comme l'idée de ce qui est bon & juste, relativement au parti qu'il aura pris; il n'en est pas ainsi de la justice divine, elle est immuable, inséparable de la bonté; la mutabilité, l'inconstance des créatures finies, n'influent point sur la Cause qui n'a point de limites.

Dieu, mon cher Fadhilah, a marqué aux
TOME II. G



hommes un point fixe de bonheur, la Nature; les hommes peuvent s'en écarter: quitter ce sentier heureux, est erreur, crime & punition en même-tems. * Les calamités, les douleurs & les regrets, les remords dans le calme des passions, ne font point une inutile vengeance d'un Maître qui satisfait son ressentiment, ce sont des avis de rentrer dans l'état auquel on compare alors sa misère.

Les hommes, sortis du sein de la Mere commune, qui se sont soustraits à ses tendres caresses, ne rencontrent que maux, conséquence infaillible de leur erreur; ils les en châtient.

Les Habitans de vos Isles ont divisé l'humanité; ils l'ont affoiblie par cette violence; ils ont voulu assujettir ses portions dépeçées à des règles qui cessent d'être praticables quand le Tour ne subsiste plus: c'est prétendre fixer un sable sans liaison. Elles disent à l'homme: Tu périras, si tu deviens coupable, & elles le mettent dans la nécessité de le devenir.

* Il faut remarquer que c'est par-tout en ce sens que Pilpai dit que la vérité a puni les Habitans des Isles flottantes, dont il dépeint les malheurs comme une suite nécessaire d'une imprudente conduite.

Les terribles menaces de vos loix n'empêchent point qu'on ne les viole; celles que l'on a faites de la part de vos Divinités, sont encore plus redoutables, elles n'arrêtent pas les crimes; & chez nous, les seules loix de la Nature écarterent toute idée de forfaits. Je conçois même qu'aucune action dénaturée ne peut être possible que parmi vos Citoyens; que ce qui porte à ces actions, est un mouvement de fureur qu'aucune considération n'arrête; que s'il y a quelqu'un de bon, de bienfaisant, c'est indépendamment de toute crainte. Il étoit donc inutile que pour aggraver les misères des Mortels, on les effrayât de malheurs futurs, étendus jusqu'au delà du trépas. Qui n'offre rien d'affligeant, n'a pas besoin de menaces pour se faire obéir. Il en est ainsi de la Bonté suprême; & je crois qu'elle n'a laissé imaginer aux hommes ces terreurs, que pour exciter une répugnance, qui, choquant la raison, la portât à rectifier en elle l'idée du Créateur, & celles des vrais biens de la créature.

Vous m'avez parlé de l'ame, cher Ami, comme d'une étincelle divine qui ne s'éteindra jamais. Nous aimons à la considé-



rer au delà de l'ombre du trépas, à nous la représenter libre, dégagée des soins de conserver une demeure passagère, sans besoins, sans passions, toute livrée au seul plaisir d'exister & de connoître, étendant son Etre autant que l'Univers, le parcourant, l'embrassant tout entier dans la capacité de ses conceptions, dont les bornes élargies, n'ont plus au-dessus d'elles que l'Intelligence qui n'en a point.

Nous jugeons par l'activité présente de notre raison, de celle qu'elle aura n'étant plus retenue : joignons, si vous voulez, à cet épanouissement, à cette vaste diffusion, ce qu'ajoutera à cette félicité la comparaison de ce qu'elle a été avec ce qu'elle est alors. L'instinct presque seul, la guidait dans l'enfance; un peu plus tard elle commença à discerner; ses idées développées, lui indiquent les objets qui l'occupent le reste de la vie à des recherches, des examens toujours nouveaux & toujours imparfaits. Enfin, le voile tombe; tout alors lui est subitement offert avec évidence, tout la touche, tout la ravit. Nous croyons que l'Etre souverainement bon, ainsi qu'un Père, se plaît à graduer ses carelles.

Pourquoi ailleurs qu'ici, l'ame précipitée d'erreurs en erreurs, des malheurs de ce que vous nommez fortune, dans ceux du crime, & du crime dans les remords ou les supplices, prétend-t-on encore que dépouillée d'un vêtement qui la tenoit à l'étroit, délivrée de la gêne & de la contagion qui dépravoient ses inclinations relatives à un genre de vie, auquel elle ne tient plus; pourquoi, dis-je, veut-on que délivrée de ces maux, elle conserve encore quelques traits d'une malignité qui ne l'intéresse plus?

N'est-il pas plus raisonnable de dire que sa reconnoissance pour son Libérateur, son admiration pour le Pere de la vérité, doivent être proportionnées à l'horreur des ténèbres qu'elle quitte? N'apperçoit-on pas quelle sagesse, quelle bonté de la Raison suprême de remettre dans un ordre inviolable quelques-unes des créatures qui s'en écartent pendant les courts instans de cette vie?

Où il ne subsiste plus d'erreurs, il ne peut plus subsister de vicés; où il n'y a plus d'égarement, plus de punition.

Ainsi qu'un fer plongé dans une four-



naïve, peur contracter divers degrés de chaleur, de même des fautes légères, des vices, ou des crimes, emportent avec eux un inséparable degré de châtement. Retirez le fer du braïer, & l'homme du lieu ou de l'occasion qui le rendoit coupable, l'un cesse d'être ardent, & l'autre cesse de sentir des craintes & des douleurs, en cessant d'être méchant.

D'imprudentes précautions des hommes pour l'entretien d'une courte durée, sont un néant qui n'apporte aucun obstacle aux desseins infiniment sages de leur Auteur. Pourquoi s'irriteroit-il de ce qui ne peut lui résister?

Les arrangemens mal entendus de vos sociétés, causent des désordres qui ne regardent qu'elles, qui ne résistent qu'à leurs intentions; elles en punissent les hommes, parce qu'elles ne peuvent les rendre bons; elles s'en délivrent; ainsi le châtement est une marque d'impuissance en elles. En peut-on dire autant de la Divinité? Elle ne châtie point, elle absout du châtement, en délivrant de l'erreur: c'est un même mal sous deux noms différens; elle détecte l'un & l'autre; mais ce n'est point par les mouve-

mens d'une indignation semblable à celle des Mortels, c'est par une bonté qui rend l'innocence inaltérable à cette partie immortelle de l'homme, qu'elle tire de la boue des crimes qui offensent une société, par le pouvoir même qu'elle lui laisse de les panir.

Si la Justice suprême se venge, vous & vos erreurs, ô Nations! êtes ses ministres; sans donc, je le répète, que vos désordres, que vos forfaits passagers ternissent la beauté de ses desseins, elle emploie, pour ainsi dire, ces vils instrumens à sa gloire.

Si la Providence a établi un ordre perpétuellement variable à l'égard de ses créatures, un ordre qui par une continuelle révolution, revienne sur lui-même, ou qui se perde dans l'infini sans cesser de couler, tout ce qui est contraire aux règles de ce cours, est inmanquablement puni, soit par l'erreur & les maux qui la suivent, soit par le néant.

Si ensuite sur ce fleuve paisible, la divine Sagesse laisse notre raison voguer avec une espèce d'indépendance qui n'est relative qu'à elle-même; si elle lui permet chez différentes Nations de régler sa conduite selon différentes vues, cette même Providence



permet aussi que par une espèce de ressemblance de ce gouvernement, de cet ordre de la créature avec le sien, & par des conséquences nécessaires de ce petit domaine, tout ce qui s'oppose aux loix humaines, soit infailliblement reprimé, modéré ou détruit par ces mêmes loix. Dieu permet donc, sans qu'il soit besoin qu'il s'irrite contre le coupable, que le châtement suive infailliblement toute action dénaturée ou contraire aux loix humaines.

Mais si, par les vicissitudes de ces deux ordres, la Divinité mène ses créatures à un état qui ne change plus, il faut que sûreté que les flots de ce courant touchent les bords de cette mer immuable, toute erreur cesse avec le crime & le châtement. Où regne l'évidence, où se terminent tous besoins passagers, cesse tout dessein criminel. Non, mon cher Fadhilah, notre ame ne peut plus être méchante. Helas! pourquoi seroit-elle malheureuse?

Ne croyez pas, cher Fadhilah, que de pareilles vérités soient capables chez nous de porter personne à une licence effrénée. Rien n'intéresse nos Peuples à devenir méchants: quand même ils sauroient n'avoir

rien à redouter d'une Divinité vengeresse, l'ombre des crimes connus dans vos Isles, n'est pas soupçonnée dans cet heureux Continent; si elle étoit entrevue, elle seroit horreur.

Si de telles vérités étoient connues des vôtres, ils ne deviendroient pas plus dépravés que vous ne me les avez représentés; puisque, malgré vos loix, malgré les terreurs qu'on leur inspire de la Divinité dès la plus tendre enfance, il est encore possible qu'ils ne meurent pas d'épouvante de se voir tachés du moindre vice. Si leurs intérêts, si la crainte de la Puissance mortelle qui les gouverne, les retiennent dans le devoir plus fortement que celle de la colère d'un Dieu, ce n'est sûrement pas ce Maître souverain de l'Univers qui menace aussi inefficacement. Que diriez-vous d'un de vos Rois, qui, pouvant, d'un clin d'œil, arrêter une action dénaturée, la laisseroit achever pour la punir ensuite?

Zeinzemin ayant discours de la sorte: J'admire, Seigneur, reprit Fadhilah, la force pénétrante d'une raison qui n'est point offusquée, avec quelle promptitude elle saisit le vrai, avec quelle facilité elle le dé-



veloppe & le rend comme palpable. Le faux, au contraire, fond devant elle, & se dissipe comme un nuage aux rayons de l'Astre du jour.

Vous avez découvert les véritables causes du culte monstrueux que nous rendons à la Divinité. Ce n'étoit pas assez que l'affreuse idole du honteux Intérêt se fût fait rendre par-tout des honneurs sous la forme de mille fantômes de vertu ou de grandeur, auxquels les humains sacrifient; il a poussé l'insolence jusqu'à porter ses adorateurs à honorer l'Être suprême comme ils l'honorent, & à revêtir l'ineffable bonté de ses infames attributs. Une détestable Propriété a osé se comparer à celle de cette bienfaisante Toute-puissance, qui appartient plus à ses créatures par ses dons, qu'elles ne lui appartiennent par leur reconnaissance. Cette Furie a persuadé aux hommes que celui qui enveloppe toutes ses créatures, & les échauffe dans son sein, étoit un maître aussi dur, aussi impitoyable qu'elle.

Ces personnes que vous voyez, dont la variété d'habillemens singuliers vous étonne, autant qu'elle vous amuse par son ridicule, ont été presque de tout tems les hé-

DES ISLES FLOTTANTES. 107
rauts de ces erreurs, eux qui ne devoient l'être que de la vérité: mais qu'en auroit-elle besoin, si elle étoit connue de nos Peuples comme elle l'est des vôtres?

Oui, Seigneur, comme vous l'avez sage-ment observé, depuis que l'homme s'est avisé de ne croire dans les Divinités qu'il s'est forgées, que ce qu'il révère, estime, ou redoute dans ses maîtres mortels, ou depuis qu'on s'est efforcé de le lui persuader, il n'a plus traité avec Dieu que comme avec les hommes; mêmes respects timides, mêmes basses humiliations, même crainte, aussi peu de confiance & de sincérité.

Les Monarques terrestres, enfermés dans de vastes & pompeux Palais, ne se sont rendu accessibles qu'à un très-petit nombre de gens, choisis le plus ordinairement par caprice, par fantaisies, que leur offre le hazard. On a cru de même honorer la Divinité, en lui érigeant des Temples, des Sanctuaires.

Les Sujets ont été obligés pour obtenir des faveurs de leurs Princes, de les émouvoir par des dons, des louanges: ils en ont agi de même envers la source de tous biens,



ils ont vu que leurs dons, pour être recommandés, pour devenir agréables, devoient passer par les mains de quelques Favoris, & que les bienfaits du Monarque ne pouvoient parvenir à eux que par l'entremise de ces Courtisans; & ils ont imaginé qu'il en devoit être de même de celui qui chérit également toutes ses créatures.

Les Peuples se sont donc choisis des médiateurs & des intercesseurs près d'un Bienfaiteur prévenant, qui occupe la Nature entière des soins du moindre Etre; ils ont chargé de cet emploi ces hommes, qui, dispersés par toutes nos Contrées, n'ont cependant rien de commun avec nous que leurs intérêts cachés sous les apparences d'un faux zèle pour tous tant que nous sommes; ils sont Habitans d'une Isle que l'on nomme la Stérile pour plusieurs raisons, * Prince, que je vais vous raconter.

On dit que cette Isle ne s'est formée que depuis que toutes celles que nous habitons, ont été détachées de votre Continent; de-

* Tout ce que dit Pilpai dans le reste de ce Chant, peut s'appliquer aux différentes Sectes de Religieux & de Prêtres idolâtres du Malabar, du Coromandel, de Siam, de la Chine, du Japon, &c. c'est sur quoi je ne ferai point d'autre commentaire, parce que je ne suis pas Pilpai. Il vivoit il y a 2000 ans.

puis que les hommes se sont avisés de tendre à la Divinité des honneurs mesurés sur des préjugés qui ternissent l'idée de sa majesté infinie. On prétend donc qu'un prodigieux amas de cendres de sacrifices & d'offrandes, en ont composé le sol, qui, par-là incapable de rien produire, lui a fait donner le nom qu'elle porte; peut-être aussi est-ce parce que ses Habitans eux-mêmes sont ou doivent demeurer inféconds: on pourroit dire aussi, que c'est à cause de leur oisiveté, devenue inutile au reste des hommes. Cependant cette Isle n'en est ni moins riche, ni moins peuplée; toutes nos autres Isles y contribuent.

Partie de ces Habitans sont divisés en une infinité de petites peuplades isolées, qui n'ont rien de commun entre elles, qu'une jalousie & une aversion secrète les unes pour les autres. Ces passions sont couvertes d'une apparence de zèle pour une seule opinion; du reste, elles sont encore aussi différentes par leurs pratiques, que par la variété bizarre de leurs habillemens, dont vous voyez dans cette plaine quelques risibles modèles.

Les membres de chacun de ces corps té-



moignent beaucoup d'attachement pour lui: en y entrant, ils renoncent à toute autre affection envers les personnes les plus chères aux autres hommes; aucun d'eux ne possède rien en propre; quoiqu'ils ne s'aiment point, il paroît regner entr'eux une union parfaite, malgré cette contrariété qui sembleroit devoir dissoudre cette concorde apparente. C'est par l'émulation des Sujets qu'elle se soutient; chacun dans ces petites Républiques, comme dans nos grandes, s'efforçant de se rendre important & nécessaire à son état, tâche par-là de parvenir aux honneurs & à la prééminence.

Et comme en général chez nous l'homme, quelque malheureux qu'il soit dans une condition; la préfère à toute autre, quand il ne peut en changer, les Citoyens de ces peuplades, perpétuellement liés à leurs corps, s'en forment une idée vague, une chimère qu'ils idolâtrant, sous l'ombre de laquelle ils servent leurs propres cupidités, leur propre avarice; l'amour du bien de ce fantôme sert de prétexte à leurs vices, ou leur fait illusion sur des motifs d'un faux zèle & sur leur désintéressement personnel.

Il y a ordinairement dans ces assemblées,

entre toutes sortes de caractères, des fourbes & des dupes; les premiers dirigent & conduisent les autres selon leurs vues, leurs intrigues ambitieuses, leur soufflent des visions fanatiques, & ceux-ci les répandent chez les Peuples: c'est par-là que beaucoup de ces sociétés s'emparent souvent des plus riches possessions.

Quelques-unes de ces troupes n'ont aucun bien; mais au moyen de mille frivolités, dont ils amusent les hommes, ils ne manquent de rien.

Une autre partie de ces Habitans, qui prétendent au premier rang dans cette Isle, ne tiennent entr'eux par rien de pareil à ce que nous venons de dire, ni à aucune société, quoique tous ceux-ci, comme les précédens, meurent sans héritiers, au moins qu'ils osent avouer; leur avidité pour les richesses & pour les distinctions n'en est pas moins grande; du reste, n'étant point personnellement assujettis, l'oisiveté, la mollesse & le faste sont des marques qui les distinguent de l'intrigante activité des autres, cachée sous un dehors modeste.

Le caractère commun de tous ces Habitans, sont l'esprit de domination & une



haine implacable contre quiconque ose attaquer leurs erreurs ou démasquer leurs vices. Les offenser, c'est offenser un maître du nom duquel ils se parent, quoique souvent ils respectent fort peu ses ordres. Ces ressentimens sont bien naturels; leur domination ne subsiste que par l'ignorance des Peuples. Que deviendrait-elle, s'ils appercevoient qu'on les trompe?

Leur autorité s'étend sur toutes nos Isles. Comme le séjour de la leur est assez triste par la stérilité, on les voit dispersés çà & là, ils s'insinuent par-tout par leurs souplesses, par des préjugés dont ils ont su profiter, ou qu'ils ont eu l'art d'introduire & de faire respecter; ils se sont rendu si puissans près des Peuples & de leurs Princes, qu'on a souvent vu ceux-ci obligés de s'aider du pouvoir des Habitans de notre Isle aride, pour gouverner.

La terreur des loix humaines n'étant point assez forte pour contenir la multitude, ceux qui les ont établies, voulant les affermir, soit artifice, soit qu'ils fussent persuadés eux-mêmes, ont eu recours aux idées grossières que le vulgaire a attachées à la Divinité, ou qui lui ont été suggérées. C'est donc

donc sur ces opinions favorables à leurs desseins ambitieux ou conçus pour le bien public, que les Législateurs ont fondé leurs réglemens; ils se sont aidés & ont fait valoir l'autorité naissante ou déjà accréditée des Habitans fameux de l'Isle Stérile.

Outre cette espèce d'association entre la Politique ordinaire qui gouverne les Peuples, & celle des gens qui prétendent leur procurer les bonnes grâces de la Divinité, ces deux artificieux mobiles ont chacun leurs maximes & leurs ressorts secrets. Comme divers Potentats, divers Empires se disputent la gloire de l'emporter sur les autres, ou par les richesses, ou par l'étendue de leur domaine, de même différentes Sectes, dispersées dans l'Isle dont je viens de parler, mutuellement jalouses, tâchent d'attirer à elles les Sujets d'un parti opposé, en leur persuadant qu'ils sont dans des erreurs pernicieuses; elles inspirent, au contraire, à leurs Sectaires une haine mortelle, & pour les opinions, & pour les partisans de leurs rivales, ce qui a souvent causé les guerres les plus cruelles, & fait commettre des horreurs qui font frémir la Nature.



Jugez par-là, Seigneur, & de l'énorme pouvoir de ces prétendus Favoris des Dieux, & de l'imprudence des Rois qui se font associé des gens qui prétendent être au-dessus d'eux, les gouverner avec leurs Peuples, & les tenir assujettis aux mêmes préjugés; ces ambitieux qui ont quelquefois eu l'audace de fouler aux pieds des fronts ceints du diadème, & qui en comptent parmi les victimes que leurs couteaux ont immolées.

J'acheverai, ô Zeinzemin! de vous faire connoître le caractère de ces subtils & dangereux Mortels, que la stupidité des Nations a rendu respectables, comparant leurs procédés envers nous à ceux des Habitans d'une petite Isle, dont je vous ai déjà entretenu, & que l'on nomme la Dominante, * parce que la souveraine Puissance y réside.

Les fiers Citoyens de ces deux Isles se croient au-dessus de tous les autres, à proportion qu'ils approchent ou croient approcher de la Puissance qui gouverne un Pays, ou de celle qui gouverne le Monde; ils ont, suivant les degrés de proximité de la

* Voyez le Chant précédent, page 57.

grandeur souveraine, mortelle ou immortelle, réglé leurs rangs & leur dignité; mais s'il y a quelque chose de réel dans les prétentions des uns, il n'y a rien que de chimérique dans celles des autres.

Même ambition, même avarice, même orgueil, même faste, même jalousie, même haine, mêmes fourberies, mêmes spécieux prétextes, même dureté, même cruauté dans les Habitans des Isles Dominante & Stérile; que dirai-je, enfin? même insensibilité dans le cœur, sinon pour opprimer l'humanité.

Les uns accumulent de grandes richesses, soit aux dépens de leurs créatures, ou de ceux qui cherchent à le devenir, soit aux dépens des Peuples; les autres, au moyen des dons dont ils se font porteurs près de Celui qui se suffit à lui-même.

Les premiers font quelquefois charger les Sujets de tribus onéreux en apparence, pour les besoins d'un Etat; & ceux-ci ont l'art de lever de continuel présens, pour soulager les malheureux; & leur oisive, leur feinte pauvreté, ou leur avarice en profite.

Tous, ou pour la plupart, impasteurs,



soit par piété, soit par flatterie, font obéir par crainte à des ordres respectables, mais suggérés ou supposés, auxquels ils n'obéissent point eux-mêmes; ils chargent la multitude de pratiques, de règles, dont ils savent adroitement s'exempter; tous, enfin, ont l'adresse de faire de leurs intérêts personnels la cause du Maître ou le bien du Sujet. Le croirez-vous, Seigneur? ils ne cessent de crier aux oreilles des Peuples, contre l'intérêt, le mensonge & l'erreur, & eux-mêmes révèrent ces affreuses idoles sous les noms les plus respectables.

C'est ainsi, grand Prince, que comme il y a un ordre, un rapport de conformité dans les principes, une liaison admirable entre toutes les conséquences de la vérité; de même il y a un déplorable enchaînement de vices, de désordres & de maux, & une honteuse ressemblance entre les leçons de l'erreur.

L'amour seul de la vérité, ô généreux Zeinzemin! m'a fait peindre les monstres qui nous persécutent, de toutes leurs hideuses couleurs, m'a fait creuser & pénétrer avec son flambeau jusques dans leurs plus sombres retraites. Oui, Prince, j'ai

vu me les hommes autant que je déteste & déplore leurs égaremens. C'est avec la même sincérité que je vois avec moins de douleur que ces calamités ne nous inondent pas de toutes parts avec la même violence; sous la surface agitée de cette fange & de ce sable mouvant, se découvre encore en plusieurs endroits, le fond solide de la Nature.

Nos vertus & nos vices, aussi inégalement partagés que les biens de cette vie, laissent çà & là quelques intervalles entre le bonheur & la dernière misère, entre la malice & la bonté. Ici les préjugés deviennent utiles, parce qu'ils tiennent lieu de vertus; là, nos vertus, tout faux qu'en est le premier principe, procurent aux sociétés des avantages proportionnés aux degrés qui les tiennent le moins éloignées du vrai; les défauts même qui s'enveloppent de ces ombres, n'osent ou ne peuvent quelquefois sous ce déguisement, faire autant de mal qu'ils en feroient à nud.

Le plus grand nombre des hommes, malgré leur aveuglement, aiment la vérité; ils la cherchent mal, mais, enfin, ils la cherchent; & de tout ce qui approche de cette



divine clarté, de tout ce qui n'en a que la simple apparence, il ne peut résulter que de bons effets pour l'ordre établi par notre Morale ou nos Loix.

Chez quelques-uns l'esprit est prévenu, mais le cœur n'est point gâté: ailleurs, un cœur impétueux est modéré & dirigé par une raison éclairée à certains égards. Il y a des personnes en qui cette raison moins assujettie, est assez d'accord avec le cœur; ce sont ceux qui entre toutes les vertus que nos erreurs ont rendu nécessaires, s'attachent aux moins foibles & aux moins infructueuses: on les nomme gens de bien; ceux qui ne le sont pas, veulent au moins le paroître, & ces efforts ralentissent leur méchanceté.

Dans tous les états, Prince, il est des gens persuadés qui se conduisent en conséquence de certaines maximes, de certaines opinions, qui n'ont d'autres défauts que de n'être pas vraies, mais qui tendent à mener les hommes vers un bien qu'ils ne verroient pas avec d'autres guides.

De l'amour naturel de la société, qui ne s'est point encore éteint dans tous les cœurs, mis à côté d'un amour propre raffiné, ou

moins mal entendu, naissent des actions qui seroient héroïques si elles étoient placées à propos.

De l'arrangement de tant de pièces dépareillées, il s'est formé un tout, une machine qui se meut assez bien pour l'état présent de l'humanité dans nos contrées; & ceux-là méritent véritablement parmi nous le nom de Sages & de Grands, qui, sincèrement portés pour le bien de leur Patrie, ont tenté de rassembler les précieux débris des loix de la Nature, ont essayé de tailler, de polir & de placer les matériaux qu'ils ont trouvé défectueux, ne pouvant les rendre meilleurs, & qui se sont utilement servi de mauvais instrumens.

C'est par l'industriel arrangement de tant de ressorts compliqués, de tant de contrepois, qu'il semble que la Providence, pour faire briller la grandeur de sa puissance par celle des créatures raisonnables, leur ait laissé le soin de créer & de gouverner un second Univers: les imperfections & les vicissitudes, les irrégularités de ce point mouvant dans l'Infini, n'influent en rien sur l'immuabilité des perfections de son œuvre.

Qu'est donc ce petit monde arrangé par



notre raison, près de celui qu'a construit la suprême Intelligence? Une coque qu'un ver portant au hazard çà & là, sa foible tête entortille d'un fil dont il ne pourroit retrouver ni la trace, ni le bout; c'est à peu près de même que l'homme ne peut développer seul ce qu'une infinité de raisons telles que la sienne, ont construit, sans être consultées, & par conséquent, sans se trouver d'accord. Voilà le hazard à nos yeux; mais que sont les irrégularités de cette trame pour celui qui l'employera dans le tissu de son ouvrage?

Enfin, Seigneur, cette même Providence qui laisse les hommes dans cette vic, marcher à la lueur d'un flambeau qui leur suffit pour éclairer leur demeure, permet qu'il se trouve encore chez nous des Sages, qui savent faire comparaison de cette foible lumière à la splendeur de sa source immortelle, des Monarques dignes de regner, des Courtisans zélés pour le bien des Peuples, & peut-être, des Ministres des Autels bien intentionnés, dont le cœur, l'esprit & les actions sont d'accord.

ARGUMENT DU CHANT X.

Les Compagnons de Fadbilab sur le point de leur départ, envoient remercier Zeinzemin, & lui offrir des présens: de quelle manière il les reçoit: il va seul avec son Ami visiter leurs vaisseaux: en y allant, le Prince s'entretient avec ce Sage des divertissemens de ces Etrangers, lui décrit leurs débauches, lui récite quelques-unes de leurs aventures. Fadbilab lui fait, à son tour, la description de l'Isle des Plaisirs, quelques détails de ce qui s'y pratique, & lui explique en général la cause de l'abus & de la dissolution des plaisirs. Arrivés à la flotte, tandis que le Prince est occupé avec son Ami à parcourir l'intérieur du vaisseau sur lequel il est monté, la Rusé, sous la figure d'un des Chefs de ces Etrangers, leur persuade de le retenir & de lever l'ancre: ils l'exécutent. Les cris des Peuples répandus sur le rivage, l'avertissent de son malheur. Efforts qu'il fait pour recouvrer la liberté: on le charge de cbaines. Les reproches qu'il fait à ses ravisseurs, ni les représentations de Fadbilab, ne sont point

écoutés. Ces traitres tâchent d'appaifer leur Prisonnier par des promesses. Le bruit de la captivité de Zeinzemin répand la consternation par tout son Empire. Avec quel désespoir Zavraber en reçoit la nouvelle: ses plaintes, Adel, pere de cette Princesse, tâché de calmer sa douleur. Les Peuples députent vers ce Sage, lui offrent la couronne; il la refuse, & il établit un Sénat pour gouverner l'Empire.



NAUFRAGE

DES

ISLES FLOTTANTES.

CHANT X.

Es fêtes & les jeux qui leur succéderent, étant finis, les Etrangers se préparèrent à mettre à la voile, députèrent quelques-uns des leurs pour aller remercier Zeinzemin du favorable accueil qu'il leur avoit fait, & pour lui porter quelques présens. Comme ils ne pouvoient lui offrir rien de précieux qui ne se trouvât dans son Empire, ils lui envoyèrent quantité d'ouvrages curieux, dont le Prince examina & loua avec beaucoup de discernement, & l'usa-



ge, & l'exécution. Vous me surpassez, leur dit-il, en générosité: je n'ai pu vous offrir, ou vous n'avez rien voulu recevoir, en quoi je conusse d'autre mérite que le brillant. Vos dons, au contraire, selon notre manière d'estimer les choses, sont au-dessus des miens par les beautés de l'art & par l'utilité que j'y apperçois: j'y reconnois les ingénieux constructeurs de ces machines merveilleuses qui vous ont apportés de si loin, dont je n'ai encore vu que l'extérieur.

A ces mots, connoissant le désir du Prince, ces Députés l'invitent à venir sur leur bord, les uns restent pour l'y accompagner, les autres vont faire préparer leurs gens à le recevoir avec pompe. Il part, suivi de quelques-uns des siens, & précédé de ces Etrangers. Fadhilah, qu'il ne se lassoit point d'entendre, marchoit à ses côtés: Continuez, dit-il à cet Ami, de me raconter quelques particularités de votre Patrie; tout y est pour moi rare & extraordinaire; mais auparavant expliquez-moi, je vous prie, pourquoi après des fêtes où il a paru regner beaucoup d'ordre, & de ce que vous nommez retenue, modestie, a-t-on vu une espèce de tumulte, dans le-

quel vos gens étoient devenus comme insensés: ce n'étoient que sauts, que courteses, luttés, mouvemens violens, par lesquels ils représentoient diverses images des horreurs de la guerre, que vous m'avez décrites: tout cela a été suivi de repas où retentissoient avec des chants confus, des cris, des hurlemens furieux; leurs mêts, leurs breuvages leur ôtoient la santé ou la raison au point d'exciter des querelles, que les Chefs pouvoient à peine appaiser: est-ce donc ainsi que l'on honore vos Divinités?

Vos Compatriotes se livroient, à ce que m'ont raconté quelques-uns de nos Citoyens, aux plaisirs de l'amour avec un emportement qui ne nous est point ordinaire: l'humour & les manières de leurs femmes nous ont paru aussi peu raisonnables; les unes ne reçoivent les caresses de leurs Amans les plus soumis, qu'avec une fierté affectée, ou les rebutent avec un vrai mépris; les épouses n'aiment point leur mari: il y a, dit-on, des filles qui paroissent aimer à la fois plusieurs Amans, le leur font accroire à chacun en particulier, & se moquent de celui qui les quitte avec celui qui survient; il y en a d'autres, qui, avides d'un certain



morceau de métal brillant, accordent indistinctement leurs faveurs au premier venu qui leur fait présent de ces pièces, & avec lequel elles passent des careffes aux injures & aux moqueries; toutes, enfin, malgré une apparente aversion pour l'amour & pour notre Sexe, qui, à ce que l'on rapporte, leur est inspirée dès l'enfance, se livrent en secret aux plaisirs de cette douce passion avec une brutale indifférence, sans aucune tendresse ou réelle ou constante, comme sans choix.

Sur tous ces récits & quantité d'autres, continua le Prince, j'ai compris que chez vous on regarde l'amour & ses plus doux mistères, comme quelque chose d'infame, que personne n'ose avouer qu'avec honte, comme un désordre, dont on craint de préférer le nom, & non comme un mouvement de la Nature.

Un homme ne voudroit pas pour femme, d'une fille qui n'est plus vierge, & on le voit traiter comme épouse celle qui auroit cessé de l'être une infinité de fois, s'il étoit possible. Personne ne veut de partage en amour, & tous sont rivaux & tâchent de se ravir leurs femmes ou leurs maîtres

ses. Les mariages sont des promesses solennelles, en présence de la Divinité, de s'aimer toujours, & même après la rupture de cette promesse frivole ou imprudente, on reste éternellement lié. Que d'étonnantes contrariétés, cher Ami!

J'ai aussi appris une action cruelle que j'aurois certainement empêchée si j'en avois été informé plutôt: ce crime a presque rendu six jeunes personnes malheureuses pour le reste de leurs jours. Celui des miens qui me contoit cette histoire, ne pouvoit s'empêcher de verser des larmes, & j'en étois aussi touché que lui.

Deux couples d'Amans, me dit-il, s'aimoient avec une tendresse qui étoit admise de ces Etrangers; leurs parens se haïsoient de part & d'autre, de manière que le pere d'une des deux Amantes, ennemi du pere du jeune homme qu'elle aimoit, étoit ami du pere de celui qui aimoit une autre Belle: ces quatre peres, ajouta notre Citoyen, qui traitent leurs enfans plus durement, à cet égard, que nous ne traitons nos animaux domestiques, les ont contraint à prendre pour compagne la personne qu'ils n'aimoient pas. J'ai vu, il y a quel-



ques jours, conduire ces quatre Amans devant une masse de pierre, qu'ils nomment autel: là chaque personne tenant par la main celle qu'elle n'aimoit pas, les yeux en pleurs & tristement tournés vers le cher objet qu'on la forçoit de quitter, promettoit à celui de son indifférence de lui demeurer unie pour jamais.

Une autre fille avoit deux Amans, mais elle n'en aimoit qu'un: celui qui n'étoit point aimé, va trouver le pere de la fille, lui offre une grande quantité du sable dont nous avons chargé leurs maisons flottantes: ce pere prend aussitôt la résolution d'arracher sa fille des bras de l'Amant aimé, pour la donner à son Rival: l'Amante apprend au premier cette désespérante nouvelle; il vole aux pieds du pere de sa Maîtresse, lui offre avec tout ce qu'il possède du même sable, sa vie, le conjure avec gémissemens de l'unir à sa fille: celle-ci joint ses prières à celles de son Amant; mais ce pere barbare, voyant que le tas d'or que lui offre ce suppliant, est moindre que celui qu'on vient de lui offrir, ordonne durement à sa fille d'obéir. Ne permettez pas, Pere commun de nos chers enfans, qu'il
leur

leur soit jamais fait rien de pareil. Mais, ô Pere de la Patrie! ajouta ce bon Citoyen, vous approuverez; sans doute, ce qui vient d'arriver. Les six personnes, cruellement séparées, rompant leurs odieux liens, se font réunies & ensuies bien loin dans l'intérieur de vos Etats, où nos Compatriotes les ont cachées aux inutiles recherches de leurs parens, qui sont demeurés avec la honte d'avoir mérité la haine de ceux qui leur doivent des jours qu'ils s'efforçoient de rendre malheureux.

Reconnoissez, Seigneur, répondit Fadilah, dans ces deux aventures à quel point l'intérêt rend les cœurs dénaturés, & la funeste cause de l'amertume qu'il répand sur le plus doux des liens, qu'il change en de pesantes chaînes, que détestent chez nous les époux en se détestant eux-mêmes.

Quant à ce que vous me dites de l'impétuosité de nos divertissemens & du tumulte de nos plaisirs, ils partent de la même cause. Vous avez vu, Prince, une image de ce qui se passe dans une de nos Isles, qui n'est pas moins extraordinaire que toutes celles que nous habitons. Elle est située assez près de celle qui porte le nom de Stérile; on la



nomme Isle des Plaisirs; nos Sages l'appellent l'Isle de la Frivolité & de la Licence: on la dit formée d'un amas de choses nécessaires à la vie, dont la Propriété a privé l'Indigence, & que la Prodigalité a jeté dans nos mers: ainsi, au contraire de celle dont le terrain cendreux est sec & aride, le sien doit être extrêmement gras & fertile; aussi produit-il des fruits fort délicieux & des plantes agréables, mais avec des propriétés malsainantes. L'air y est fort varié: ici, il cause de l'assoupissement, de la langueur, de l'ennui, des dégouts; là, sa vivacité donne des vertiges; en général, cet air contagieux plonge pendant quelque tems l'ame dans un oubli d'autant plus fâcheux, qu'il est toujours suivi de tristes souvenirs.

Cette Isle, environnée d'une mer orageuse, pleine d'écueils & de gouffres abhorribans, n'est constamment habitée par personne, mais fréquentée en différens tems par toutes les conditions.

Les fous, les inquiétudes, les chagrins, les maux continuels, & de corps, & d'esprit, les mouvemens des passions qu'entraînent les préjugés ou la misère, regnent

perpétuellement dans toutes nos autres Isles. Leurs Habitans passent dans celle-là pour donner quelque relâche à ces maux: on dit que les Grands, les Riches & les fameux Habitans de l'Isle Stérile y abordent fort souvent, & plus facilement parce qu'ils y sont portés par de plus forts navires que le commun des Peuples, & qu'ils en connoissent mieux les routes; mais on dit que les agrémens qu'ils goûtent dans ce séjour, leur deviennent insipides par le fréquent usage: les Pauvres, au contraire, y éprouvent des plaisirs proportionnés aux efforts qu'ils font pour y arriver; les uns n'en touchent jamais que les côtes les moins fertiles, d'autres tentent d'y parvenir, & se perdent en chemin: tel, qui entre heureusement dans le port, en ressort pour faire naufrage, ou incapable par trop d'excès d'y jamais revenir.

Je viens, Seigneur, à ce qui se pratique dans cette Isle célèbre. Ceux qui se sont associés pour faire le voyage, dépouillés, en y arrivant, de tout autre soucis, respirent d'abord un air de gayeté & de joie, qui dissipe les plus sombres humeurs; le cœur s'épanouit, s'ouvre, pour ainsi dire,



à la sincérité & à l'amitié; il semble que l'humanité rentre dans tous ses droits.

Lorsqu'on avance sur ces terres enchantées, la Nature, semblable à ces ressorts violemment tendus, se sentant déchargée du poids qui la retient, court, vole, se précipite entre les bras de l'Intempérance & de la Débauche. Faut-il s'en étonner, Seigneur? Notre ame faite pour tout ce qui mène vers les plaisirs par une pente douce & facile, perpétuellement privée ailleurs de ces breuvages de l'Existence, en contracte l'éteindre. Les Loix & la Morale ont beau crier alors; elles ne sont plus écoutées; il faut qu'elles tolèrent des excès, ou qu'elles ont imprudemment occasionnés, ou qu'elles n'ont pas eu la prudence de prévenir; & c'est en cela qu'il semble que la Providence se plaise à manifester la foiblesse des loix humaines, & les punir de l'excuse injurieuse de leur peu de pouvoir, en accusant la Nature d'être imparfaite ou vicieuse. C'est en vain que ces réformatrices tâchent de remédier aux dérèglemens des plaisirs qu'ont corrompu l'Intérêt & la Propriété, tant qu'elles ne renverseront pas ces

idoles: ce sont les premiers monstres qu'elles devoient attaquer, & elles les défendent; elles devoient les étouffer dès leur naissance, & elles semblent favoriser l'épanchement de leur venin.

Si tôt que ces impérieuses maîtresses, prétendant régir l'homme contre le gré de la Nature, ont eu fait un crime, une infamie de l'amour quand il ne se trouveroit pas conforme à leurs réglemens, & qu'au lieu de prévenir ce qui pouvoit le corrompre, elles eurent introduit tous les préjugés qui pouvoient le deshonoré; il est devenu volage, lascif, effronté, dissolu.

Elles ont voulu étouffer le plus doux, le plus paisible, comme le plus puissant des sentimens de notre ame, sa respiration, sa vie, sous les dehors de bienséance, de modestie, de pudeur; elles ont voulu l'assujettir, comme toute autre passion, au culte de l'Intérêt, aux préjugés d'honneur, de rangs, de dignités, parce qu'elles ont prévu que si elles le laissoient libre, il ne pourroit s'accorder à toutes ces chimères; & c'est précisément en le voulant rendre leur esclave, qu'elles en ont fait une débauche effrénée. Otez l'amour de l'odieuse compa-



gnie de ces vices, * il cesse d'être un volage, un infidèle, un séducteur.

Vous ne rougiriez plus, Sexe aimable, fait pour brûler de ses feux, & pour les allumer dans nos cœurs; vous ne rougiriez plus de les avouer, & de faire valoir les appas dont vous a pourvu la Nature: notre Sexe, que vous nommez trompeur, ne vous donneroit plus l'exemple de le tromper lui-même; il ne mépriseroit plus des faveurs aisées à obtenir, parce qu'il ne les devoit qu'à une véritable tendresse. Injuste envers vous, cruel envers lui-même, un Amant ne chercheroit plus à mériter votre cœur, en souffrant des rebuts, des dédains réels ou apparens; il n'exigeroit plus que vous lui fassiez acheter ce bien par des épreuves de constance & de sincérité de sa part, & par de pénibles combats de la vôtre, contre une inclination en sa faveur qu'il n'estime, qu'il ne croit réelle qu'autant qu'elle lui coûte, comme à vous, de peines & de soupirs. Où il n'y a plus de préjugés, plus

* Rousseau a dit:
Otez l'Intérêt de la terre,
Et vous en bannirez la guerre;
L'Honneur rentrera dans ses devoirs.
La pitié sera vraie si l'on met:
La Nature & l'Amour rentrera dans leurs droits.

de feintes, plus de soupçons, où regne la candeur, il n'est plus besoin d'une honteuse défiance, ni de déguisemens affectés.

Par ces réflexions, grand Prince, je vous décris toutes les contrariétés ridicules, toutes les pratiques frivoles, nécessaires en amour, dans quelques cantons de notre Isle enchantée, occupés par ce que l'on nomme Amans tendres & délicats.

Assez près delà est une autre Contrée, fréquentée par gens oisifs, qui ne s'amusent qu'à chanter, à raconter aux autres de froids dialogues amoureux, des aventures vraies ou imaginaires, occasionnées par toutes les traverses, par tous les bizarres caprices, qui transforment l'amour en tourment, & bientôt en ces débauches qui sont en usage dans notre Isle de la Frivolité, à peu près telles qu'on vous les a dépeintes.

Ce seul exemple me suffit, Seigneur, pour vous montrer qu'il en est de même de tous nos autres plaisirs devenus turbulens, excessifs & amers comme nos maux, dépravés comme nos mœurs, sujets aux regrets, aux remords comme nos crimes, ridicules comme nos opinions.

Enfin, pour accumuler folies sur folies



dans cette Isle des faux Plaisirs, il y a des personnes qui nous représentent au naturel nos actions risibles ou méchantes; * ils se moquent de nous, & nous en rions avec eux.

Des préceptes d'un ton plus sévère, ne sont pas plus respectés. Le disciple & le maître, au sortir d'une instruction qui blâme tous plaisirs licencieux, courent dans cette Isle, où ils résident, l'un pour lever le masque de l'hipocrisie, & l'autre continue de n'en point porter.

Cette conversation conduisit le Prince & Fadhilah sur le bord de la mer, où on les reçut dans un esquif, qui les porta vers le plus gros des vaisseaux. Zeinzemin y monte sans défiance; son cœur n'en étoit pas susceptible: on le conduit par-tout; il admire la merveilleuse structure & la capacité de cette machine, s'en fait expliquer le mécanisme; il passe ensuite dans les appartemens somptueux d'un des Chefs; sa surprise redouble à l'aspect des peintures qui en font l'ornement: cet art divin étoit

* Il y a tout, sans doute, parler des Comédies & autres Pièces de Théâtre qui ont presque toujours été en usage chez les Nations Orientales, comme chez nous, ainsi que les fables Rapées Romanesques.

encore dans son enfance parmi ses Peuples; mais un tableau entre tous, attire plus particulièrement son attention: on y avoit représenté les mœurs & les actions de tout un Peuple gouverné par les simples loix de la Nature, telles que nous les avons célébrées dans ces Chants. Zeinzemin est frappé de la nouveauté de ce spectacle; il ne peut comprendre par quel secret merveilleux l'homme peut si parfaitement imiter les ouvrages du Créateur, ou plutôt il croit ce tableau tracé par une main divine; il y reconnoit presque tous les attributs de sa chère Patrie. Il adresse la parole à des personnages que la vivacité des couleurs lui fait croire animés: Quoi! dit-il, nous croyons que la Raison suprême a construit l'Univers d'après les modèles que sa sagesse s'en est formés: les seroient-ce là ces divins modèles? Seriez-vous assez heureux pour en être les dépositaires? ou bien, ces ombres muettes, mais vivantes, seroient-elles celles de nos Ancêtres, qui, dans un éternel repos, paroissent néanmoins vous donner des exemples de ce que vous nommez vertus? Ces sages ombres seroient-elles devenues vos amies, vos compagnes? par-



courent-elles avec vous le monde dans ces demeures mobiles?

Ce que vous voyez, lui repartit son Ami, n'est qu'une agréable illusion que fait à la vue un liquide coloré, répandu, appliqué avec art sur ces tables, qui s'y sèche en conservant avec sa vivacité, la place où on le pose; ce n'est ici que l'ouvrage de la main des hommes; c'est, dit-on chez nous, une fiction de ce qu'ils étoient autrefois, parce qu'on n'imaginoit pas, Seigneur, avant la découverte de votre Pays, qu'ils pussent vivre dans cette aimable innocence, sinon dans les premiers âges du monde.

Mais, dit Zeinzemin, malgré tout ce que vous m'avez appris de vos mœurs, je ne puis comprendre comment vous connoissez si bien les nôtres; c'est, sans doute, parce que la Divinité a mis dans les cœurs de tous les hommes des sentimens inaltérables, qui, quoiqu'obscurcis par les erreurs qui regnent dans vos contrées, se rallument de tems en tems, échauffent l'imagination qui produit ces excellentes copies de la vraie Nature. Pourquoi donc, pouvant faire une comparaison aisée de sa sagesse avec leurs abus, les hommes, ou ceux qui

les gouvernent, ne les corrigent-ils pas? Pendant que le Prince considère ces objets, la perfide Rusé saisit, avec joie, l'occasion d'assouvir la vengeance qu'elle avoit méditée contre celui qu'elle n'avoit pu séduire. * Elle s'étoit embarquée avec ces Etrangers; & sous la figure d'un de leurs Chefs des plus expérimentés, qui n'éroit point de ce voyage, elle avoit avec eux traversé les mers, dans le dessein de surprendre sa proie; pour y réussir, elle avoit suggéré aux Députés d'inviter celui qu'elle vouloit perdre, à venir sur la flotte prête à faire voile; elle avoit fait reconduire à terre, sous divers prétextes, le petit nombre de personnes qui l'accompagnoient dans l'esquif qui l'amenoit: alors ne dissimulant plus, elle adresse ce discours à ses compagnons & à l'équipage secrètement assemblé: Nous quittons cette Terre si fertile en métaux précieux, avec de grandes richesses; mais ne nous flatons pas d'y retrouver le même accès: notre empressement à ramasser ce que ces Peuples méprisoient, nous a trahis, & leur ouvre les yeux sur leurs propres intérêts; sans doute qu'à notre retour,

* Voyez les Chants VI. & VII.



ils nous vendront bien cher ce qu'ils nous donnent à présent si libéralement; mais si vous y prenez garde, vous êtes maîtres de rentrer dans ce beau Pays, & de vous l'assujettir quand il vous plaira: vous tenez en vos mains un puissant otage de la soumission & de la prompte obéissance de ces Peuples: vous savez l'amour & la vénération qu'ils ont pour leur Prince; que ne feront-ils pas pour obtenir qu'on leur rende une Personne si chère, la seule qu'un préjugé aussi ancien que la Nation, fait croire capable de gouverner? Il n'est point à craindre que pendant son absence, quelqu'autre s'empare de l'autorité souveraine, ni puisse leur faire oublier leur Prince: la noble ambition qui, par-tout ailleurs, fait quelquefois regarder comme une action héroïque l'usurpation ou la conquête d'une Couronne, leur est inconnue. Ce Monarque & son Peuple vous accorderont tout ce que vous désirerez, pour racheter une liberté que vous pourrez, à votre retour, ne lui rendre qu'en apparence. Une garde nombreuse, sous prétexte de lui faire honneur, vous répondra des démarches de cet Esclave couronné; sous l'ombre de son nom

& de son autorité, vous vous établirez & affermirez votre domination dans ce riche Pays. D'ailleurs, qu'avez-vous à redouter pour le présent, d'un Peuple qui ne peut vous poursuivre? Vous n'aurez pas plus à craindre dans la suite d'une foible Nation qui ignore ou déteste l'usage des armes. Ne laissons donc point échapper une si belle proie; levez l'ancre, & éloignons-nous promptement du rivage; hâtons de rapporter chez nous d'immenses richesses, avec un gage qui nous assure du pouvoir d'en amasser de nouvelles.

De tels conseils ne pouvoient qu'inspirer de l'horreur: ce fut aussi le premier effet qu'ils produisirent. Les plus grands scélérats même frémissent de la pensée du crime qu'ils vont commettre; mais la Perfidie, sans s'étonner de ce foible retour des cœurs vers l'humanité, sûre d'en voir disparaître les sentimens devant les motifs tout-puissans de l'intérêt déguisé sous le nom d'un faux honneur, poursuivit ainsi: Quoi! vous paraissez hésiter? Sachez que tout est juste contre un Peuple sauvage & barbare, & quand il s'agit de servir la Patrie: quelle obligation ne vous aura-t'elle pas de cette



importante expédition, & de ce trait de prudence, qui, sans verser de sang, la met en possession d'un Empire? Le Ciel peut-il vous offrir une occasion plus favorable de donner à vos Concitoyens des preuves de votre zèle? Eh! que servoit-il donc d'entreprendre tant de travaux, de courir tant de dangers pour quelques richesses, qui, bientôt dispersées, ne vous laisseront que le regret de ne pouvoir plus aller puiser librement à leur source? Vous ne pouvez pour le présent, laisser des colonies, & vous ne voulez pas vous assurer des moyens d'en transporter? Craignez-vous, je le répète, qu'on ne vous accuse d'avoir manqué de foi envers ceux qui n'ont aucune idée d'équité ni de droit? Allez, allez, les loix ne sont point faites en faveur de ceux qui n'en connoissent pas: on vous reprocheroit bien plus justement l'utilité publique, la vôtre même, sacrifiée à de vains scrupules.

C'est ainsi que cette Furie acheva de persuader le plus noir de tous les crimes, l'Ingratitude: l'Avarice, qui s'étoit secrètement jointe à la Ruse, acheva d'empoisonner les cœurs de son souffle aussi brûlant que le ve-

nin de l'Hypfide. *O soif cruelle de l'or! tu leur fis dans un instant oublier les bienfaits les plus signalés, & violer dans la Personne qui vient de les en combler, les droits les plus sacrés de la Nature. Ils dépliant leurs voiles, lèvent l'ancre; un vent favorable fait fuir la côte à leurs yeux.

Le Peuple, répandu sur le bord du rivage, considère avec quelle vitesse s'éloigne ce qu'il prend encore pour de prodigieux oiseaux marins, qui, secondés de leurs ailes & de leurs nageoires, glissent rapidement sur la surface des eaux; mais subitement ce Peuple pousse les cris les plus perçans; les flots d'une mer en furie, ne se font point entendre avec autant d'éclat que la voix de cette multitude; le matelot en est effrayé, malgré l'éloignement; il se croit poursuivi, il court aux armes: ce tumulte attire Zeinzemin sur le pont; il ne soupçonne point encore son malheur; il demande tranquillement qu'on le reconduise sur le bord; mais le silence de ceux qui l'environnent, lui apprend enfin qu'il n'est plus

* Petit Serpent, dont la morsure cause une soif ardente qui, en buvant, s'augmente avec le mal au point de faire tomber les chairs en pourriture avec des douleurs excessives.



libre. Il veut se jeter dans la mer; on le retient; la vigueur de son bras, quoique sans armes, terrassé, écrasé, ou précipité dans la mer tout ce qui s'oppose à ses efforts; mais, en vain, il est forcé de céder au nombre dont il est plutôt accablé que vaincu: on le saisit enfin, on le charge d'indignes liens; il ne lui reste plus que la liberté de se plaindre.

Après quelques momens d'un silence irrité, jettant des regards qu'ose à peine soutenir cette troupe scélérate: Quel nom, dit ce Prince infortuné, donnerai-je à votre action? quel nom vous donnerai-je à vous-mêmes? êtes-vous des hommes, ou quelques animaux voraces, sous cette figure? avez-vous faim de ma chair? êtes-vous altérés de mon sang? ne tardez pas de vous en rassasier; délivrez-moi par une prompte mort, de la vue de tels monstres. Pourquoi différez-vous plus long-tems? ôtez-moi la vie, ou me rendez la liberté. Que voulez-vous faire de moi; je ne suis pas de l'or? Quoi! de doux traitemens apprivoisent tous autres animaux, & vous rendent, au contraire, malaisans & cruels? Quel triste plaisir trouvez-vous à nuire à une créature qui

de-

devoit; au moins, vous être indifférente, parce qu'elle ne vous a point offensés? A plus forte raison, pourquoy outragez-vous qui vient de vous combler de tout ce que vous chérissiez le plus? Rendez un Pere à sa famille éplorée, laissez-vous toucher par les cris de mon Peuple. Si entraînés par les vents, vous ne pouvez plus retourner vers le rivage, laissez-moi me servir de mes bras pour fendre les eaux; je ferai mes efforts pour mourir ou pour aller essuyer tant de pleurs.

Le sage Fadhilah, qu'un tel attentat avoit saisi & pénétré de la plus profonde douleur, joignant ses représentations aux justes reproches de son illustre Ami, conjuroit ses compagnons avec larmes & par tout ce qu'il y a de plus sacré, de remettre leur bienfaiteur en liberté; il leur retraçoit, de la manière la plus touchante, la générosité des procédés de ce grand Prince à leur égard: Quoi! disoit-il, vous chargez des marques infames de la captivité & de l'esclavage, celui auquel vous souhaitiez que vos Maîtres ressemblassent; celui que vous disiez, il y a peu, digne du sceptre du monde; celui que vous avouiez être le modéle



& l'exemple des Monarques les plus accomplis. Les plus grands scélérats épargnent au moins celui qu'ils dépoüillent de ses biens, quand ils n'en ont rien à craindre, & vous enchaînez une Personne dont les libéralités ont été au delà de vos desirs. Quel motif vous engage à vous couvrir de cette infamie aux yeux de vos Concitoyens & de tout l'Univers? Ne craignez-vous point que ceux en qui il reste encore quelque équité, ne fassent punir, à votre arrivée, cette action barbare par les supplices les plus honteux; que les plus méchans même, pour profiter des fruits de votre crime, ne seignent de le détester? Ou si vous espérez que vos richesses vous méritent l'impunité, pourront-elles effacer la tache deshonorante qui vous rendra odieux? Qui voudra désormais entrer en société avec gens perdus de réputation? qui voudra se fier à vos promesses? Cessez, cessez d'être coupables, il en est encore tems. Le magnanime Zeinzemin vous croira innocens, dès qu'il vous verra écouter une raison qui fait à propos reprimer d'injustes desirs. Vaincre une résolution funeste, est changer le crime en vertu, & l'opprobre en gloire.

DES ISLES FLOTTANTES. 147

re. * Que ne puis-je, chers Compagnons, aux dépens de mon sang, produire dans vos cœurs cet heureux changement!

C'est en vain que ce Sage espère émouvoir ces ames féroces. Qui est insensible aux justes plaintes de l'offensé, écouterait-il les exhortations de celui qui parle en sa faveur? Non, l'avarice a fermé leurs oreilles; le même vent qui éloigne le Prince de sa chère Patrie, emporte avec lui tout ce que leur reproche la bonne foi violée, & ce que leur représente une tendre amitié. Quelques-uns néanmoins de ces Barbares paroissent touchés & avoir honte de la noirceur de leur trahison; ils tâchent de calmer la juste indignation du Monarque, & de modérer sa douleur.

Prince, lui dirent-ils, vous reverrez cette Patrie que vous regrettez si vivement, & vous nous saurez gré un jour de l'innocente tromperie dont nous nous sommes servis, pour vous engager à venir confirmer vous-même à nos Souverains, l'alliance durable qu'ils veulent contracter avec vous. Nous

* Fadhilah parle aux siens selon le préjugé ordinaire, qui fait que l'on loue les hommes de n'être pas méchans.



respectons trop en vous le caractère sacré des Têtes couronnées, pour former le dessein de vous priver pour toujours de la liberté; vous devez vous attendre à l'accueil le plus favorable de la part de nos Compatriotes, & à des honneurs dignes de vous. Après ces preuves, Seigneur, que notre procédé, tout injuste qu'il vous semble à présent, n'a rien en soi de criminel; après que vous aurez jugé par vos yeux de quantité de merveilles que nous n'avons pu vous décrire; après vous avoir donné chez nous toutes les marques possibles de notre reconnoissance, vous serez maître de revenir dans vos Etats, où nous nous ferons un plaisir de vous reconduire. Pardonnez à notre zèle pour votre conservation, la violence dont votre désespoir nous a obligé d'user.

C'est ainsi que la Politique fait colorer ses vues intéressées, & tâche d'excuser ses perfidies. Ce discours, tout grossier qu'en étoit l'artifice, étoit capable de faire impression sur une ame aussi peu susceptible de défiance, que de honteux détours. Ces promesses calment sa colère; il témoigne qu'il les croit sincères: on rompt aussi

tôt ses liens; on affecte de le traiter avec tout le respect dû à sa qualité; la douce espérance de revoir sa Patrie, sa chère Zavaher, ranime quelque tems son courage abattu; mais il retombe dans la plus profonde tristesse, quand il considère combien son malheur présent met de distance entre lui & l'instant fortuné qui doit le rendre aux objets, & de sa bonté paternelle & de son amour. Helas! si un cœur est sensible & délicat à proportion qu'il est grand & courageux, comment la fermeté dans d'affligeans revers, peut-elle l'empêcher de succomber aux tourmens qu'elle irrite? comment celui de Zeinzemin n'est-il pas mortellement atteint des affreuses pensées de la désolation de ses Peuples? Une tendre Epouse expirante, ou prête à expirer de douleur; son cher Adel, ce sage & respectable Vieillard, affoibli par les ans, ressentant à la fois tant de maux, pourra-t'il n'y pas succomber? pourra-t'il par de consolans discours, rappeler à la vie son aimable fille, & lui conserver ce gage précieux de son amitié? O! mon Peuple, s'écrie Zeinzemin, tu peux être heureux sans moi, & je ne puis être que malheureux sans l'adorable Zavaher.



Ces tristes images n'offroient rien à l'esprit de ce Prince qui égalât la consternation des Peuples, qui s'étoit annoncée par les cris perçans dont retentissoit le rivage. Si-tôt qu'on s'apperçut que le Prince n'étoit point de retour, les uns se jectoient contre terre, & se rouloient comme s'ils eussent perdu le sens; d'autres couroient çà & là, éperdus, sans savoir où ils alloient; plusieurs s'avançoient jusques dans la mer, en tendant les bras, comme s'ils eussent voulu arrêter ou poursuivre les ravisseurs.

Ces premiers excès de désespoir parçut à celui d'une Ville prise d'assaut, sont comme tout-à-coup étouffés par un morne silence, qui n'est interrompu que par un murmure sourd de pleurs & de gémissemens, dont le son est semblable aux sifflemens que fait encore la fureur expirante d'un violent tourbillon; enfin, cette multitude éplorée, les regards fixés sur l'étendue des eaux, longtemps même après que sont disparus les monstres qu'elle étoit avoironnée, se chere Espérance, se sépare, se disperse; chacun s'embrasse, se fait des adieux, comme allant au trépas; mais par-tout où est porté cette funeste nouvelle, recommencent & se

suivent mêmes excès de désolation, de plaintes: c'est un incendie qui se répand avec bruit dans une vaste forêt, & n'y laisse qu'un feu lent, caché sous des tas de cendres; les plus vifs regrets se renferment dans tous les cœurs. Tout l'Empire ressemble à une Contrée ravagée par la peste: plus de jeux, plus de plaisir, les terres sont à peine cultivées; tout le monde semble avoir oublié les besoins les plus pressans d'une vie qu'on néglige de conserver; chaque Citoyen, au milieu de sa famille, pleure avec elle la mort de la Patrie dans la perte de Zeinzemin.

Mais que devintes-vous, aimable Zava-her, quand vous apprîtes la cause de tant de maux? C'est en vain qu'on veut la lui cacher; son tendre cœur la lui fait pressentir; quelques plaintes échappées en sa présence, la lui décèlent. Ah! s'écrie-t-elle, Zeinzemin n'est plus... A ces mots elle tombe mourante entre les bras de ceux qui l'environnent; ses yeux s'éteignent, son corps n'est plus qu'un beau marbre; sa bouche n'exhale plus que de foibles soupirs, & son ame, prête à fuir avec eux, est à peine retenue par les secours les plus pressés.



Comme un grand arbre, après avoir long-tems résisté au souffle furieux de mille vents déchainés, sur le panchant de sa ruine, balance & ne se soutient plus que par l'égalité de leurs efforts contraires, de même le sage Adel, pâle, sans voix, l'œil sec & tristement attaché sur Zavaher, qu'il croit mourante, semble attendre que le dernier des soupirs de son aimable fille, porte le dernier coup à son cœur déchiré par tant de traits mortels; son ame couragée, déjà presque accablée du poids des calamités de la Patrie, n'attend plus que cet effrayant signal pour rompre ses liens.

Enfin, rouvrant la paupière pour laisser le passage à un torrent de larmes, Zavaher, la plaintive Zavaher, d'une voix entrecoupée de sanglots, ne fait entendre que le nom de son cher Zeinzemin, qu'elle ne cesse de répéter; elle le redemande à tous ceux qu'elle voit autour d'elle: Ah! je le vois, reprend-elle d'une voix lamentable, vos pleurs confirment mes malheurs... Que vous êtes cruels! Pourquoi m'arrachez-vous à l'ombre du trépas? Que ne laissez-vous mon ame se réunir à sa vie! l'Univers n'est plus qu'un affreux tombeau.

Quelqu'un lui ayant dit tristement que Zeinzemin vivoit encore: C'est en vain, reprie-elle, que par une inutile pitié vous essayez de soulager mes maux; par cette feinte vous ne faites que les aggraver... Mais puisqu'il respire encore, où est-il? ... Que ne me conduisez-vous vers ce cher objet?... Va-t'il cesser de respirer? J'irai mourir avec lui... Vous vous taisez... Que lui est-il arrivé de funeste?... parlez:... craignez-vous d'augmenter mes douleurs? elles ne peuvent croître... Mais non, je me sens une soif ardente pour ce mortel breuvage, rassasiez-en mon ame... ne me déguisez rien, portez à mon cœur les coups les plus terribles, arrachez-moi à une odieuse vie. O! mon Pere, s'écria-t'elle en s'adressant à Adel, apprenez-moi, je vous conjure, quel est le sort de mon cher Zeinzemin, arrachez-moi aux tourmens de l'incertitude; dois-je espérer, dois-je?... Vivez, ma chere fille, vivez, répondit ce respectable Vieillard, votre Epoux respire encore. Nous ne craignons point pour ses jours, nous ne pleurons que son absence. Des Errangers, dit-on, venus des régions inconnues, sur d'énormes barques, l'ont enmené avec eux



au delà des mers. Peut-être que conduit par le désir de connoître, son grand cœur ne trouvant rien d'humain au-dessus de ses forces, a-t'il entrepris ce long & pénible voyage à dessein de s'instruire des choses qu'il croit nécessaires au bonheur de ses Peuples; il veut que l'humanité entière lui doive un nouvel Erre. Vivez, chere Zavaher, laissez renaitre votre espérance, conservez-lui des jours qui lui sont plus précieux que les siens: il vous aime, l'amour vous rendra ce tendre Epoux; vivez, enfin, pour un pere qui vous aime. Je touche à la fin de ma carrière, n'en précipitez point douloureusement le cours. Oui, je reverrai encore, semblerai avec vous ce cher fils: j'allois mourir de tristesse, j'expirerai de joie: comparez, chere Zavaher, quel sera l'excès de la vôtre aux tourmens que viennent de vous causer vos craintes: vous les chérez alors ces peines cruelles, vous en rappellerez agréablement le souvenir, vous vous plairez à faire le récit de ces preuves de votre amour.

A ces mots, la douleur de Zavaher parut ralentie; & prenant les accens modérés & touchans de la langueur, elle exprime

ainsi ses tendres regrets: O cher Auteur de mes jours! que l'espoir que vous me faites concevoir est doux! Mais quel vuide affligeant entre celui qui éclaire mes malheurs & celui qui les verra finir! Ces Contrées vont être pour moi un affreux désert; Zeinzemin n'y paroitra plus, en vain les campagnes se pareront de leurs richesses; je ne verrai plus rien qu'à travers les plus sombres nuages des soucis & des chagrins les plus amers. Zeinzemin, cher Zeinzemin, ornement de mes pensées, joie de mon cœur, ton absence couvrira pour moi la Nature entière d'épais ténèbres; quand viendras-tu les disperser? ô lumière de ma vie! quand te reverrai-je? quand entendrai-je tes sons ravissans de ta voix?...

Ces plaintes furent interrompues par l'arrivée d'une troupe de respectables vieillards, les soutiens de cet Empire & la gloire de leur Souverain: c'étoient ceux même que le sage Zeinzemin avoit choisis pour être, comme lui, les Peres de ses Peuples, ceux dont il consultoit l'expérience, ou auxquels il confioit l'exécution de ses prudents desseins. Assez long-tems avant que la Princesse apprît le funeste accident qu'on lui



eachoit, ces Sages, chacun dans leurs Provinces, avoient tâché de consoler les Peuples par les mêmes motifs d'espérance qu'Adel venoit d'employer près de sa fille; ils représentoient à leurs Concitoyens que le Prince n'avoit entrepris un voyage au delà des mers que dans des vues dignes d'un grand Roi; mais ils n'avoient pu que foiblement les détourner de croire ce que ne soupçonnoit pas encore leur Reine; que ces Etrangers avoient attenté à la liberté de Zeinzemin; leur méchanceté & la dépravation de leurs mœurs commençoient à être connues. Helas! disoient quelques-uns, nous n'avons que trop vu d'exemples de la cruauté de ces monstres sous une apparence humaine, & l'aimable Zeinzemin en avoit horreur aussi-bien que nous; auroit-il pu se résoudre à vivre en leur compagnie? Ils se font, sans doute, laisi de ce qu'ils ont trouvé de plus excellent dans nos Contrées, pour l'offrir à leurs Divinités barbares. Non, disoient d'autres, peut-être qu'admirant ce grand Prince, dont nous les avons entendu faire des louanges, nous ont-ils ravi notre Roi pour en être gouvernés; mais qui désormais présidera à la culture, à la fertilité

de nos terres? qui réglera, qui encouragera nos travaux? qui ordonnera nos fêtes? qui embellira nos demeures? qui entretiendra la vigueur & l'industrie de nos arts? qui sera le centre de l'union & de la concorde qui regnent entre nous? qui rassemblera les prudents conseils de nos peres de famille? qui pourra, de mille sentimens divers, sagement conciliés, former les plus beaux & les plus utiles projets? qui sera la raison de tous les esprits & la volonté de tous les cœurs? Il n'y a plus que le sage Adel.

C'étoit donc vers lui que de cent vastes Provinces de ce florissant Royaume, on avoit député pour lui offrir les rênes du gouvernement. Généreux Adel, lui dit celui qui portoit la parole, les desirs de nos Peuples sont d'adopter pour Pere celui qui forma autrefois l'ame du grand Zeinzemin; que la vôtre nous guide pendant l'absence de cet Astre, qui, peut-être, hélas! ne brillera plus sur nos têtes: restes précieux du sang de nos Monarques, regnez, transmettez à vos fils les soins de notre félicité.

Chers Citoyens, leur répondit Adel, qu'exigez-vous d'un Mortel chargé d'années & d'afflictions? de quelle utilité peu-



vent être à la Patrie quelques jours d'une languissante vie ? seroit-ce répondre aux marques que vous me donnez de sa tendre affection, que d'entreprendre de la mal servir ? Mes fils, ainsi que moi, élevés dans les devoirs d'une vie privée, ignorons ceux que remplissoit si dignement l'aimable Zeinzemin. J'ai pu dans ses premiers ans lui apprendre à être Citoyen; mais il avoit pour regner l'exemple de ses Ancêtres & ceux de son auguste Pere; il les a surpassés; Zeinzemin est le plus grand de nos Rois; qu'il soit le dernier. Qu'avez-vous besoin de guide dans la route aisée que son génie sublime vous a tracée; il n'étoit personne avant lui capable des hautes entreprises qu'il vient d'exécuter, & il n'est à présent personne de vous qui ne puisse facilement suivre ses sages dispositions. J'avoue qu'il seroit glorieux pour ma famille & pour moi, de répondre à l'opinion que la Patrie conçoit de notre zèle, en marchant sur des traces aussi illustres; mais il est plus glorieux encore de fuire connoître que Zeinzemin a formé un Peuple de Rois: souffrez donc, sages organes de notre Monarque, qu'usant un instant des droits du titre dont vous

voulez m'honorer, je vous donne un conseil. Retournez dans vos Provinces; ne vous écarter point de l'uniformité du bel ordre qu'un Prince, dont vous chérissiez la mémoire, vient d'établir sur des loix simples & naturelles, qui ne se sont jamais altérées parmi nous; maintenez cette concorde entre les Concitoyens qu'il vient récemment d'affermir; rassemblez-vous quelquefois pour connoître si l'unanimité est par-tout entière, & qu'alternativement l'un de vous soit l'ame de cette unanimité; qu'il aille l'échauffer & l'entretenir par tout l'Empire. Les Peuples croiront alors avoir retrouvé en vous autant de Héros semblables à celui que vous regrettez avec eux. Allez, zélés Peres de la Patrie, annoncez-lui qu'en quelque lieu du monde que soit Zeinzemin, s'il respire encore, il n'est point d'obstacle que ne surmontent son courage & sa sagesse, pour venir se rendre à vos vœux; & s'il a subi le sort commun des Mortels, faites dire par-tout que Zeinzemin n'a point de Successeur, parce qu'il a affermi pour jamais le bonheur de ses Peuples.



ARGUMENT
DU CHANT XI.

LA Nature va prier la Vérité de venger l'attentat commis contre Zeinzemin : la Vérité lui en explique la cause, l'envoie vers la Puissance qui préside aux tempêtes ; occupations de cette Divo. La Vérité marque à la Nature ce qu'elle doit ordonner à la Divo des tempêtes. La Vérité dépeint quel est l'esclavage de la Raison dans une Isle où elle veut faire aborder Zeinzemin ; elle apprend à la Nature quels sont en général ses desseins. La Nature part pour exécuter les ordres de sa Mere ; elle rencontre la flotte ennemie, tourmentée d'une affreuse famine ; elle voit Zeinzemin empêcher ses ravisseurs de se manger les uns & les autres, & sauver la vie à son ami Fadbilab ; elle poursuit sa route. Description du séjour des tempêtes & portrait de leur Reine. Tempête qui fait périr la flotte ennemie : Zeinzemin est sauvé du naufrage.

NAU-



NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

CHANT XI.

L'Aimable Divo qui préside à la Nature, frémissant d'horreur au moment de l'ingrate perfidie des Ravisseurs de Zeinzemin, étoit allée promptement implorer la vengeance de son auguste Mere. A peine ouvre-t'elle la bouche pour se plaindre, que la Vérité, * aux yeux de laquelle rien n'est caché, la console en ces

* Il faut se souvenir que Nilpal seint des Dives ou Génies qui président au gouvernement des différentes parties de l'Univers, auxquels il donne le nom de leurs emplois, & que, sous le nom de la Vérité, il personifie un des principaux attributs de la Divinité.

TOME II.

L

termes : Je fais , ma chere fille , l'attentat des Monstres , compagnons du Mensonge , contre mon pouvoir suprême : ils cherchent à s'introduire de nouveau dans une Terre dont je les ai bannis pour jamais ; ils n'osent l'attaquer à force ouverte ; ils ont déjà tenté de séduire les Peuples & le Prince que je protège ; ils ont vainement employé les foibles stratagèmes de la Ruse. Cette Furie irritée de ces mauvais succès , se venge , & étoit s'être ouvert les moyens de subjuguier la Nation , en captivant son Roi. Ses Conjurés , avertis que Zeinzemin est en son pouvoir , ont conçu les plus flatteuses espérances : armés des masques dont se couvre leur rage , ces reptiles , sortis de leurs repaires , se sont répandus dans les Isles où ils dominent. Ce n'est plus par les bruits incertains de la Renommée qu'ils excitent les Peuples qui leur sont soumis , à porter leurs mœurs corrompues chez les miens ; c'est par les fermes assurances d'une prochaine possession des faux biens pour lesquels ils ont enflammé leurs desirs , & c'est par les motifs les plus imposans , qu'ils les animent à porter , avec le ravage , leurs pernicieux exemples dans ces Contrées , d'où la Ruse

vient d'enlever Zeinzemin. Au bruit du retour d'une flotte richement chargée , les côtes de ces Isles sont couvertes d'un nombre prodigieux de vaisseaux nouvellement construits ; les villes & les campagnes sont désertes , & les mers vont être couvertes d'habitans.

Mais tu vas comprendre comment je me joue des foibles efforts de ces chétifs ennemis. Je te remets ta vengeance & la mienne ; prens mon char , au centre de ses roues réside le mouvement que s'imprime aux Astres qui éclairent l'Univers : vas vers ces régions où brille quelquefois pendant la nuit une sombre aurore ; c'est le pole de la Terre , tu y trouveras la Dive à laquelle j'ai confié le soin de la faire mouvoir sur son axe ; je lui ai donné l'Empire des Vents & des Mers ; c'est elle qui , inclinant le vaste bassin des eaux , * en arrose alternativement

* Pythagore , le Pere de la saine Philosophie & de l'Astronomie , regardoit le Soleil comme un feu ou un centre lumineux de notre Monde , la Terre comme une Planete qui tourne autour ; il remplissoit l'Univers d'une infinité de systèmes planétaires , pareils à celui-ci : il est le premier qui ait imaginé que les Comètes sont aussi des Planettes , dont les retours se font dans de très-longues périodes ; il a le premier connu dans les mouvemens des Corps célestes , ce qu'il nommoit harmonie , c'est-à-dire , une correspondance



les côtes de divers Continens; c'est elle qui, tandis que tu te reposes, laisse aux hivers le soin de préparer les campagnes à la fertilité; c'est elle qui leur ordonne de passer successivement en différens climats, ou qui les rassemble dans le séjour qu'elle habite; c'est elle, enfin, qui préside à toutes les influences, & de l'air, & des eaux les plus violentes, comme tu commandes aux plus douces; tu fais mouvoir dans tous les Eres les ressorts de la vie, elle meurt le cercle de la vicissitude des Eres: tu regnes sur les Zé-

en rapport à leurs masses & à leurs distances; il enseignoit aussi que la Terre est d'une figure sphérique, & dans une position oblique: il est donc vraisemblable que notre Poëte, son contemporain, ou son successeur de fort près, étoit instruit de cette Puissance, dont il laisse appercevoir plusieurs traits dans cet ouvrage. Il s'en présente ici un singulier sur la cause du flux & reflux de la mer; il paroît l'attribuer au mouvement de vacillation de l'axe terrestre: effectivement, comme notre globe est un corps composé de parties fort hétérogènes en pesanteur, qui font que son centre de gravité n'est pas celui de sa rondeur, ce qui cause son obliquité à l'égard de l'équateur céleste, dans lequel il se meut; sa révolution journalière autour de son axe, peut bien l'obliger à chercher continuellement un nouvel équilibre que lui rendroit la fluidité alternative des eaux d'un pôle vers l'autre: ainsi la cause de ce balancement & celle du mouvement périodique des mers seroit la même. Je ne sais, au reste, si quelques-uns de nos Philosophes modernes n'ont point déjà fait l'observation que notre Poëte Indien me donne lieu de faire.

phirs, peres des fleurs, elle regne sur les tempêtes. Je lui ai ordonné de les occuper à tenir éloignées de ces Contrées paisibles, les Isles malheureuses qui sont devenues leur jouet; je lui ai permis de laisser quelquefois les vents impétueux obéir à la fureur des Monstres qui châtient eux-mêmes les Mortels qu'ils ont séduits; je puis donc, quand il me plaira, les employer à la destruction des séducteurs.

Pars, ma fille, vas trouver cette Puissance redoutable, ordonne-lui de briser avec les vaisseaux préparés pour une nouvelle descente, cette odieuse flotte, sur le retour de laquelle mes téméraires ennemis fondent leurs espérances; qu'aucun de ceux qui traitent en captivité un Prince que tu favorises, n'échappe à ton juste courroux; que les flots leur attachent leur proie avec la vie; que ces flots le portent dans une Isle, où, malgré les efforts de l'illusion, mon nom est encore respecté.

Tu fais que quoique l'aveuglement d'une partie des Mortels m'ait forcé de les abandonner, je regne encore sur quelques-uns d'entre eux par cet Etre immortel, qui préside & dirige toutes leurs actions, & les



rend semblables à mon divin Auteur. Le feu immatériel qui anime cette Puissance, malgré l'oppression des épaisses ténébreuses qui l'obscurcissent, fait de continuel efforts pour rompre les liens qui enchainent son autorité; & quoique cette autorité ne soit plus employée par l'Illusion qui l'obsède, qu'à favoriser l'Erreur, à donner du poids à mille contrariétés revoltantes, à une infinité de spéculations, de maximes, de préceptes faux ou vicieux, la Raison sent encore la réalité de mes droits & la force de mes leçons éternelles; mais elle gémit de n'oser les défendre, ou de se voir contrainte à chaque instant d'user des facultés dont je l'ai pourvue pour combattre ou obscurcir l'évidence. Elle gémit d'être contrainte de prêter son aveu aux vices, qui n'osent quelquefois paroître que revêtus de ses couleurs; tu la trouveras errante dans une de ces Isles mobiles aux environs d'un Temple qui me fut autrefois consacré; tu la verras au milieu d'une troupe de Dives, ses filles, qui président aux opinions que les humains de ces Contrées qualifient du nom de sciences; elles sont, comme leur mere, livrées aux irrésolutions, aux agitations de

l'incertitude, tantôt désiantes, tantôt crédules; prenant souvent de fausses lueurs pour les lumières de l'évidence. Tu remarqueras encore en ces lieux les sentimens humains, transformés en fantastiques vertus, au lieu des loix que tu gravas dans les cœurs; tu verras les monstrueux systèmes qui traitent ces sentimens de désordres: ces Dives, enfin, qui ne devoient s'occuper qu'à instruire les Mortels de mes leçons & des tiennes, que leur apprendre à jouir des vrais avantages de leur Etre, ne font, au contraire, que les embarrasser de vaines recherches, qui multiplient leurs travaux & leurs peines avec leurs erreurs. Les tems approchent d'affranchir la Raison, & ses filles de leur esclavage & de leur aveuglement, & de dissiper les fantômes qui se disent ses enfans légitimes.

C'est dans cette Isle que je conduirai Zeinzemin; c'est là que je lui ferai trouver des secours inespérés; c'est au sortir de ces lieux que, muni par les conseils du Sage contre les impressions des vices & de l'erreur, tu lui feras parcourir les divers domaines de ces monstres, oppresseurs de l'humanité; il jettera par ses yeux, mieux que sur des res-



cits, des mœurs des Habitans de ces tristes Contrées : connoissant déjà ce qui fait le solide bonheur des humains, il admirera ce que j'ai dessein de faire pour les délivrer de la cause de leurs misères. Vas, ma fille, ajoute la Vérité, avant que le soleil ait quatre fois parcouru le cercle de ses demeures, Zeinzemin reverra sa Patrie. Du reste, mes résolutions te sont connues, cours en hâter le succès.

La Nature à l'instant, portée sur le char merveilleux de sa divine Mere, traverse avec une extrême rapidité, les espaces qui séparent les régions fortunées, demeures de la Vérité & la sienne, de celles qu'elle ne fréquente presque jamais; elle aperçoit du milieu de cette spacieuse carrière, la flotte ennemie qui paroît à ses yeux, telle qu'une foible troupe d'hirondelles qui rasent la surface des eaux; elle modère la vitesse & la sublimité de sa course; elle s'enveloppe d'un nuage; elle dirige son char plus près des vaisseaux : elle venoit n'a guères de voir le généreux Adel refuser un diadème, lui qui pouvoit conserver la splendeur d'un ornement, la honte & l'avilissement de tant de Rois qui en ternissent l'éclat; elle verra bien-

tôt le Héros, auquel personne ne se croit capable de succéder dignement, faire trembler en maître les lâches qui prétendoient l'asservir.

Un vent favorable enflait leurs voiles; leurs Pilotes leur faisoient espérer un heureux & prompt retour : la Dive les entend pousser des acclamations d'allégresse; fiers des immenses richesses qu'ils reportent chez eux, ils s'attendent à y être reçus avec les plus grands honneurs : En quelle considération, se disent-ils, n'allons-nous pas être près de nos parens, nos amis, nos citoyens? Quelle gloire pour nous, d'avoir heureusement pénétré dans des Pays jusqu'à présent inconnus & inaccessibles! Tous les Héros que célèbrent nos histoires, n'ont rien fait qui égale la grandeur de cette entreprise. Que d'admirateurs au récit des merveilles que nous avons vues! Mais la gloire n'est rien sans l'utile, reprennent quelques-uns, nous éblouirons bien autrement les yeux par tant de trésors : les hommes ne valent qu'autant que l'or leur donne de poids; que fera-ce, quand nous annoncerons pour première nouvelle, que nous avons chacun une si prodigieuse quantité du plus précieux



métal? Ha! s'écrie celui dont l'avarice n'est point satisfaite, que ne sommes-nous encore à cette source abondante! que n'y puissons-nous une plus grande quantité de biens! quand y reviendrons-nous? De ces entretiens pleins d'une forte vanité, & des objets d'un sordide intérêt, ils se livrent à l'intempérance des festins. Chefs & Matelots tombés dans le délire, dévorent indistinctement le peu de provisions qu'ils ont pris pour leur voyage; * l'Avarice leur avoit fait négliger de s'en pourvoir abondamment, & la Faim, sa cruelle compagne, s'étoit avec elle glissée dans leurs vaisseaux. Ce Monstre, couvert d'une peau aride & transparente qui laisse appercevoir ses os décharnés, dont le vaste estomac déchiré par les vapeurs les plus pénétrantes, ne peut être rassasié, les avoit aussi infectés de son souffle consumant, & leur débauche ne tarda pas de leur ôter les moyens de se défendre des plus cruelles attaques de la famine: la Nature qu'ils ont outragée, & qui va leur préparer un juste châtement, les

* Cet événement est préparé dès la fin du VII. Chant; le Poëte veut aussi donner ici un exemple remarquable de ce qu'il a dit ailleurs, que le crime porte avec soi son châtement.

voit donc déjà livrés aux plus affreuses extrémités, par les vices même qui les ont rendu criminels.

Zeinzemin, auquel, par considération, feinte ou réelle, ils avoient abandonné une provision des seules nourritures dont il n'eût point d'horreur, * productions inanimées de la terre, touché des commencemens de leur disette, n'en réservant qu'une portion fort modique pour lui & pour son cher Fadhilah, le seul dont la compagnie lui rendit son infortune supportable, leur avoit généreusement distribué le reste, qui bientôt englouti, ne fit qu'irriter leur appétit vorace, & exposa ce Prince à ressentir les mêmes maux; mais la Dive qui le protège, en modère les atteintes: enfin, les tourmens d'une faim qui ne trouve pas même pour se satisfaire, les alimens les plus vils, allument dans ces malheureux les desirs furieux de s'entre-dévorer; ils se regar-

* J'ai déjà remarqué que Pilpai, suivant l'usage des Bramines, fait observer à son Héros & à ses Peuples l'abstinence de la chair des animaux; j'ajouterai ici que cela est conforme à l'état naturel de l'homme, qui n'est point fait pour être un animal carnacier. D'habiles Anatomistes même ont reconnu que ses organes ne sont point conformés comme ceux des animaux voraces. Voyez les Transactions philosophiques d'Angleterre, n. 269. & dans l'Abrégé, tome 5. chap. 1.



dent mutuellement, comme un tigre considère une proie, dont la cruauté ne peut ou n'ose encore se saisir; ils ne tardent pas de délibérer sur l'horrible projet de faire décider par le sort quel sera celui d'entre eux, dont les membres dépecés, serviront à repaître leur faim. Chefs & Matelots doivent subir cette loi rigoureuse; Zeinzemin même n'en est point excepté, & paroît s'y soumettre. On s'assemble. Ceux auxquels il reste encore quelques forces, aident les autres à se traîner à cet affreux conseil: on y porte ceux que la langueur a rendu immobiles, dont quelques-uns sont expirans; au milieu de ce cercle de cadavres vivans, dont les uns se soutiennent à peine, les autres sont tristement couchés, est posé un poignard près de l'urne fatale: on y jette les sorts: on entend quelque tems un triste murmure; on se tait; on s'entre-regarde avec des yeux, où, à travers les ombres de la mort, paroissent les fureurs de la rage. Les cœurs alors sont agités de mouvemens divers: celui-ci se flatte que le sort lui sera favorable; celui-là, qu'il va être delivré d'une vie douloureuse; ceux, au contraire, en qui il reste encore quelque vigueur, crai-

gnent de servir à ranimer les mourans; quelques-uns, enfin, s'écrient d'une voix foible: He! qu'est-il besoin que le sort prononce? Attendez, compagnons, n'enfantailantez point vos mains; nous n'avons plus qu'un instant à vivre; la mort elle-même vous prépare dequoi conserver votre vie.

La cruelle & perfide Ruse, sous le déguisement qui la cache, contemple d'un œil content, ce terrible spectacle; elle ne se soucie pas de voir périr ses partisans, pourvu qu'elle assouvisse sa vengeance; elle se prépare à faire adroitement tomber le sort sur les deux têtes qu'elle veut perdre; mais la Nature, qui du haut du nuage qui la cache, pénètre ses pernicieux dessein, se prépare à couvrir cette Ennemie de honte.

Le moment affreux où chacun doit aller puiser dans l'urne la vie ou le trépas, est enfin, arrivé: tout tremble, tout frémit; la frayeur s'empare fortement de tous les cœurs; nul n'ose le premier aller consulter ce fatal oracle. Alors Zeinzemin ranimant son grand courage, l'indignation & la colère lui rendant ses premières forces, s'avance, relevant d'une main le poignard, il plonge l'autre dans le vase, en tire, contre



le gré de la Ruse, une boule dont la blancheur est le symbole d'un sort favorable. Son Ami, le sage Fadhilah, le suit avec une intrépidité qu'inspire aux grandes ames une noble indifférence, qui ne fait ni craindre ni chercher le trépas.

Voyons, cher Ami, lui dit Zeinzemin, si ce que vous nommez le sort, aura décidé comme moi. Fadhilah tire, sans en être effrayé, la triste annonce, qu'il doit cesser de vivre : il la montre avec fermeté & d'un visage serein à toute l'assemblée. O mon illustre Ami ! dit-il au Prince, si vous n'avez horreur de nos mœurs sanglans, je m'estimerois heureux de contribuer à la conservation de vos jours aux dépens des miens.

Zeinzemin à l'instant dépouillant toute feinte, & faisant briller en ses mains le poignard dont il s'est saisi : Non, Fadhilah, dit-il, vous ne mourrez pas, le meilleur des humains ne servira point de pâture à ces bêtes féroces : les décisions de ce fer sont plus sûres que celles de ces chétives boules : vous avez cru, peut-être, ajouta-t'il en s'adressant à ses Ravisseurs, que je me prêteroïis à vos détestables résolutions ; vous avez osé me proposer de m'y assujeter

tir avec mon Ami ; vous prétendiez, peut-être, m'y contraindre ; mais vous m'avez appris l'art de feindre, & de me défier de vous. Quand vous m'avez enchainé indignement, vous m'environnates, vous me surprites, vous calmates ma juste colère par des discours flateurs, par des promesses que je crus sincères ; sans quoi, ou vous ne feriez plus, ou je reverrois ma chere Patrie. Sachez donc qu'à présent je n'ignore ni votre imposture, ni votre méchanceté ; mais je fais aussi les moyens de les reprimer. Je vois que chez vous regne la volonté du plus fort ; je suis donc votre maître ; tremblez, lâches ; le premier qui ose tenter d'assouvir sa faim par le crime, déchiré en pièces, deviendra le jouet des flots. Quoi ! vous savez commettre des forfaits, & vous ne savez pas en souffrir le châtement : Votre imprudente folie, voisine des dangers que la raison vous disoit d'éviter, n'en peut supporter les attaques. Mangez votre or, que vous avez préféré au soutien de votre vie ; mourez tous, inutile poids de la terre : qu'importe à la Nature, que de tels monstres que vous subsistent ! Ces paroles prononcées d'une voix de tonnerre, jettent



dans tous les cœurs une frayeur qui les glace; tous néanmoins admirent la grandeur héroïque de ce courage.

En effet, l'auguste visage de Zeinzemin, séjour d'une douceur affable, s'étoit tout-à-coup couvert des plus redoutables sillons de la fureur; ses yeux étincellans sembloient lancer la foudre & les éclairs à travers un sombre nuage, ou plutôt ses sourcils froncés laissent appercevoir deux fournaises ardentés; sa stature haute & majestueuse annonce une force extraordinaire; enfin, l'effroi le fait paroître encore plus grand à ceux qu'il intimide.

La Dive qui protège Zeinzemin, contemple avec plaisir celui qu'elle a doué des plus éminentes qualités, & de l'ame, & du corps, au milieu de ses ennemis, tel qu'un chêne sourcilleux entre de foibles roseaux; elle voit la Rusé elle-même confondue * & tremblante: Oui, dit-elle, reprenant les dernières paroles de son Héros, je vais purger la terre de ces viles créatures: elle redonne au mouvement de son char sa première

* Pilpal caractérisée fort bien la Rusé; elle n'est pas ordinairement compagne de la Bravoure.

DES ISLES FLOTTANTES. 177

mière célérité; il s'élançe aux plus hautes régions des airs; il les traverse plus promptement que la vue; le mouvement de ses roues égale celui du centre de la lumière; aussi en paroissent-elles rayonnantes. La Puissance qui les dirige, voit, en passant, les Isles infortunées, éparçes çà & là comme des feuillages flottans sur la surface des eaux; elle les voit, avec indignation, couvertes d'un risible mélange de Palais, de Temples, de mesures, de vanité, d'orgueil, de misère & de bassesse; elle voit, avec une pitié mêlée d'indignation, les humains souffrants à ses loix, regardant comme de sinistres présages des châtimens de leurs folies, tout ce qui leur paroît extraordinaire; elle les voit, dis-je, prenant sa splendeur pour un de ces astres que leur stupide ignorance croit être des signes de malheur, courir aux pieds de leurs autels, implorer la clémence de leurs Divinités qu'ils croient avoir offensées, avec la secrète réserve de recommencer encore, quand ils les imagineront fléchies par leurs superstitions.

La Nature arrive, enfin, à la froide demeure des tempêtes. * Là au milieu d'une

* Je ne dirai rien sur toutes les descriptions que



mer mugissante s'élève un rocher caverneux, environné de sinuosités profondes, hérissées de pointes, contre lesquelles l'onde en furie, poussée par des courans impétueux, vient se briser avec un bruit qui ressemble à la chute d'une montagne: tantôt attirés de toutes parts par les mouvemens tortueux de quantité de tourbillons, les flots vont en foule se précipiter dans des gouffres qui les revomissent; les antres profonds de cette montagne en retentissent au loin; l'air qui circule dans mille canaux entortillés, allume, entretient dans quelques-unes de ces cavités de spacieuses fournaies remplies de matières combustibles; dans d'autres sont entassés les frimats des hivers, avec le nitre, le soufre & les exhalaisons subtiles qui servent à composer la foudre.

C'est dans ces lieux que la Reine des tempêtes & des vents, les rassemble & les tient enchainés; elle en occupe une partie à forger le tonnerre; ils allient pour cela les principes les plus incompatibles, & du froid;

On va lire le reste aux Lecteurs la satisfaction de juger de la magnificence de ces tableaux, & de les comparer à ce qu'il y a de plus frappant chez nos meilleurs Poëtes; peut-être donnera-t-on la préférence à notre Homère, des rives du Gange.

& du chaud; ils enferment dans les fels qui servent à fixer la fluidité des eaux, les ressorts les plus impétueux de l'air; ils plongent ces masses dans un soufre liquide, ou dans d'autres bitumes les plus inflammables: ces foudres ainsi préparés, passent en d'autres gigantesques mains, qui les enveloppent d'énormes boules d'épais nuages, qu'elles accumulent les unes sur les autres, comme autant de montagnes: leur Souveraine emploie aussi un grand nombre de ces robustes Agens, à transporter ou à verser dans les entrailles de la terre, les sucs de différens minéraux, ou ceux dont se sert la Dive qui préside à tout ce qui végète, pour nourrir les plantes & les animaux: le reste de cette troupe turbulente est attaché au rocher que traverse l'axe du globe qu'habitent les Mortels, & ne cesse de faire tourner cette lourde machine. Les plus furieux des ouragans, chargés de même de pesantes chaînes, attendant que quelque ordre divin les en dégage, exercent leur impétuosité autour du rocher qui sert de trône à celle qui les gouverne: ils secouent leurs liens, ils frappent, ils entortillent les flots, ils les élèvent jusqu'aux

mes. Ainsi le Lion terrible, encore redouté, tout captif qu'il est, effraie du seul bruit de ses rugissemens, quiconque ose l'approcher, mais paroît craindre lui-même à l'aspect de son maître. C'est avec bien plus de soumission que les vents obéissent à celle qui tient le pesant gouvernail de la Terre; assise au milieu d'eux, elle marque & dirige leurs mouvemens avec son sceptre de fer; autour de sa tête élevée brille un cercle d'étoiles qui environnent celle qui guide le nautonnier.

A l'aspect de l'aimable Nature, avec laquelle elle partage le gouvernement du monde, cette redoutable Dive fait taire les vents; leur bruit cesse aussi subitement qu'un feu léger s'éteint: & par respect pour leur Souveraine & pour celle dont la présence porte par-tout le calme, ils laissent doucement retomber les flots qu'ils accumuloient; ils rentrent dans les creux de la montagne; les Zéphirs seuls ont la liberté de voltiger autour du char de la Nature. Elle aborde la Dive Polaire, & lui parle ainsi: Ma chere Compagne, celle de qui nous tenons notre pouvoir, m'envoie pour exciter votre zele à la venger. Voyez cette flotte qui s'ap-

proche des Isles mobiles que vous retenez suspendues par ses ordres; les perditions qui montent ces vaisseaux, se sont rendu dignes de toute sa colere par la plus noire ingratitude.... C'est assez, reprit vivement la Maîtresse des mers; qui offense l'auguste Vérité, court à sa perte & mérite de périr.... Faut-il les reduire en poudre par le feu de mes traits? faut-il les plonger pour jamais au sein des mers? Ordonnez.... Sur quels coupables doivent tomber mes coups? Faites-moi suivre, dit la Nature, par le plus impétueux de vos Sujets; commandez-lui de m'obéir, je me charge, à cet égard, de l'exécution des ordres de notre sublime Souveraine; il vous est réservé, ma chere Compagne, une plus haute entreprise.

Les Monstres qui habitent ce fragile Palais, qui s'élève entre votre demeure & ces Isles dispersées sur lesquelles ils dominent, ont formé de téméraires projets contre l'Empire de la Vérité, dont ils espèrent seulement se rendre maîtres; ils vous croient, ces insensés, disposés à les favoriser, parce que devenus les séducteurs & les bourreaux de leurs esclaves, vous avez quelquefois permis aux vents de seconder la fureur de



ces Tirans : leur insolente Témérité viendra vous prier de les faire porter vers les lieux qu'ils prétendent attaquer ; secondez alors leur aveugle imprudence ; ordonnez à vos tempêtes , qu'en approchant des lieux où elles conduiront ces Furies , elles les chargent de chaînes , & les traînent devant celle qui veut écraser ces insectes ; ne faites épargner que les malheureux Habitans de ces Isles , que sa bonté veut délivrer de leurs tourmens ; mais , en attendant que ces ennemis viennent implorer votre secours , laissez ces régions paisibles. Ainsi parla la Nature.

La puissante Dive des Orages appelle le plus formidable d'entre eux ; il sort de la plus spacieuse des cavernes ; il est d'une grandeur démesurée ; sa tête s'élève jusqu'aux nues ; ses yeux foudroyans lancent de continuel éclairs ; les accens de sa voix sont ceux du tonnerre ; son corps est grossi de cet air comprimé & furieux , dont les secousses font trembler la terre comme une onde , bouleversent les montagnes , détachent les forêts : les mers les plus profondes n'atteignent que sa ceinture ; il déploie ses aîles , mille torrens en découlent ; elles

s'étendent jusqu'aux extrémités de l'horizon , elles lui donnent une légèreté & une vitesse que rien n'égale. Sa Souveraine lui ordonne de suivre la Nature , & d'obéir à ses intentions. La Dive conservatrice prend congé de sa Compagne , & montre au Ministre de sa vengeance , la flotte qu'elle veut faire périr. Un vent favorable la faisoit tranquillement voguer ; les matelots , peu après l'action héroïque de Zeinzemin , avoient confusément aperçu leurs côtes ; cette vue avoit fait revivre la joie & l'espérance dans tous les cœurs ; les plus affoiblis par la faim , se faisoient porter sur le pont ; d'autres s'y trainoient pour jouir de cette vue délicieuse ; leur langueur poussé des cris qui ressembloit plus à des gémissemens qu'à des marques d'allégresse ; quelques-uns même en expirent ; heureux d'être délivrés des nouveaux malheurs qui leur sont préparés.

Vas , dit la Nature à la Tempête , qui n'attends que ses ordres , vas , n'épargne aucun de ces vaisseaux , pas même ceux qui sont rassemblés dans les ports ; que personne n'échappe , que deux Mortels que tu reconnaitras à leur intrépidité au milieu des dangers , tu les porteras dans cette Isle élevée , où je



vais descendre. Aussi-tôt part la terrible Messagère. Au premier pas qu'elle fait, les vents favorables fuient, & laissent retomber les voiles contre les mâts; l'air, jusqu'à son arrivée, n'est plus agité du moindre souffle qui puisse tider la surface des eaux; la mer, blanchissant d'écume, ressemble à une plaine couverte de nége: ce triste présage replonge les matelots dans leur premier désespoir; ils s'apprentent néanmoins à parer les coups qui les menacent; des rochers leur dérobent encore la vue de l'ennemi qui vient les attaquer; il ne se fait entendre que par un bruit sourd, pareil à celui d'une forêt agitée; mais, enfin, ils aperçoivent vers les bords de l'horizon, l'effroyable tête de l'Orage: il accourt avec furie, roulant devant soi des montagnes liquides; derrière lui une sombre nuit étend ses voiles pour augmenter les horreurs du danger; c'est en vain qu'on tente d'éviter ou de soutenir ses premières fougues: il atteint la flotte, sans presque donner le tems aux matelots de se reconnoître; & comme l'Aigle, qui du haut des airs aperçoit une Tortue, fond sur elle, l'enlève pour la briser contre quelque pierre, de même

les flots soulevés portent leurs vaisseaux au-dessus des nuages, pour les laisser retomber dans les plus profonds abîmes; les uns y restent plongés pour toujours; d'autres, rapportés au voisinage du Tonnerre, sont réduits en ponde; d'autres, enfin, longtemps roulés par les flots, sans mâts, sans gouvernail, entr'ouverts de toutes parts, sont brisés contre les écueils; partie est dévorée par la fureur des ondes; les éclairs laissent, par intervalles, appercevoir la mer couverte de débris & de cadavres qu'elle absorbe & remontre à chaque instant; quelques malheureux luttent encore au milieu de ses larges sillons.

Le vaisseau qui portoit Zeinzemin, étoit le seul réservé aux derniers efforts de la tempête; il est emporté bien loin entre les îles infortunées, dont l'obscurité ou les nuages ôtent la vue: les vents qui changent à chaque instant, lui font parcourir les détroits tortueux qui séparent ces écueils: avant que de le mettre en pièces, ils le conduisent vers les bords contre lesquels il leur est ordonné de le briser. Le Héros & son fidèle Fadhilah sont les seuls que le danger trouve insensibles. Ses Ravisseurs pâ-



les, muets & tremblans, dans la dernière consternation, attendent, immobiles, un sort pareil à celui de leurs compagnons.

Une ame vraiment grande & généreuse, fait avec courage reprimer les forfaits, ou se défendre d'un injuste agresseur : mais voit-elle son plus cruel ennemi dans les dernières calamités, elle ne fait point se réjouir de ses maux, ni insulter à son malheur; son cœur bienfaisant se ferme à tout ressentiment pour s'ouvrir tout entier à l'humanité : la personne qui vient de l'offenser, lui devient alors chère; il lui tend une main secourable: est-il environné des mêmes infortunés ? il oublie qu'il est malheureux pour ne s'attrister que du sort des autres.

Tant qu'il avoit été possible de résister aux coups de la tempête, Zeinzemin prenant lui-même le timon que le Pilote avoit abandonné, & gouvernant avec autant d'adresse que de force, il sembla, pendant quelque tems, maîtriser les flots, jusqu'à ce que cette puissante machine brisée dans ses mains, ôta, enfin, toute espérance.

Alors d'un air serein & tranquille, il adresse ce discours à ceux qu'il ne peut plus secourir : Mes Amis, leur dit-il, si la mort est

quelque chose pour vous de si effrayant, n'attendez pas qu'elle vienne vous envelopper sous les ruines de votre vaisseau : devez-vous, après tout, la craindre, vous qui connoissant l'inconstance des eaux, vous exposez si gayement à ses caprices ? Pour moi, après la perte de ma chere Patrie, je regarde la fin de ma vie comme celle de mes maux. Les terreurs du trépas sont plus cruelles que lui-même. Imitiez-moi. Pour vous en delivrer, jetez-vous en ses bras : c'est, peut-être, au sein du péril, au milieu de ces ondes que vous trouverez votre salut. Il dit, & s'élanç d'un saut léger dans la mer. Presqu'au même instant une vague impétueuse achève de submerger le vaisseau qu'il quitte. Mais respectant celui que le Ciel favorise, elle le porte en roulant vers le rivage, se retire, en découvrant le sable où elle le laisse : la tempête cessé, & le ciel devient serein.

Le courage le plus ferme, le plus intrépide, est quelquefois obligé de céder à la continuité opiniâtre de ses malheurs : il paroit écrasé de leur poids : l'ame comme enlevée sous ces ruines, reste dans un stupide engourdissement : insensible, irrécou-



lue, toutes ses puissances, violemment suspendues, restent immobiles. L'infortuné Zeinzemin se voit, avec surprise, arraché, malgré lui, à une mort qu'il croyoit certaine : jetté seul sur un rivage inconnu & désert, sans espérance d'aucun secours humain, la nuit ne lui laisse appercevoir aux environs qu'une triste solitude : le silence, & des vents, & des flots, la rend encore plus lugubre; rien n'arrête, rien ne fixe ses regards incertains; enfin, accablé de fatigue & de douleur, le sommeil vient le priver pour quelque tems du sentiment de tant de maux.



ARGUMENT

DU CHANT XII.

Z Zeinzemin retrouve son Ami après le naufrage; il est conduit avec lui au Roi de cette Isle : discours qu'il lui adresse : comment il est traité à la Cour : il s'en retire ; il retourne avec Faabilab dans leur retraite; ils parcourent les environs d'un ancien Temple de la Vérité : description de l'aspect de cet édifice. Faabilab apprend au Prince que les Dives qui président aux Sciences, habitent dans ces lieux : il conduit Zeinzemin dans une bibliothèque; il lui explique en quoi les caractères symboliques ou hiéroglyphes diffèrent de l'écriture. Réflexions du Prince & de son Ami sur la multitude des Ecrits. Faabilab fait le portrait de la Divo qui préside à la Métaphisique : ce qu'il pense des livres qui traitent de la Divinité; il expose les principales opinions des Philosophes sur ce sujet, & les causes de leur diversité; il fait un précis de celles qui regardent ce qui constitue l'essence de l'Être suprême. Mœurs des Loix. Peinture des

Dives qui président à la Morale. Occupations des Moralistes & des Législateurs; ce qu'en pense Zinzemin. Tableau des événemens historiques. Asservissement de l'Histoire & de l'Eloquence. Le Prince & son Ami s'avancent vers le Temple de la Vérité, & en trouvent les chemins rompus.



NAUFRAGE

DES

ISLES FLOTTANTES.

CHANT XII.

LE Soleil éclairoit à peine le sommet des montagnes, lorsqu'une multitude de Peuples est attirée sur le rivage, pour considérer les ravages de la tempête; mais quel spectacle! on n'apperçoit çà & là que corps pâles, défigurés, souillés de fange & de vase, sans mouvement, sans vie; on ne voit que des débris dispersés de mâts, de cordages, mêlés de fragmens de vaisseaux & de quelques restes précieux de leur charge: les uns ramassent avidement ce peu



de richesses, en regrettant celles que la mer vient d'engloutir; d'autres, par des sentimens plus humains, déplorent le sort de tant de malheureux, cherchent s'il n'en est point encore que les secours puissent faire revivre; celui-ci, reconnoissant un ami, ceux-là un pere, un frere, un mari, poussent jusqu'au Ciel mille cris lamentables. Ce bruit confus éveille Zeinzemin; il se voit environné de gens qui le considèrent avec étonnement; il les prend pour ses perfides compagnons, qu'il ne regarde plus comme ennemis; il les félicite d'être échappés au naufrage; il les exhorte, les encourage, leur propose même des moyens de subsister dans cette Terre, qu'il croit encore inhabitée; mais les secours qu'on lui offre à lui-même, les questions qu'on lui fait, l'étonnement que causent ses réponses, le tirent d'erreur: tout le monde admire le peu qu'il raconte de son Pays, de ses aventures; on le prend pour un de ces hommes qui, venus des extrémités de la terre, paroissent au Peuple ignorant d'une autre nature & d'une autre espèce.

Le Prince se ressouvient alors de son fidèle ami; il demande à son tour à quelques-uns, s'il

s'il est le seul qui se soit sauvé du naufrage, & s'ils n'ont pas trouvé un de leurs Concitoyens, qu'il leur dépeint. Zeinzemin parloit encore, quand tout-à-coup un homme, fendant la presse, vient se jeter entre ses bras. Ah! mon illustre Ami, ô mon Roi! s'écrie cet homme, je vous cherche, & je comptois pour rien la faveur que le Ciel me fait de me rendre à ma Patrie par une espèce de prodige, si sa bonté n'eût accordé à mes vœux, celle de vous revoir saint & sauf.

Zeinzemin reconnut avec une égale joie, son cher Fadhilah. Ils s'écartent tous deux de cette foule importune, qu'ils laissent occupée d'autres objets; & se racontant l'un à l'autre les horreurs encore récentes de leur commun danger, ils s'avancent vers un lieu champêtre fort agréable, assez près du rivage de la mer, où, au milieu d'un petit bois, paroissoit une demeure simple, mais propre & avantageusement située.

Voilà, grand Prince, dit Fadhilah, l'humble, mais paisible retraite que vous offre mon amitié, en attendant que mon zèle puisse trouver les moyens de vous faire revoir les régions fortunées dont vous faîtes



les délices... A ces mots Zeinzemin jeta un profond soupir, & ne put retenir ses larmes. Ils arrivèrent, enfin, dans ces lieux, où le Sage, le seul des humains affranchi de toute tyrannie, jouit en liberté des avantages de l'être. Roi d'un cœur exempt de trouble, & d'une raison éclairée, l'un lui soumet toute la Nature, & l'autre lui prépare & lui fait goûter des plaisirs toujours purs.

Soutenu de la douce espérance de retourner dans une Patrie où il ne faut point fuir la société des hommes pour être heureux, Zeinzemin se livre, enfin, à la gaieté qu'inspire à son généreux Ami le plaisir délicat d'obliger.

Aux agréables projets que forment ces deux Sages pour sortir de leur exil, ils mêlent les occupations amusantes de leur solitude, & la variété de mille entretiens intéressans; mais ils ne tarderent pas d'être tirés de ces lieux écartés pour paroître à la Cour du Souverain de cette Ile. Ce Prince informé du désastre extraordinaire arrivé sur les côtes de ses Etats, voulut s'instruire des particularités de ce naufrage, & voir l'Etranger qu'on lui dit être seul échappé au danger avec Fadhilah, aussi connu qu'es-



DES ISLES FLOTTANTES. 195
timé pour sa sagesse, mais aussi négligé que l'estime de la plupart des Grands est stérile.

Ces deux Amis sont donc conduits avec honneur vers le Monarque. Notre sage Insulaire en conçoit des espérances favorables pour le Prince qu'il affectionne.

Zeinzemin, le grand Zeinzemin, dont la magnificence est aussi étendue que ses vastes Etats, voit, avec surprise, au centre de la misère des humains, une demeure pompeuse, un trône éblouissant, où il cherche long-tems quelle est la Divinité à laquelle on rend de tels hommages : il l'apperçoit, enfin, couverte d'ornemens; mais il étonne lui-même les spectateurs par les graces & la majesté de sa Personne. Au premier aspect l'admiration lui attire tous les yeux : le Prince même qui se l'est fait amener, ne peut s'empêcher de prendre des sentimens favorables pour ce Héros; il le prévient par ce discours :

O aimable Etranger! puisque le Ciel, sans doute pour quelque crime, n'a pas permis qu'aucun de nos Compatriotes échappât aux trépas; puisqu'il vient de les faire tous péror à la vue de leur Patrie, dites-nous si vous êtes de ces Régions éloignées qu'ils avoient entrepris de découvrir, & dont on raconte



tant de merveilles. Nos vaisseaux étoient-ils aussi richement chargés qu'on le croit? Pour vous, quelque perte que vous ayez faite, elle sera aisément réparée par les bons traitemens que vous recevrez ici : je vous mettrai au nombre de mes Esclaves * les plus chéris, & qui approchent le plus près de ma Personne.

Je crois, comme vous, répondit Zinzemin, que le Ciel, qui s'intéresse à la conservation de ses créatures, se plaît à détruire des monstres qui cherchent à nuire par de feintes caresses; c'est de la sorte que ceux que vous nommez vos compatriotes, m'ont cruellement arraché à ce que j'avois de plus cher; c'étoit, sans doute, pour nous préserver des atteintes de ces Ravisseurs, que la Divinité avoit mis, entre votre Pays & le nôtre, un espace d'eau aussi étendu que celui que parcourt le soleil : j'admire encore comment ils ont pu franchir ces obstacles; mais les animaux malfaisans sont ordinairement les plus industrieux. Ce que l'on vous raconte de notre Patrie, n'a rien de

* Il s'est fait tenir à ce Prince le langage des Princes Orientaux, dont tous les Courtisans font des Esclaves; nos Gens de Cour Européens ne différencient que de nom.

merveilleux, ni rien que les libéralités de la Nature n'ait répandu par-tout pour la subsistance des hommes : ce sont vos climats, au contraire, qui doivent paroître extraordinaires, puisque depuis le peu de rems que j'y suis, je m'aperçois que vous avez besoin de quantité de choses dont nous passons sans peine. Je ne suis plus surpris de l'avidité des vôtres, & de leur empressement à ramasser une matière que vous paroissez chérir jusqu'à ne pouvoir vous en séparer; vous vous couvrez de ce que vous nommez or, argent, pierrerie, avec autant de soin, que si vous en vouliez faire partie de vous-même : si ce sont là ce que vous nommez richesses & biens précieux, je vous avoue que votre perte est considérable, puisque vos vaisseaux en étoient si chargés, que, pour retarder quelques instans une mort certaine, on jeta des quantités prodigieuses de ce sable brillant dans la mer. Je pensois même d'abord que vos gens lui faisoient ce présent, pour apaiser sa fureur. Vous voulez, dites-vous, réparer mes malheurs; je ne vous demande autre chose, sinon que vous me rendiez à mon Peuple; car je juge aux égards que l'on a pour



votre Personne, que vous êtes ici ce que je suis dans ma Patrie, c'est-à-dire, le Bienfaiteur & le Pere des autres hommes; mais si, instruit par les malheurs de ceux qui viennent de périr, personne n'ose plus tenter de repasser les mers, je resterai parmi vous; j'y vivrai séparé de toute compagnie, content de peu de choses nécessaires au soutien de la vie, selon les mœurs innocentes de mon Pays. Je ne connois que trop, hélas! puisse-je l'avoir toujours ignoré! par tout ce que j'ai vu pratiquer à ceux qui montoient vos vaisseaux, quelle est la férocité de vos usages; j'y ai appris la signification inhumaine & odieuse du mot d'esclave, dont vous m'offrez l'emploi auprès de votre Personne. O Chef d'un grand Peuple! je sais que vous dégradez l'humanité, en l'assujettissant durement à vous prêter des secours involontaires, que vous ne devriez attendre que d'un amour sincère, excité par des bienfaits. Osez-vous bien proposer un tel avilissement à un homme né libre comme vous, & comme le reste des mortels? Je n'ai jamais connu que le doux nom d'amitié qui pût indissolublement unir les cœurs: méritez donc que je m'attache à

votre Personne par des liens si doux, & fournissez à mes desirs l'occasion de mériter que vous m'aimiez. Frere aîné de la Nation chez laquelle je suis né, à peine ma langue commençoit-elle à articuler quelques paroles, & mes oreilles à distinguer les sons, que l'on m'apprit que j'étois destiné à travailler au bonheur des autres, aux dépens même de mon propre repos. Si vous êtes ici chargé des mêmes fonctions, mes secours, mes conseils ne vous seront, peut-être, pas inutiles, & j'apprendrai de vous ce que j'ignore encore.

La sincérité & la franchise, qui n'osent plus paroître devant le trône des Rois que sous des dehors bouffons, ou qui sont forcées, pour se faire écouter, d'emprunter le langage de la flatterie, plurent infiniment dans la bouche de ce Prince sauvage. La timide servitude, qui n'ose lever les yeux devant ses maîtres, entend, avec plaisir, les leçons qu'une noble assurance ose faire à ses tyrans: elle applaudit secrètement à ce que sa lâcheté n'oseroit entreprendre; & telle est la force de la Vérité, qu'elle ne sauroit déplaire aux plus fiers Monarques, quand elle leur est dite avec cette liberté naïve



dans laquelle ils ne soupçonnoient pas d'intention de les offenser, quand ils reconnoissent cette candeur qui ne leur parle que de devoirs qu'elle pense qu'ils pratiquent, & de qualités dont elle les croit ornés; elle plaît, dis-je, parce qu'elle ne marque point de dessein de déplaire.

Tel fut l'effet que produisit le discours de Zeinzemin. On le trouva plein de cette force & de cette grandeur que la seule Nature peut prêter aux expressions des mortels. Le Roi devant lequel il paroissoit, & toute sa Cour, fut étonné. On conçut la plus haute idée de ce Prince, que l'on croyoit barbare. Le Souverain lui fit les plus magnifiques promesses & les traitemens les plus honorables; les Courtisans imiterent leur Roi; mais cette première chaleur ne tarda pas de se ralentir. Insensiblement on s'accoutuma à regarder ce qu'il y avoit d'héroïque dans cet Etranger comme quelque chose qui ne pouvoit être d'usage que dans un Pays que l'éloignement faisoit regarder comme imaginaire & fabuleux: on différa, ou on éluda, sous différens prétextes, ce qu'on lui avoit promis; on le négligea enfin; & les Grands, qui,

semblables aux oiseaux de passage, suivent les vicissitudes des saisons de la fortune, oublièrent celui qu'elle cessa de favoriser.

Fuyons, dit alors Zeinzemin, fuyons, cher Fadhilah, fuyons de ces lieux empestés, où sous des lambris dorés regnent tous les vices qui deshonnorent l'humanité, & tous les maux qui la toutmentent; ces lieux où la pompe n'est qu'un verre fragile, où la grandeur n'est que le plus méprisable des avilissémens; ces lieux où la souveraine puissance ne fait, ni se faire obéir, ni se faire aimer; ces lieux, enfin, où tout est faux, vain & perfide. Retournons dans notre paisible retraite, allons-y attendre que le ciel daigne décider de mon sort. Hélas! s'il ne doit point changer, ce n'est que dans cette aimable demeure, ce n'est que près de vous que je puis oublier mes malheurs.

En marchant vers ce séjour tranquile, ces deux Amis découvrirent une plaine entrecoupée, dont le paysage varié ne laissoit pas d'avoir quelque agrément. Malgré l'ennuyeuse solitude qui paroissoit y regner, il y avoit çà & là quelques habitations solitaires, dont les unes étoient assez spacieuses & ornées, d'autres étoient environnées



de brossailles & de terrains pierreux & inégaux : on appercevoit à peine le sommet de ces édifices; on en voyoit aussi de placés au milieu de quelques champs arides & sablonneux.

De toutes ces habitations autant de routes, plus ou moins tortueuses, aboutissoient au pied d'une haute montagne, qui paroissoit hérissée de pointes de rochers, amoncelés comme des tas de ruines, les uns nuds & blanchis par les eaux, les autres couverts de mousses ou de ronces; des fentes de cette montagne escarpée sortoient, en divers endroits, des buissons, des arbuttes, à travers lesquels on appercevoit comme de vastes pans de murs; ailleurs on voyoit les canaux de quantité de ravines creusées par des torrens. Sur le sommet de ce mont, courbé en précipice; s'élevoit entre des arbres aussi anciens que la terre, un Temple à demi démoli, mais d'une structure qui laissoit encore voir des marques de sa première magnificence : ce lieu, tout négligé & désert, conservoit encore un air de grandeur qui inspiroit, avec du respect & de la vénération, le regret de n'en voir que les restes. Zeinzemin s'arrêta à les considérer.

Ces lieux, dit Fadhilah, sont la demeure des Dives ou Génies, qui, à ce qu'on prétend, président aux Sciences: c'est aussi celle des humains qui se disent favoris de ces Sœurs, qu'ils croient toutes Filles de la Vérité. * Vous appercevez son Temple; mais, hélas! qu'est devenue sa splendeur? Depuis que l'auguste Vérité, fuyant la compagnie des hommes, a quitté ce Sanctuaire, on ne voit plus sur ses murs que des traces à demi effacées de son ancienne beauté: vous voyez mille routes qui y conduisent; mais tous les accès en sont bouchés, ou par des ruines confusément entassées, ou par des précipices formés par la chute de quelque rocher. Si celles que l'on prétend Filles de la Reine de l'Evidence, se plaisent dans la triste solitude de cet ancien bois sacré qui environne ce Temple, l'entrée leur en est fermée; quelques-unes seulement en approchent les dehors, pour y contempler quelques vestiges tracés par les mains de cette Reine.

On dit que ces Dives ont appris aux hommes à méditer & à réfléchir sur les propriétés de chaque Etre, aussi-bien que sur

* Voyez le Chant précédent, page 166.



les facultés de leurs ames, & à ne jamais porter de jugement que dicté par l'évidence: plusieurs d'elles, ajoute-t-on, ont donné des maximes & des préceptes sûrs pour l'exécution de tout ce qui peut être utile au genre humain.

Voulez-vous, Prince, que nous parcourions quelques-unes de ces demeures? les divers emblèmes sous lesquels nos Sages nous dépeignent les Dives dont ils se sont déclaré les Disciples, auront de quoi vous distraire de vos ennuis.

Le premier endroit où Fadhilah fit entrer Zeinzemin, étoit un vaste édifice, où quantité de personnes étoient si occupées, qu'à peine s'aperçurent-elles de l'arrivée de ces deux Etrangers. Voyez, dit le Conducteur du Héros, cet amas prodigieux de pièces d'une étoffe mince & légère, ou d'écorces d'arbres les plus fines, les unes roulées en volumes, les autres assemblées en tablettes appliquées les unes sur les autres. * Croiriez-vous, Prince, que, comme

* On fait qu'anciennement on écrivoit sur des écorces fort minces d'un arbre nommé *Papyrus*, & que l'usage du papier tel que celui dont nous nous servons, est fort ancien dans les Indes Orientales; on fait aussi que le mot de *Papyrus* vient de la manière de rouler tout

par une espèce d'enchantement, ces frères lambeaux sont les plus durables & les plus estimables monumens de l'esprit humain? Rien n'est plus capable de faire sentir son immortalité, que ces oracles qui nous font entrer en conversation avec les Sages qui ont vécu dans les tems les plus reculés; car, en ouvrant ces volumes, nos yeux y voient les pensées & les propres paroles de ceux qui se sont appliqués à instruire les humains; nous ne faisons que leur prêter les sons de notre voix; ces ames sublimes revivent en nous; elles nous font ce qu'elles étoient; elles s'énoncent par notre bouche, elles plaisent, elles charment, elles touchent, elles persuadent; en répétant leurs discours, nous sommes leurs auditeurs.

Mais je vais, Prince, faire cesser votre surprise: il n'y a en cela rien que de fort simple & de fort naturel, & c'est précisément ce qui en fait le merveilleux. Chez vos Peuples, dont les besoins ne sont pas si étendus que les nôtres, quelques signes suffisent pour communiquer les idées des choses nécessaires à la société, & l'image

d'une pièce la longue feuille sur laquelle on écrivoit de suite tout un ouvrage.



de cette chose, * ou quelque autre symbole, annonce au Citoyen, d'une façon précise & sensible, ou ce qu'il veut connoître, ou ce dont il doit être instruit. Pour nous, un petit nombre de signes nous indiquent tous les sons simples que la voix humaine peut faire entendre; tracés les uns à côté des autres, ils nous montrent des articulations que nous répétons facilement comme elles ont été prononcées; les combinaisons de ces peintures de sons articulés, nous annoncent les termes qui expriment nos idées précisément de même que nous les proférons dans nos entretiens; enfin, ils forment ensemble un tableau de discours, de raisonnemens suivis, & nous pouvons alors, prêtant notre voix à ces images; nous redire ces pensées, telles qu'elles seroient énoncées par la personne qui nous les communiqueroit de bouche.

Que vous êtes heureux! reprit vivement Zeinzemîn; ô mon cher Fachilah! si toutes vos connoissances égalent l'utilité de celle-ci, que j'aurai de joie, si je puis un

* On nomme cette manière d'écrire *Héroglyphique*. Les plus anciens monumens qui en restent, sont d'Égypte, où après que cette écriture eut cessé d'être vulgaire, les Prêtres en firent leur profit.

jour reporter à mes Compatriotes ces précieuses découvertes!

J'admire avec vous, dit ce Sage, ce présent que la Providence a fait aux hommes; mais vous le dirai-je, Prince? excepté, peut-être, un petit nombre de volumes, qu'est-ce que tout le reste? un amas confus & sans ordre de toutes les fausses opinions, de toutes les erreurs dont je vous dis autrefois que nous sommes infectés, redites mille fois, puis redites encore; des loix, une morale qui n'ont point de sens déterminé, & que chacun interprète à sa fantaisie; des préceptes, des maximes qui se contredisent, ou continuellement démentis par nos actions; une infinité de fables, de récits, productions monstrueuses ou de l'imposture, ou de la folie: presque tout ceci, en peu de mots, est un profond abîme d'incertitudes, de doutes, au milieu duquel flotte l'esprit humain, sans savoir où aborder.

Il faudroit, Prince, que dans une Société telle que celle que vous gouvernez, il n'y eût qu'un seul volume, où après une exposition simple, courte & inaltérable de votre excellente morale, de votre sage police & de ce que vous pensez de la Divi-



nité, fussent réunies toutes les connoissances utiles aux commodités de la vie : cet oracle public seroit dans les mains de tous les Citoyens, & il ne seroit permis d'y ajouter rien de pareil à ce qui s'y trouveroit déjà dit: on n'y infereroit d'âge en âge que des vérités nouvellement connues, ou que ce qu'auroit inventé une industrieuse expérience.*

Ah! cher Ami, s'écria Zeinzemin, quand pourrai-je exécuter cet excellent projet? Mais que font ces hommes que je vois ici plongés dans une profonde méditation? Leur ame, dit Fadhilah, semble avoir abandonné sa demeure ordinaire pour suivre la Dive † dont ils reçoivent les leçons; ils prétendent qu'elle tient le premier rang entre ses sœurs, par la sublimité & la rapidité de son vol, par la vivacité & l'étendue de sa pénétration; selon eux, elle s'élève jusqu'au sein même de la Divinité; elle ose

* Sage précaution qui couperoit racine à bien des imperfections profanes & des visions répérées sacrées que l'on débite in-folio, laissant néanmoins une entière liberté au vrai génie & à une solide pénétration de se produire & de trouver place dans cet excellent code des véritables sciences.

† La Métaphisique.

contempler, d'un œil fixe, l'essence de cette Cause suprême; elle perce la nuit du néant; elle voit les Etres qui peuvent en sortir; elle lève les voiles qui environnent la nature de ceux qui existent; elle développe, elle expose à la vue de l'esprit, toutes ces profondeurs; elle s'échappe de la multitude de ces objets, s'élève au-dessus d'eux pour les considérer comme un tout qu'elle modifie à son gré; c'est elle, enfin, qui a donné aux hommes les idées sublimes du Souverain de l'Univers.

Quoi! demanda le Prince, ces volumes contiendroient le magnifique portrait des grandeurs, pour ainsi dire, personnelles de ce tout-puissant Monarque? Hâtez-vous, cher Ami, de m'ouvrir ces précieuses & divines images. J'y vais donc apprendre, au moins sur des récits fidèles, ce qu'est cette Cause infinie; je vais, sans doute, en discerner quelques traits frappans, comme j'apperçois l'extérieur de ses ouvrages; je vais connoître, enfin, celui qu'adorent toutes les Nations.*

* La surprise de Zeinzemin paroît bien naturelle. Il n'est guères de Métaphisiciens, ni de Théologiens qui ne nous promettent dans leurs ouvrages tout ce que ce Prince en espère avant que de les connoître;



Son Guide, surpris de ces transports, lui répondit en souriant: Il ne sera pas besoin, Seigneur, que nous parcourions aucun de ces volumes grossis de disputes, de questions vagues & ridicules, de conjectures hasardées, d'opinions titibles, de systèmes obscurs, mal conçus, mal développés, de discours vagues sur de faux attributs prêtés à cette Sagesse incompréhensible, d'après les suggestions des plus honteux préjugés; à travers cette multitude de visions, vous auriez peine à reconnoître si ceux qui les ont produites, admettoient véritablement une Divinité.

Il me sera aisé de suivre avec vous le vol si vanté de la Dive sublime, depuis tant de siècles. A peine a-t-elle pu percer la plus légère surface de cet Océan infini de grands. Tout ce qu'elle a appris aux mortels, peut se réduire à deux opinions; quelque variés qu'en aient été les déguisemens chez différentes Nations & chez ceux auxquels on donne le nom de Sage, examinées de près, on les retrouve toujours les mêmes.*

mais combien n'en trouve-t-on pas à rabattre, quand on vient à examiner les misères dont leur ignorance nous bercent?

* Fadhilah va exposer les deux opinions sur la Divi-

En effet, que peut prononcer la Raison sur cet Etre ineffable, sinon qu'il est un Agent tout-puissant, infiniment aveugle, ou infiniment sage? Elle n'a point de milieu; tout ce qu'elle en dira de plus, est larif à l'un de ces deux sentimens.

Écoutez-la d'abord, cette prétendue fille de l'Evidence, exposer ce que seroit une Divinité privée de tout entendement. Son essence, dit-elle, est d'agir & de se mouvoir dans un espace sans bornes: elle est de toute éternité avec la matière: la matière est son vêtement, ou plutôt elle en est une propriété inséparable: elle forme avec elle l'Etre qui embrasse tous les Etres: la variété de ses productions n'a point de bornes, non plus que la diversité des mouvemens, qui mesurent l'infinité de la durée de ce Tout merveilleux.*

Ces mouvemens, cette force active de la matière, opèrent dans toute l'étendue de leur empire, aussi-bien sans ordre, sans arrangement, sans simétrie, qu'avec poids,

vinité qui ont fait le plus de bruit chez les Philosophes anciens & modernes.

* Le Matérialisme est, à ce que l'on prétend, l'opinion favorite de la plupart des Philosophes Orientaux, & sur-tout des Chinois.



mesure & régularité, puisque toutes combinaisons imaginables, aussi-bien que celles que nous ne pouvons concevoir, doivent se trouver dans l'alternative infinie d'une vicissitude immense; elles doivent produire, tantôt constamment une économie admirable, tantôt constamment un affreux chaos: là où regnent de belles dispositions, se trouve ce que nous appellons le Monde; c'est là aussi, peut-être, que succéderont, par la suite, les ténèbres de la confusion pour faire place ailleurs à un autre Univers, qui peut encore changer de place, s'il n'est pas lui-même infini.

Mais si le Monde n'a point de bornes, ce que nous admirons sur toujours ce qu'il est: le désordre est un néant qui n'exista jamais dans un ordre éternellement infini. Si l'activité de la matière produit quelque altération successive dans le particulier, ou c'est un changement invariablement le même, ou un ordre renouvelé qui tient immédiatement, & sans interruption, à celui qu'il remplace.

Si la raison bornée des humains, effect comme tout le reste, d'un mécanisme d'organes, dont la constitution résulte d'une

éternelle économie qui est elle-même sa directrice; si, dit la Dive méditative, cette raison apperçoit quelque irrégularité qui lui donne l'idée de néant, c'est parce qu'au delà de ses limites, rien ne lui paroît plus exister. Cette idée de non-être n'est que pour elle; la réalité, qui ne la touche plus, en est indépendante; ainsi ce qui nous paroît une imperfection, un vuide dans quelques parties mal discernées, mal conçues, n'en est point une pour le Tout immuable, qui n'admet en effet aucune privation d'être.

Comment, reparit Zeinzemin, moi, la plus chétive, la plus foible partie de ce Tour, je pense, je veux, je choisis, je délibère, j'arrange mes actions, je connois l'Univers, je sens, je jouis du bien de l'existence? & l'Être suprême (tel que le montre cette opinion) Puissance aveugle, ne fait, ni si elle est, ni si elle agit: le bel ordre éternel est fait pour être quelque tems le spectacle de mes yeux, & l'existence n'est point pour son Auteur? Je suis libre, & il est esclave d'une immuable nécessité? Je veux convenir qu'il n'y ait dans la Divinité, ni choix, ni délibération, ni changeante liberté, parce que tout est présent, tout est



déterminé devant elle ; au moins ne peut-on lui refuser la Sagesse infinie de concevoir que c'est elle qui est la cause inaltérable de ce Tour. Du reste, que l'on place cette faculté où l'on voudra, il sera vrai de dire que sa réalité est indépendante de toutes les fictions que vous me racontez.

Sont-celà, poursuivit le Prince, les monstrueuses idées que vos Sages conçoivent de l'Auteur des beautés qu'ils admirent? Quoi! la Dive dont ils sont Sectateurs, fait-elle de si puissans efforts pour enfanter de telles rêveries? C'est donc à cela que se terminent les lumières que j'espérois tirer de ces volumes? O cher Ami! qu'une profonde & stupide ignorance est préférable à ce savoir! Je ne m'étonne plus si la Dive qui préside à ces feuilles entassées, fragiles tableaux d'idées absurdes, n'est qu'un vain fantôme, qui, comme ces oiseaux nocturnes, voltige autour des ruines du Temple que nous apercevons.

On dit, Seigneur, repliqua Fadhilah, que cette Fille infortunée de la Raison, dont mille préjugés n'ont que trop souvent obscurci les regards, ou plutôt qu'une lumière trop vive éblouit, parce qu'elle les y tient

trop fortement attachés, n'enfanta ce prodigieux système, que dans un excès de douleur & de désespoir, lorsque la Vérité eut abandonné ces tristes Contrées, & qu'elle les vit inondées des maux & des vices qui prêtent à la Divinité leurs infames attributs : séduite elle-même par les apparences imposantes de l'imposture, elle chercha quelque tems à concilier les contrariétés étranges, que nos dogmes mettent dans l'Etre infiniment bon ; mais ne reconnoissant point dans la conduite que lui impute notre morale, les aimables perfections de cet Etre bienfaisant, elle douta quelque tems qu'il fût doué d'intelligence; la Raison même ne se crut plus l'effet d'une Sagesse suprême; elle ne se regarda plus que comme une périssable vapeur, une parcelle agitée d'un Tour infiniment parfait, parce qu'il est assujetti aux loix inviolables d'une constance qui ne voit rien, pas même ses propres mouvemens ; enfin, parce qu'elle s'étoit persuadé, d'après les leçons de l'erreur, que tout étoit mal dans la Nature, elle en faisoit l'ouvrage d'un Etre dont on ne pût se plaindre.

Je viens de vous exposer, grand Prince,

O iv



les fencimens désespérés qu'ont adopté quelques Sectateurs de cette Dive, saisis, comme elle, des transports trop outrés d'une juste indignation contre le vice en honneur, tandis que le mérite est couvert d'opprobre. C'est ainsi que pensent ces Philosophes que vous voyez assis aux pieds de ces éternels ciprès qui couvrent des tombeaux. Les uns sont plongés dans une sombre tristesse, d'autres dans une morne indifférence pour tout ce qui les environne; quelques-uns, au contraire, se livrent, avec empressement, à tous les plaisirs que peut leur offrir la courte durée d'une vie après laquelle ils n'attendent que les ombres d'un néant insensible.

Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que cette Secte, que l'on nomme impie, loin d'être une société d'hommes méchants & pervers à l'égard des autres hommes, ne donnent dans une opinion monstrueuse, que parce qu'ils voient que les Mortels les plus scélérats admettent une Providence aussi sage que terrible & redoutable. Comment, disent-ils, si cela étoit, pourroit-elle souffrir vos crimes? ou vous seroit-il possible d'en commettre?

Ceux qui tremblent au nom d'un Dieu vengeur, sans pourtant changer de conduite, regardent cette Secte comme digne de toute la colère céleste.

Pour moi, dit Zeinzemin, je la crois plus digne de dérision, que de colère; tout est pour eux l'effet d'un aveugle hazard, parce que leur paresse n'examine rien, parce que leur incapacité ne leur laisse appercevoir qu'une superficie teinte des couleurs de leur mélancolie.

Mais si la Divinité s'irrite des pensées des Humains sur l'essence de son Etre, quel doit être le feu de son courroux contre les ingrates créatures, dont les détestables opinions en font la plus bizarre & la plus cruelle de toutes les Intelligences? quelle doit être sa fureur contre ces insensés, qui, comme vous me le dites autrefois, deshonnorent sa Majesté infinie, par les propres attributs des vices qu'ils révèrent? Je vous demande, cher Ami, à juger un instant de l'Immortel par nous-mêmes, lequel des deux nous offense le plus, de celui qui nous croit agir sans réflexion, sans jugement, ou de celui qui nous taxeroit de quelque action dénaturée, & qui prétendroit nous



revêtir, comme de titres glorieux, de qualités dont notre raison auroit horreur? A ce que je vois, ô sage Fadhliah! les premiers agissent comme s'ils croyoient une Intelligence souveraine, & ceux qui sont persuadés de la réalité d'une Providence, se comportent comme s'il n'y en avoit pas: la Secte impie est folle, & la Secte superstitieuse est véritablement impie. * Mais continuez, je vous prie, de m'apprendre s'il n'en est point de plus sensée.

Oui, Seigneur, répondit le sage Insulaire; la Dive dont la douleur & l'indignation contre la superstition, firent éclore l'opinion qui fait un Dieu de la matière, modérant les mouvemens d'un dépit trop amer, & rappelant le souvenir des sages

* Je crois qu'en Orient comme en Occident, le système monstrueux du Materialisme est moins un effet du libertinage & de la débâche la plus outrée; je dis même, d'un scélératisme qui veut s'aventurer sur l'horreur de ses crimes, que l'emportement d'un dépit outré contre les impiétés & les contradictions revoltantes que relève ici Zelnazim: le dérèglement des mœurs presque de tout tems & dans presque toutes les Religions, attaché comme par malédiction aux personnes destinées à instruire les autres, & aux gens que l'on nomme Dévots; ce dérèglement, dis je, non, à la vérité, manifeste & scandaleux, mais cette rouille qui déprave intimement les cœurs; cette malice étouffée, jointe aux opinions de Calvin, de Jansénius, &c. ont plus fait d'Athées, que jamais n'en seroit Aristote, Spinoza, ni Confucius.

leçons de la Nature, moins irritée contre les Humains, essaya encore d'instruire ceux de nos Sages qui se représentent les choses sous des idées moins tristes & moins lugubres; ils apprirent donc d'une réflexion exempte des fougues impétueuses de la mélancolie, que la raison, ce don précieux, quand il est employé à son véritable usage, & lorsqu'il est contenu dans de justes bornes, est en nous l'effet de quelque chose dont il nous suffit de sentir l'existence, & dont nous devons nous contenter d'éprouver les opérations, sans tenter de vaines recherches sur la nature de ce qui les produit. Ils comprirent que cette Puissance, qui gouverne en nous un abrégé de l'Univers, étoit, autant que l'on peut comparer le fini à ce qui ne l'est pas, quelque chose de semblable au souverain Auteur de tous les Etres. Tous nos sens obéissent aux impressions intimes de notre Ame, comme l'outil aux mains de l'ouvrier; tout cède à leurs efforts; tout s'arrange, tout se place à leur gré; animaux, plantes, métaux, les vents même & les flots se soumettent à notre industrie; tout prend forme, figure, mouvement: nous rassemblons, nous



affections les choses les plus incompatibles; nous rapprochons les plus éloignées; enfin, notre pouvoir n'a presque point de limites: nous jouissons du plaisir de sentir nos forces, d'en contempler les effets: sans doute, que ce qui anime le tout dont nous sommes partie, est quelque chose qui jouit des mêmes avantages: cette Intelligence infinie voit en nous & dans le monde entier, l'œuvre d'une Sagesse aussi puissante que constante & invariable dans ses desseins.

Je viens de vous développer, Seigneur, continua Fadhilah, les deux seules opinions qui, comme je l'ai d'abord observé, sous quelques formes qu'elles aient paru dans le monde, sont les seules que l'esprit humain ait pu concevoir d'une Divinité. La première est la production d'une raison inquiète & turbulente, qui, pour fixer ses incertitudes, donne tout au hasard; & celle-ci, grand Roi (digne hommage que la créature rend à son Auteur) est le fruit d'un Esprit, qui ayant plus d'égard à la magnificence du spectacle qui l'environne, qu'à quelques petites irrégularités qu'il croit moins des défauts dans l'objet que dans la vue, se laisse persuader avec le reste des mor-

tels, que quel que soit l'Architecte de cet excellent édifice, il ne peut être inférieur à son spectateur; cet Esprit sensé ne peut imaginer que l'Artisan soit aussi insensible que les décorations de son ouvrage: il conçoit que la beauté & l'ordre des choses inanimées, ne sont point de leur essence; qu'elles en peuvent être dépouillées, & qu'il ne faut pas moins d'intelligence pour produire quelque chose de bien rangé, que pour en connoître les assortimens.

C'est de ces deux sentimens, enfin, que sont découlés les raisonnemens ennuyeux, diffus, répétitions continuelles les uns des autres, qui enlent une partie des volumes rassemblés dans ces lieux.

Nos Sages, peu contents de la simple persuasion de l'existence d'un Principe, ont voulu en approfondir la nature.

Ceux qui n'admettent pour toute cause, que la matière, l'étendue, la durée & le mouvement, ne voient que l'extérieur de ces idées; & quelques tentatives qu'ils aient faites pour expliquer nettement toutes ces choses, ils n'ont pu ni percer l'enveloppe de leur essence, ni même s'assurer si tous ces attributs sont inséparables d'un même Etre.



Ceux qui prétendent qu'une Intelligence régle tout, ne s'en sont point tenu à en juger par comparaison. Quelque chose d'inépuisable, d'indivisible, qui est par-tout sans occuper de place; quelque chose de purement idéal, une idée même, ou plutôt la faculté qui la reçoit, sans être rien que l'on puisse comparer à la matière; une substance, enfin, incorporelle, active, sont des idées aussi sublimes qu'obscurcs, que nos Sages ont prétendu concevoir, & de l'Être suprême, & de ce qui porte en nous quelque trait de la Divinité.

Quelques-uns n'appercevant en cela rien que l'esprit humain pût saisir, rien que d'aussi vague que l'onde la plus agitée, ont cru que l'essence de toute Intelligence consistoit à être un feu subtil, la matière elle-même la plus pure, la plus simple, la plus mobile, douée, par excellence, du souverain pouvoir, & de toutes les facultés que nous admirons dans les effets les plus merveilleux de cette Cause toute-puissante.

D'autres avouent, enfin, que quelle que soit la nature de cette Cause, elle a pu communiquer une portion de son pouvoir à la matière. Cette Puissance infinie, ajou-

tent-ils, n'a rien tiré du néant, de toute éternité elle a eu devant elle les matériaux de ses ouvrages; de toute éternité active & sage, elle fait regner l'ordre que nous admirons.

D'autres prétendent que, se suffisant à elle-même, & renfermant son activité dans son sein, contente de contempler sa propre grandeur, elle ne s'est déterminée, que dans certain tems, à rompre les barrières qui retenoient les Êtres ensévelis dans une nuit profonde.

Grand Dieu! s'écria Zeinzemin, que les foibles efforts des humains qui veulent te connoître, prouvent bien ta grandeur! Qu'il nous fuisse, cher Ami, de savoir qu'il est une mer dont nous ne pouvons sonder les profondeurs. Qu'importe à l'homme, assuré par son existence qu'il y a une Divinité, de savoir ce qu'elle est en elle-même? Qu'il jouisse de ce qu'elle lui fait sentir qu'elle est à l'égard de ses créatures. Sortons de ce labyrinthe, où la pensée se perd, s'obscurcit & s'éteint; gagnons, s'il est possible, ces respectables ruines du Temple de la Vérité; il me tarde de contempler ces précieux vestiges.



En avançant vers ce lieu désigné, ces deux Amis traversèrent une place remplie de colonnes & de tables chargées d'inscriptions en lettres d'or, les unes assez entières, les autres à demi effacées, celles-ci souillées de boue & de poussière, celles-là tracées sur de fièles lambeaux, voltigeoient au gré des vents, semblables à des toiles d'araignées, déchirées en plusieurs endroits par les insectes, que ces foibles liens ne pouvoient retenir; un grand nombre enfin de ces inscriptions étoient gravées sur les traces encore visibles de plusieurs caractères; les traits anciens & récents, confusément croisés les uns dans les autres, ne se pouvoient plus lire. * A travers tous ces monumens à demi ruinés, ils parvinrent à la porte d'une grande sale, où paroissoit assise une femme d'un visage triste & sévère. †

Ils

* Le Poëte a pris cette idée de l'usage où ont été presque de tout tems les Peuples, d'attacher leurs Loix, ou de les faire graver sur des tables de différens métaux, attachées à des colonnes ou pyramides; & il entend par ces inscriptions surchargées, la multitude de gloses & de commentaires, d'interprétations & de modifications dont le texte de ces Loix est inondé, ou bien, comme il l'expliquera dans peu, cette confusion vient de leurs fréquens changemens.

† La Morale.

Ils entrèrent, & le Prince fut frappé d'un spectacle nouveau. Au fond de cette sale étoit représentée sur un trône somptueux, mais à demi ruiné par les ans, une autre femme, les yeux bandés, qui tenoit en ses mains quelque chose de suspendu en équilibre: * elle étoit accompagnée de trois autres personnes de son sexe, assises à ses côtés; l'une avoit les yeux fixés sur un morceau de verre, l'autre appuyée sur un tronçon de colonne, tenoit en ses mains un fer tranchant, & la troisième enfin un petit vase. Ces quatre femmes étoient environnées de vieillards de différentes nations, respectables par leurs cheveux blancs: ils étoient attentifs aux leçons que leur dictoient ces Dives.

Reconnoissez, Seigneur, dit Fadhilah, sous ces peintures symboliques, les Dives qui président à nos vertus, à nos loix, qui examinent & régulent nos actions, qui les approuvent ou les condamnent: rappelez-vous, Prince, ce que vous voulutes apprendre de nos mœurs.

Celle qui se couvre les yeux pour n'être point séduite, est cette Equité devenue né-

* Les quatre Vertus que l'on nomme Cardinales.



cessaire depuis que l'Interêt & la Propriété ont corrompu nos Peuples. Suivez, dit-elle aux hommes, les rigoureux devoirs que vous vous êtes imposés; que chacun possède ce qu'un hazard aveugle lui donna en partage, & n'en fasse part à personne qu'en exigeant de fortes assurances d'un pareil retour.

Celle de ses compagnes qui tient un miroir, instruisoit autrefois les hommes à jouir attentivement de l'aspect des beautés de la Nature, & à profiter de ses dons; à présent elle les avertit de se préserver de mille dangers, à connoître leur propre cœur devenu une mer orageuse, à voir dans le miroir de cette onde agitée ce qu'ils ont à redouter, & d'eux-mêmes, & des autres.

Celle que vous voyez appuyée sur une colonne, armée d'un fer tranchant, apprenoit au genre humain à ne se point lasser de travailler, à se procurer les commodités de la vie, à fertiliser le sein des campagnes, & nos travaux étoient toujours abondamment récompensés: à nos travaux succédoient les douceurs d'un repos exempt d'inquiétude: à présent elle enseigne au malheureux à supporter courageusement ses maux, à lutter continuellement contre les

efforts furieux de la Nature outragée. Ce fer, symbole de la fécondité, de fœc qu'il étoit, est devenu dans ses mains un instrument de mort; il sert à reprimer & punir des forfaits par d'autres.

La Dive enfin qui tient ce petit vase, montre l'usage modéré des plaisirs, & la manière d'en goûter avec ménagement, toutes les délices; à présent elle avertit de se préserver par l'épargne, des fâcheuses attaques de l'indigence; elle tient un frein pour modérer ou reprimer les passions corrompues par les vices, depuis qu'une innocente liberté opprimée, est devenue un libertinage criminel.

Les Sages qui environnent ces Dives, sont les Moralistes & les Législateurs; les uns prétendent sonder les sombres replis du cœur humain; ils vont y chercher la cause & l'origine de ses désordres; ils regardent ce sanctuaire de l'amour de notre Être comme une retraite d'insectes venimeux, enfans de l'Amour-propre: une morale au front sévère, leur dit que la source de nos passions est empoisonnée dès son origine: que font-ils? au lieu d'en ôter le limon fangeux, au lieu d'écraser les reptiles qui versent dans



ses eaux un ferment orageux & mortel, ils veulent tarir cette source, ils veulent en arrêter le cours : c'est à quoi ces Sages travaillent depuis tant de siècles; les uns s'occupent d'un infructueux examen de nos maux, & se méprennent toujours sur la véritable cause; les autres se contentent de fatiriser ou de déplorer la condition des hommes; plusieurs imaginent mille projets pour réformer nos mœurs. Mais qu'opposer à la multitude des vices? Préceptes d'amitié, d'amour de la Patrie, d'amour filial, conjugal; préceptes de générosité, d'équité, de reconnaissance, de grandeur d'ame, de courage, de fermeté, de valeur, de patience, de modération; préceptes de soumission, d'obéissance, de fidélité, de douceur, de complaisance; loix d'honneur, de probité, d'intégrité, de justice, de desintéressement, de bonne foi, de bienveillance, de pudeur: telles sont les leçons qui se disent dans ce Temple de la Vertu.

Zeinzemin ne put s'empêcher de rire de cette énumération. Oh! mon cher Fadhilah, dit-il, si je regnois dans ces Contrées, avec une autorité aussi absolue qu'est celle que vos Rois croient avoir, je suivrois vos

conseils; je renverserois l'Idole & le Temple de l'Interêt, fils de la Propriété; j'abolirois toute distinction imaginaire; je rendrois l'homme libre; & tous ces préceptes deviendroient inutiles ou frivoles.

Vous épargneriez, Seigneur, reprit Fadhilah, bien des peines aux Législateurs. Je pense vous avoir déjà dit qu'ils s'occupent à imaginer divers expédiens rigoureux de rendre les hommes sociables, & les prennent dans des préjugés & des vices les plus capables de dissoudre toute union.

Mais, cher Ami, continua le Prince, que signifient tous ces monumens chargés d'inscriptions, que nous avons traversés en venant ici?

Ce sont, répondit le Sage, les vestiges des ouvrages de ces derniers; ce sont des loix publiées en différens tems, peu après contredites ou abrogées, puis remises en vigueur, pour être encore enfreintes, négligées, méprisées, ou totalement oubliées, parce que ce qui étoit criminel autrefois, a cessé de l'être; ce qui étoit sévèrement défendu, est maintenant permis; telle action détestée dans ces lieux, est ailleurs innocente & honnête. Nous allons encote



passer au milieu de quantité d'autres ruines que vous appercevez; ce sont des restes de Palais, de Colonnes, de Statues & d'Obélisques, chargés de sculptures à demi rompues.

Parlant ainsi, ils avançaient vers un autre édifice, dont les murs étoient couverts de peintures d'événemens mémorables: ces tableaux étoient rangés selon l'ordre de ces événemens; mais la suite en étoit interrompue en beaucoup d'endroits: entre ce qu'il en restoit, les premiers n'offroient qu'un petit nombre d'objets fabuleux, ou si effacés par les tems, qu'il n'en paroïssoit plus que quelques traits; mais en approchant des peintures les plus récentes ou les mieux conservées, on y voyoit une multitude confuse & fatigante d'objets; on s'apercevoit même que quantité de ces tableaux avoient été retouchés ou altérés par différentes mains ignorantes ou trompeuses, qui avoient mal-adroitement ajouté ou retranché aux faits représentés dans ces tableaux, ou couvrent quelques endroits d'une draperie grossière. Fadhilah fit remarquer toutes ces choses à son Ami, puis il ajouta: Quoiqu'il n'y ait rien dans tout ceci qui puisse

faire beaucoup d'honneur à la mémoire de nos ancêtres devant des yeux aussi éclairés que les vôtres, voyez néanmoins en combien d'endroits l'imposture & la fourberie de ceux qui prétendent instruire ou gouverner les hommes, ont recouvert la honte de certaines actions que le tems commençoit à découvrir par quelque chose encore de plus honteux. Considérez, Seigneur, cette femme assise dans le dernier de ces tableaux, comme spectatrice de toutes ces peintures, il semble qu'elle n'ose considérer de trop près, ni trop attentivement les objets qui l'environnent; elle n'a la liberté que de porter la vue dans le lointain. A côté d'elle paroît un vieillard ailé,* des mains duquel elle a peine à arracher des lambeaux qu'il lui dispute: elle écrit d'après ces pièces tronquées, l'histoire de tous ces événemens; elle est, comme la plupart des autres Dives, fille de la Raison; esclave des Préjugés ou de l'Intérêt, il ne lui est presque jamais permis de dire la vérité, ou de la dévoiler: elle loue ou blâme les actions des hommes, selon ce que l'opinion ou l'erreur a mis en crédit chez différentes nations:

* Le Tems & la Dive de l'Histoire.



elle ne peut parler du passé que selon les fables qu'on en raconte, & il lui est défendu de raconter le présent tel qu'il est : ses récits ne sont donc qu'un enchainement perpétuel de faussetés, si l'on en excepte quelques dates & les faits, qui heureusement se trouvent d'accord avec les loix auxquelles elle est assujettie par ses tirans.

D'un autre côté cette femme qui paroît adresser la parole, avec tant de dignité, à une multitude attentive, est chargée de faire goûter aux hommes par les grâces séduisantes d'un discours orné & harmonieux, ce que ses sœurs ne leur enseignent que d'une façon simple & unie : celles-ci lui fournissent la matière, elle embellit leurs pensées en les revêtant de tous les attraits sensibles de ce que la Nature offre de plus beau à l'imagination; elle loue, elle persuade, elle encourage, elle blâme avec des charmes presque toujours victorieux.

Mais je comprends, répondit Zinzemin, que ses sœurs ne lui fournissant guères que des sujets peu solides, elle fait précisément ce que le luxe & la vanité font chez les Peuples de ces Contrées; ils parent de pierres & de dorures les plus méchans ou les

plus insensés de vos Concitoyens; votre éloquente Dive fait de même, elle décore des têtes hideuses, le Mensonge & l'Erreur, des couleurs & des charmes de la Vérité.

Quel seroit votre mépris, Seigneur, pour-suivit Fadhilah, pour les emphatiques riens que nous admirons dans la bouche de nos Orateurs, si vous les entendiez prononcer les éloges de nos Héros, de nos Grands? Ces fols, diriez-vous, sans doute, esclaves de la Flatterie, ne la servent pas fidèlement; car ils cherchent plus à se faire applaudir, que ceux qu'elle leur ordonne de célébrer; & pour comble de ridicule, ils louent souvent les hommes de tout ce qui les rend réellement méprisables.*

En achevant ces réflexions, le Héros, suivi de son fidèle Compagnon, s'avance à grands pas vers le panchant de la montagne, où se réunissoient de toutes parts diverses routes; les unes finissoient au pied de quelques rochers escarpés, d'autres par beaucoup de détours, menoient assez près du sommet, mais aucune n'y arrivoit. †

* Ceci peut s'appliquer à la plupart de nos Harangues, &c.

† Allégorie qui exprime bien l'incertitude de la plupart des sciences humaines.



ARGUMENT
DU CHANT XIII.

Z Einzemin découvre le sentier qui conduit au Temple de la Vérité ; il y arrive avec son Ami. Description de l'intérieur de cet édifice : Inscriptions qui s'y lisent : pourquoi les tableaux qu'instituoient ces inscriptions, ont été enlevés ou détruits : extérieur de ce Temple. Le Prince & Faddilab descendus de la montagne, arrivent dans un lieu désert ; des Pêcheurs leur offrent l'hospitalité ; avec quels égards ces gens les traitent : Zeinzemin explique à ses Hôtes, pourquoi il ne mange de la chair d'aucun animal ; il leur apprend qui il est : leur admiration, leur respect pour ce Héros ; ils le prient d'agrèer qu'ils le revoient dans son Royaume. Pendant que l'un d'eux va avec Faddilab amasser des provisions pour le voyage, le Prince s'entretient avec le plus jeune ; ce que chante ensuite ce Pêcheur, donne occasion au récit de son histoire : étant Berger, le bazarard lui procure la faveur de son Roi : il quitte sa Maîtresse & son Ami pour aller à la Cour : des disgrâces le font revenir près d'eux ; peu après ce récit, son beau-pere revient avec Faddilab : Zeinzemin s'embarque avec son Ami & cette famille : la Nature lui fait heureusement traverser les détroits qui séparent les Isles flottantes. Caractères de différens Peuples.



NAUFRAGE
DES
ISLES FLOTTANTES.

C H A N T XIII.

Z EINZEMIN plein d'un impatient désir de voir les lieux, autrefois respectable demeure de la brillante Dive qui préside à la réalité des Etres ; lieux dont la solitude & les pompeux débris annoncent encore tant de magnificence, n'est point arrêté par les effrayans obstacles qu'il rencontre ; ils ne font qu'enflammer son grand courage : il s'arrête pour penser aux moyens de les surmonter ; il considère attentivement si quelque inégalité ne lui pré-

fenetra point d'aide pour monter; si quelque fente, quelque ravin ne lui ouvrira pas un passage, lorsqu'un coup de vent agitant une épaisse touffe de brossailles qui couvroit une énorme roche, lui laissa appercevoir une large ouverture: il court avec son Ami; ils rompent ou détournent les branches qui leur font obstacle, & pénètrent enfin dans un chemin creux, bordé des deux côtés, de grands tas de décombres, & couvert comme d'une voûte de buissons fortement entrelassés, qui par dehors étoient entièrement la vue & l'accès de cette voie, quoique jonchée d'une couche épaisse de feuilles qu'y ont précipités les hivers: ils remarquent en quelques endroits qu'elle est pavée d'un marbre blanc fort uni: elle les conduit bientôt par une pente douce, à un superbe frontispice; mais obscuré comme tout le reste, & inaccessible par tout autre endroit: l'obscurité de cette entrée leur en dérobait presque toutes les beautés. On lisoit au-dessus de la porte distinctement: *S'Y'OUR* le reste presque totalement effacé, faisoit lire en caractères tronqués, *DU BONHEUR DES HUMAINS*. *Hélas!* s'écria *Fadhilah*, à présent triste solitude.

Ils entrent; & au sortir d'un passage sombre, leurs yeux furent agréablement frappés d'une vive splendeur, leurs sens ravis d'un saisissement délicieux, & toutes les facultés de leur ame furent divinement émus: de quelque côté qu'ils tournent la vue, ils ne savent d'où vient ce beau jour; ils pensent être entrés au sein même de la lumière.

Ce merveilleux Sanctuaire étoit bâti d'un albâtre qui surpassoit la blancheur de la neige; ses murs transparens, sans autre ouverture que la porte, sans laisser rien voir du dehors, admettoient, de toutes parts, une lumière éclatante; ils en étoient pénétrés comme un fer embrasé; mais cette lueur ne fatiguoit point les regards; sans rien perdre de sa vivacité, elle avoit la douceur de celle qui perce à travers d'un léger nuage, ou de celle qu'admet la vaste étendue d'un air pur & serain, un peu avant que le soleil commence à sortir des bords de l'horizon; cette clarté ravissante empêche l'œil de discerner où s'arrêtent les limites de cette profondeur; de même l'éclat de ces murs brillans empêcha d'abord *Zeinzemin* de discerner où se terminoit leur circonférence; elle paroît s'élargir,



quand il en approche, & se resserrer, lorsqu'il s'en éloigne.

La forme intérieure de ce Temple étoit un hémisphère d'une rondeur parfaite, répété par un pavé aussi luisant que le cristal d'un miroir, qui faisoit que les spectateurs se voyoient comme suspendus au milieu d'un globe spacieux : au centre étoit un cube, aussi d'albâtre; sur ses faces étoit écrit en lettres brillantes: **BASE DE LA FÉLICITÉ'**: à côté étoit une colonne renversée & brisée par tronçons, sur l'un desquels étoit un fragment de médaillon avec cette inscription titulaire: **UNIQUE PRINCEPE DU BONHEUR CONSTANT DES MORTELS**. Le reste étoit entièrement disparu.

Sur la circonférence des murs on lisoit, à une certaine hauteur: **BORNES DE L'ACTIVITÉ D'UNE ÉTINCELLE AU CENTRE D'UNE LUMIÈRE INFINIE**. Dans l'épaisseur transparente des pierres de la voûte, des traits d'une blancheur moins éclatante que le fond, & qui paroisoient dans un grand éloignement, marquoient: **JUSQU'ICI PEUVENT S'ÉTENDRE TES SAGES CONJECTURES SUR LES BONTÉS DE L'ÊTRE SUPRÊME A' TON REGARD;**

MAIS TU TENTEROIS EN VAIN DE PÉNÉTRER AU DELÀ. Le reste de la voûte paroisoit avoir été rempli d'inscriptions pareilles, entre deux fonds transparents; mais elles étoient devenues indéchiffrables. Sous le cercle qui déterminoit les bornes de l'esprit humain, on voyoit sur une large bande: **VARIÉTÉ DES OBJETS DE TA FÉLICITÉ'**: cette inscription rennoit tout autour; & plus bas on remarquoit de spacieux carrés dans lesquels avoient été incrustées, avec beaucoup d'art, de très-riches peintures, dont de foibles vestiges, sans suite, quoique peu reconnoissables, étoient d'une beauté & d'une magnificence sans égale: il n'y avoit plus rien d'entier, qu'autant de médaillons attachés à des guirlandes de fleurs en festons, au-dessus de chaque tableau: ces guirlandes, sculptées avec une délicatesse & une légèreté qui imitoient parfaitement la nature, avoient été émaillées du coloris le plus parfait; mais à peine en paroisoit-il quelque nuance; chacun de ces médaillons portoit un de ces titres: **OBJETS DES DÉLICES DU COEUR. OBJETS DES DÉLICES DE LA RAISON. OBJETS D'UN POUVOIR**



QUI NE CÈDE QU'À LA TOUTE-PUISSANCE,
MOYENS QUI RENDENT LA POSSESSION
DE CES BIENS AISEE. Au-dessus de la
porte intérieure, les yeux étoient frappés
en sortant de cet important avis : V A S,
A D M I R E E T J O U I S.*

Toutes ces inscriptions en relief, étoient
entières; elles avoient le brillant & la du-
reté du diamant, & ne faisoient qu'un corps
avec l'albâtre, sur lequel elles étoient ap-
pliquées. Quoi! dit Zeinzemin, ne reste-
t'il donc que ces annonces aussi tristes, aussi
affligeantes, que leur beauté fait sentir le
prix ineffimable d'un bonheur qui n'est plus?
Hélas! divine lumière, vous n'éclairez ces
lieux charmans que pour avertir les mor-
tels qu'ils font disparus ces objets de déli-
ces. Que sont devenues ces divines images
dont l'aspect ravissant pouvoit rendre sage
& heureux!

Il est aisé de comprendre, reprit Fadhi-
lah, que ces précieuses peintures dont la
réalité s'est conservée chez le grand Zein-
zemin, ont été arrachées de ces lieux sitôt
que la Reine de l'Evidence & de la Certi-

^{tude}
* Pilpai fait adroitement entrer dans ces inscriptions
les titres des différentes parties de sa morale.

rude eut cessé d'en faire sa demeure; peut-
être en furent-elles enlevées par ses ordres,
ou bien l'Intérêt & le Mensonge qui nous
tirannisent, détruisirent la plupart de ces
tableaux, pour leur substituer les fantômes
de l'illusion & de l'erreur: ils ont contre-
fait ou falsifié le reste: s'ils en ont conservé
quelque partie, ce n'est que pour attribuer
à l'Imposture les œuvres d'une main respec-
table, ou pour faire révéter sous un nom
sacré, ses monstrueuses productions. Nous
en pouvons juger, Seigneur; vous n'avez
rien vu que digne de mépris ou de pitié
dans ces environs fréquentés par nos Sages:
il n'y en a cependant presque point qui ne
prétendent posséder les divins originaux
de ce Temple admirable; tous, aussi-bien
que moi, ont tenté mille fois d'y pénétrer,
mais vainement; il n'étoit accessible que
pour vous, grand Prince, illustre Favori de
la Nature; votre amitié y a guidé mes pas
incertains; espérez tout de si heureux pré-
sages.

Après quantité de regrets sur le désastre
d'une merveille dont Zeinzemin & son Ami
ne se lassent point de contempler la magni-
ficence, ils sortent du Temple pour en voir



les dehors; ils franchissent avec une extrême difficulté, les bords escarpés qui en cachent l'entrée; ils font le tour de ce vaste édifice. Sur les murs environnans paroissent plusieurs vestiges de relief, qui étoient autant de représentations des plus belles, des plus rares & des plus exquisés productions de la Nature, mais toutes tronquées pour lors; ils observent avec admiration, que les tableaux qu'ils croyoient incrustés en dedans, avoient été ingénieusement appliqués sur la surface extérieure de ces murs, & profondément inserés dans leur épaisseur diaphane, de sorte qu'on les voyoit d'un côté en peinture plate, & vivement colorée, & de l'autre en sculpture relevée en bosse, sans autre coloris que leur blancheur: il n'y avoit que les inscriptions instructives, entières, ou demi effacées qui ne paroissoient point par dehors: ce nouveau miracle redouble leur surprise, & leur fait détester la barbarie qui avoit endommagé ce chef-d'œuvre.

Tournant ensuite la vue sur ce que leur découvre l'élévation de cette montagne, Fadhilah montre au Prince la situation des Isles infortunées dont il lui a décrit les

mœurs; il lui indique tout ce que l'éloignement lui permet de discerner de remarquable; enfin, ils s'enfoncent dans le bois sacré qui environne ces lieux; le silence n'en est pas même interrompu par le chant des oiseaux; l'ombrage épais de cette antique futaie inspire à l'ame un recueillement qui ne l'attache qu'à des pensées sublimes. Ces Amis séparément occupés de diverses réflexions, marchent en imitant cette muette & profonde tranquillité. Un sentier creusé par les eaux, les mène insensiblement au bord de la mer, sur une plaine sablonneuse & aride que laissoit au milieu d'elle une anse formée par une chaîne de montagnes couvertes d'épaisses forêts: vers l'endroit le plus reculé de cet arc, s'élève à perte de vue, le sommet où est placé le sacré parvis de l'Evidence. Le jour étoit sur son déclin, & les rayons du soleil rasant la surface tranquile des eaux, le faisoient paroître une colonne enflammée, mais prête à s'éteindre. Zeinzemin & son Ami cherchent des yeux quelque habitation, quand dans l'enfoncement de cette profonde vallée, ils aperçurent au pied du plus éminent des rochers, une cabane, & virent sortir d'un bâ-



timent léger qui étoit à l'ancre, deux hommes qui portoient leurs pas vers cette humble demeure. Ils vont à leur rencontre; ils les prient de leur indiquer une retraite. Vous ne pourriez que fort tard sortir de ces lieux déserts & peu fréquentés, leur répondirent ces hommes: cette cabane, si vous l'agréez, vous servira d'azile pour cette nuit. Nous ne pourrions pas, ô respectables Etrangers! vous y traiter comme vous paroissez le mériter; mais ayez égard à notre bonne volonté. Cette offre obligeante acceptée, Zeinzemin leur raconte en peu de mots ce qui les a conduits dans cet endroit écarté, & quelques particularités de ce qu'il venoit de voir avec son Ami. O Mortels fortunés! s'écrient ces gens, est-il bien possible que vous ayez pu parvenir sur le sommet de ce mont sacré, aussi révérend des Habitans de cette Isle, qu'il leur est inaccessible! L'on dit qu'il n'y a que des hommes d'un mérite accompli qui puissent y atteindre; & ce que vous nous apprenez des merveilles de ce sanctuaire, nous persuade que nous devons nous féliciter de posséder de tels Hôres. Entrez, nous vous en prions, la sagesse se plaît quelquefois à lo-

ger sous le chaume qui sert d'abri à la pauvreté.

Une femme qui joignoit aux grâces de la beauté un air aussi modeste que ses vêtemens, étoit appliquée à apprêter une nourriture frugale pour ces deux hommes, dont l'un étoit son pere, & l'autre son mari: à l'accueil favorable qu'elle leur voit faire à ces Etrangers, elle court promptement chercher de quoi rendre ce champêtre repas plus abondant & plus délicat; au laitage, aux herbes & aux fruites choisis dont elle couvre la table, elle ajoute quelques poissons; mais le Prince ni son ami ne touchent point à ces derniers mets; leurs Hôres les invitent d'y goûter, & se plaignent de n'avoir rien de meilleur à leur offrir.

Il faut, dit Zeinzemin, que je vous délivre d'une inquiétude que vous cause votre générosité. Je suis d'un Pays où l'on a en aversion toute nourriture préparée aux dépens de la vie des animaux: * ce n'est point précisément que nous croyions que ce qui nous anime, en quittant notre corps, en aille habiter d'autre; si ce principe de vie change ainsi de demeure, il est véritable-

* Voyez la Remarque, page 171.



blable qu'il n'en prend point d'une espèce différente de celle qu'il habitoit : nous ne prétendons point non plus examiner pourquoi la Divinité permet que quelques animaux en dévorent d'autres ; nous observons seulement que ses intentions sont, que tout animal pacifique se contente, pour subsister, d'herbes, de fruits, ou de racines : si cela est, disons-nous, certainement l'homme, que la raison doit éloigner de toute cruauté, & même de ce qui en a l'apparence, ne doit point, pour soutenir sa vie, l'attacher à des Êtres qu'il voit, comme lui, sensibles à la douleur, & chérir leur conservation. La principale raison de notre abstinence est donc d'éloigner de nous toute ombre d'action dénaturée : d'ailleurs, la terre ne nous fournit-elle pas abondamment une délicieuse substance, & beaucoup plus salutaire que la corruption qui suit presque immédiatement la mort des animaux ? Ces deux destructrices ne doivent-elles pas s'accompagner jusque dans les entrailles de ceux qui se repaissent de leur chair ? & ne semblent-elles pas, en abrégant les jours du meurtrier, venger l'Être vivant qui vient de périr sous ses coups ?

La plupart des plantes & des racines, au contraire, contiennent des sucres doux & onctueux qui fortifient & assouplissent nos organes ; le goût & l'odorat nous avertissent de leurs qualités bienfaisantes ; & leur parfaite insensibilité nous dit qu'elles sont faites pour se prêter, sans regret, à la conservation des autres Êtres. Je ne blâme point cependant un usage que la nécessité & l'habitude paroissent autoriser chez vous ; mais il me semble que la nature doit trouver cette nécessité fâcheuse.

Les Hôtes trouverent ce raisonnement plein de sagesse ; ils prièrent Zeinzemin de leur apprendre quelle étoit sa Patrie : il leur fit un court récit de ses infortunes, mais avec cette dignité & ces charmes qui brilloient dans ses moindres discours. Attendus sur le sort de ce Héros, autant qu'épris d'admiration & de respect pour une personne qu'ils craignoient d'avoir traitée avec trop peu d'égard : Pardonnez, Seigneur, disent-ils, si notre ignorance & notre pauvreté ne nous ont pas permis de répondre dignement à la faveur que le Ciel vient de nous faire, en conduisant un si grand Monarque sous le chaume qui nous couvre :



nous avons été témoins, & nous en frémissons encore, de l'affreuse tempête qui vous a vengé des Violateurs des Droits sacrés de l'hospitalité; & la réputation de votre sagesse, qui ternissoit la fausse gloire d'une Cour que vous venez de quitter, répandue, malgré l'envie, dans toute cette Ile, a pénétré jusque dans nos déserts; elle publie par-tout qu'un grand Roi, enlevé par une perfidie aux Peuples des régions fortunées dont il faisoit les délices, délivré par le Ciel des traites qui le captivoient, & préservé des dangers par une Main divine, est abordé seul dans ce Pays. Pussions-nous mériter, Seigneur, d'être du nombre de vos Sujets les plus affectionnés! Disposez dès à présent, & de nous, & de tout ce que nous possédons. Ce faible navire, ajouteraient-ils, dont nous nous servons pour chercher au sein des eaux de quoi nous aider à subsister, est presque le seul qu'ait respecté la fureur des vents; sans doute, grand Prince, que la Divinité le destinoit à vous reporter dans votre heureux Empire: ordonnez, indiquez-nous vers quel point de l'horizon nous devons gouverner; nous franchirons, sans crainte,

les plus vastes mers en votre compagnie.

Mes Amis, répondit Zeinzemin, il me tarde déjà d'être en pouvoir de reconnoître un tel bienfait, & de vous conduire dans un Pays où l'on ne va pas chercher le bonheur dans un désert.

Le fidèle Fadhilah, transporté de joie, est étonné de trouver de tels sentimens dans de pauvres Pêcheurs; il en fait mille éloges que le tems du repos vint enfin interrompre. Le lendemain au lever de l'aurore, ces Hôtes transportent sur une barque légère, tout ce qu'ils ont de propre à échanger pour les provisions de leur voyage. Fadhilah les invite à venir y ajouter celles qui se trouveront dans sa retraite; Zeinzemin voulant partager ce travail avec eux, le plus âgé le prie de rester avec son fils, pendant qu'il ira, avec l'Ami zélé de ce Prince, faire ces préparatifs.

En attendant leur retour, le Héros parcourt la solitude qui environne la cabane de ces Pêcheurs; il loue leur laborieuse industrie, qui a su fertiliser la pointe même des rochers arides; il loue sur-tout l'union tendre qui paroît régner dans cette petite société: Vous êtes, ajoute-t'il, les plus heu-



reux & les plus sages Habitans de cette Ile ; depuis que j'y suis, je ne vois les hommes qu'occupés de travaux, de projets qui me faisoient croire qu'ils ne mourroient point, & je les vois mourir sans avoir jamais joui, ni des agrémens de la vie, ni du fruit de leurs peines.

S'entretenant ainsi, le Prince alla s'afféoir au bord d'une fontaine, & fit placer près de lui le Pêcheur, qui lui adressa ces paroles : Si vous le permettez, Seigneur, j'exprimerai d'une manière qui pourra vous amuser un instant, combien je sens le prix d'un fort que vous jugez heureux : alors, accompagnant de la voix une musette qu'il faisoit résonner avec beaucoup de grace, il chanta sur un air fort tendre ces paroles :

„ Sombres forêts, rochers suspendus,
 „ collines couvertes de verdure, vallons où
 „ l'onde des mers, toute inconstante qu'elle
 „ est, vient chercher le calme, retenez
 „ des sons de ma musette.

„ Tranquille solitude, où le repos ne fut
 „ jamais troublé par les tristes soucis qui
 „ voltigent dans les Palais des Rois, je
 „ vous préfère à leur ennuyeuse pompe :
 „ leurs fêtes orgueilleux sont voisins du

„ tonnerre, & les cabanes des Bergers n'en
 „ redoutent point les coups.

„ Il n'est permis qu'à toi, interprète de
 „ mes ravissémens, & au mélodieux Rossini
 „ gnol d'interrompre ou plutôt de char-
 „ mer le silence de cette demeure champê-
 „ tre, pour chanter celle qui fait l'orne-
 „ ment de ces lieux & ma félicité.

„ Ah ! si les plaisirs que je goute dans
 „ ces paisibles retraites, étoient connus des
 „ Grands... Mais non, demeurez ignorée,
 „ volupté pure, vous seriez envie, vous
 „ cesseriez donc d'être délicateuse.

„ Je vous ai trop long-tems méconnu,
 „ divin breuvage d'une ame libre & con-
 „ tente : j'étois insensible à vos douceurs,
 „ quand courant après les faux biens que
 „ promet la Fortune, & qu'elle ne donne
 „ jamais, je n'appercevois pas marchant
 „ sur de superbes tapis, les perfides rasoirs
 „ de la calomnie, & les pointes enveni-
 „ mées de l'envie.

„ Tu te taisois alors, tendre musette,
 „ agrément de mes plus beaux jours, faite
 „ pour célébrer d'innocens plaisirs, tu re-
 „ fusois de te faire entendre sous ces riches
 „ lambris où réside la flatterie.



» Une folle ambition fit que je t'oubliai;
 » je quittai la Beauté à laquelle tu adres-
 » fois mes vœux, & ton silence me repro-
 » choit mon ingratitude.

» J'ai reconnu mon crime & mon er-
 » reur, j'ai fui; ne me rappelle plus ce fâ-
 » cheux souvenir, ou imitant l'Abcille,
 » transforme l'amertume de cette absinthe
 » en miel le plus doux.

» Ramène-moi toujours à cet heureux
 » instant, où, rendu à moi-même, je re-
 » vins près de celle dont le cœur généreux
 » daigna oublier mon offense; raconte-moi
 » comment animée par l'amour, tu fus flé-
 » chir sa juste colère, comment tu atten-
 » dris sur des malheurs qui la vengeoient,
 » celle dont je préfère un seul regard à la
 » faveur des plus puissans Monarques.

Zeinzemin sensiblement touché de la
 beauté & de la douceur de ces chants, ne
 se laissoit point de les entendre; il lui sem-
 bloit adresser les mêmes paroles à sa chere
 Zavaher. Après se les être fait plusieurs fois
 répéter: O fortuné Mortel! s'écria-t'il,
 quand pourtai-je, saisi des transports du
 beau feu qui vous anime, raconter mes mal-
 heurs passés à celle sans laquelle tout l'Uni-

vers est pour moi une affreue solitude!
 Hélas! le Ciel me l'a-t'il conservée!...

Mais apprenez-moi, ajouta-t'il après
 quelques momens d'un triste silence, quels
 sont les dangers auxquels vous vous félici-
 tez d'être échappé; faites-moi, je vous prie,
 concevoir par ce récit, l'espérance d'un
 sort pareil au vôtre.

Seigneur, répondit le Pêcheur, * né dans
 une condition à peu près semblable à celle
 où vous me voyez, je la quittai, pour al-
 ler chercher le bonheur dans des lieux qu'il
 n'habite point. Je gardois un troupeau dans
 ces environs, & assis à l'ombre près du ri-
 vage, j'en faisois souvent retentir les écos
 des sons de ma musette: le Maître de cette
 cabane, s'occupant à pêcher sur ces bords,
 prenoit plaisir à m'entendre; nous devin-
 mes amis; il venoit passer près de moi ses
 momens de repos, & je trouvois des char-
 mes dans la conversation de ce Sage: je
 vis son aimable fille, j'en fus épris, & tâ-
 chai de lui plaire par mes chants & mes

* J'ai pu à tiré de ses propres fables les aventures
 qu'il met ici en épisode; il ne fait qu'en amplifier & or-
 ner le récit. Voyez les imitations qu'en donne La Fon-
 taine dans ses Fables, du Berger & du Roi, & celle du
 Berger & de la Mer.



soins assidus; je réussis: son pere approuva
notre tendresse; mais l'âge encore tendre
de sa chere fille, la crainte que, changeant
de demeure, je ne le séparasse de cette
unique consolation de sa vieillesse, le fai-
soient différer de nous unir. Tandis qu'il re-
tardoit mon bonheur, un jour, il m'en
souvient encore, aux bords même de cette
fontaine où nous sommes assis, je charmois
mes ennus, en accordant ma voix à cet
instrument; un Chasseur vint se reposer près
de moi, & se plut à m'entendre; ensuite
il me fit plusieurs questions sur les soins
que je prenois de mon troupeau, dont il
admirait l'embonpoint; il trouva mes ré-
ponses sensées: nous parlions encore, quand
une foule de Courtisans accoururent l'en-
vironner, & leurs respects me firent con-
noître sa qualité. Adieu, me dit-il, Ber-
ger, je te trouve capable d'un emploi plus
relevé que la garde d'un troupeau; quitte-
le, viens à ma Cour, je veux te faire un
de mes Ministres: à ces mots il s'éloigna.

Déjà plein de l'idée de ma grandeur pro-
chaine, je cours vers mon Ami; je lui an-
nonce, avec des transports de joie, ce que
j'allois devenir; je lui promis de l'associer

bientôt à ma fortune. Je suis content de
la mienne, me répondit-il froidement; &
si tu en crois ma sincère amitié, tu n'imi-
teras point cet aveugle, qui prit pour son
bâton, un serpent engourdi par le froid,
qui ne tarda pas de lui faire sentir ses pi-
quûres mortelles; tu ne quitteras point ta
houlette pour monter, à l'aide des ronces
& des épines, sur un rocher glissant, en-
vironné de précipices.

Ecoute, cher Ami. J'étois ce que tu es,
lorsque m'ennuyant d'être heureux, je ven-
dis mon troupeau pour devenir commer-
çant: je réussis d'abord; mais le désir des
richesses croit avec elles comme la soif avec
l'hidropisie. Pour profiter plus prompte-
ment, je courus les mers: leur inconstance
ne tarda pas de me dépouiller de la plus
grande partie de mes biens: l'infidélité des
hommes m'enleva le reste, à l'exception de
quelques débris de ma fortune qui me con-
servèrent ce petit vaisseau, qui ne s'éloigne
plus d'un rivage tranquile: il me fait retrou-
ver plus de richesses que je n'en ai perdu,
parce qu'il fournit à des désirs modérés.

Je ne connus jamais la Cour, que par ce
que l'on publie des fréquentes disgraces



qu'on y éprouve, & des malheurs qui les suivent; elle est, dit-on, encore plus inconstante & plus orageuse que la mer même: crois-en donc un Ami qui t'aime; ne cours point ces dangers; je pourrois me plaindre de toi; je ne te donne que des conseils salutaires.

Je ne les écoutai point, Seigneur, ces sages avis; la cruelle ambition me ferma les oreilles, l'Amour même lui céda dans mon cœur; je vis, presque sans être touché, couler les larmes d'une tendre Amante, & je n'en versai, que parce que j'en voyois répandre; je méritois toute sa colère, & de justes reproches de mon ingratitude; sa naïve innocence n'exhala sa douleur qu'en de tendres regrets; je protestai que je l'aimerois toujours, & que je ne tarderois pas de lui en donner des preuves éclatantes; je renouvelai les mêmes promesses à son généreux père; je partis. Le Courtisan oublia ce qu'avoit promis le Berger. J'ose pourtant assurer, grand Prince, que la prospérité ne corrompt point mes mœurs: le faste tumultueux qui environne les Grands, la variété prodigieuse des affaires ou des frivolités qui les distraient,

m'em-

m'empêcherent de penser à des personnes qui devoient m'être les plus chères; mais des envieux qui me furent plus utiles que nuisibles, me rappellerent à moi-même. Le Roi écouta leurs accusations; il me crut d'immenses richesses injustement acquises; il fit en sa présence chercher dans les endroits où l'on me soupçonnoit de les avoir cachées; on n'y trouva que mes habits de Berger: les avertissemens de mon Ami n'avoient point été totalement infructueux. J'avois, en rêvant la pourpre, déposé ces précieux ornemens où l'avare enferme ses trésors, résolu de les reprendre au moindre revers. M'en étant aussi-tôt saisi devant toute la Cour: Permettez-moi, Seigneur, dis-je au Monarque, de redevenir ce que j'étois: il m'est glorieux de voir mes ennemis confondus en votre présence; que fais-je? ils pourroient, peut-être, réussir une autre fois à me perdre, parce que je pourrois cesser d'être innocent: accordez-moi, Prince, la faveur singulière de me retirer avec vos bonnes grâces; c'est la plus précieuse récompense que je puisse obtenir.

C'est ainsi qu'endormi par l'ambition, éveillé par les dangers, je quittai les hon-



neurs comme l'on sort d'un songe ; comme les ombres , disparut aussi une foule de faux amis dont j'étois environné un instant auparavant : quand ils me virent abandonner le poste éminent que j'occupois , ils me regarderent comme celui qui en auroit été précipité par la disgrâce. Loin de m'en plaindre , je sentis combien je méritois ce traitement , moi qui dans l'élévation avois lâchement négligé mon plus sage & mon plus fidèle Ami ; j'en rougis de honte ; l'amour & l'amitié outragés , excitèrent dans mon cœur les plus cuisans remords. Je n'osai retourner vers des personnes que je crus justement irritées ; je n'osois m'exposer à leur juste mépris : j'allai me cacher presque aussi loin d'eux que de la Cour.

Celui dont je retouois les reproches , ayant appris que j'avois renoncé à toute grandeur , me cherche , me découvre , vient à moi les bras ouverts : A présent , me dit-il , que je vous vois devenu sage , je vous redemande votre amitié , & viens vous marquer que rien n'altéra jamais celle que j'ai pour vous. Interdit & confus , je voulus m'excuser , & ne le fis qu'en bégayant. Vous n'êtes point coupable , interrompit-il : je

vous ai plaint dans un état environné de chagrins , de soucis & de peines , mêlés de quelques plaisirs qui relèvent l'amertume de ces maux ; vous m'avez oublié , & vous deviez le faire : que pouviez-vous m'offrir que j'eusse voulu accepter , puisque vous n'étiez plus à vous-même ? mais à présent que vous êtes libre , rendez-moi la compagnie d'un Ami ; c'est le bien que je viens maintenant briguer près de vous : je ne vous parle point d'une Amante . . . Ah ! m'écriai-je , votre aimable fille peut-elle encore aimer le plus ingrat des mortels ! Non , je mérite toute sa haine ; je ne pourrai soutenir ses regards. Oui , mon fils , reprit ce tendre pere , elle l'aima toujours : hâte-toi de venir essuyer ses pleurs ; viens rapporter la joie dans des lieux d'où ton absence l'avoit bannie. J'y volai , Seigneur , mériter mon pardon , & c'est cet heureux retour que je viens de célébrer par des chants qui font le plus doux de mes amusemens.

J'allois sortir de la Cour de notre Souverain , quand vous y arrivates ; je n'eus point le plaisir d'être un de vos admirateurs : vous avez fui , grand Prince , des lieux que la Vérité ne fréquenta jamais , pour



courir à son Temple: il n'étoit ouvert que pour vous; & c'est au pied de ce mont sacré qu'étant venu chercher un azile contre une envieuse calomnie, j'y rencontre un Héros.

Ami, reprit Zeinzemin, si dans ces Contrées barbares je mérite des eloges, je ne suis dans ma Patrie que ce que l'homme doit véritablement être; c'est là que vous trouverez autant d'amis sincères que de Concitoyens; c'est là que vous n'aurez point à craindre les revers que vous avez éprouvés; c'est là que la crainte de se voir inférieur en bienfaits, & le désir de n'avoir point d'égal en générosité, mille ingénieux moyens d'obliger font, si je puis leur donner ce nom, l'envie, l'ambition & les intrigues d'une Cour où je compte autant de Favoris que de Sujets.

Peu après ces entretiens arrivèrent Fadhilah & le chef de cette aimable famille: tous s'empresrent à l'instant à charger le petit navire des provisions qu'ils avoient apportées: tout est prêt, enfin, pour cet heureux départ: la joie, la satisfaction la plus parfaite se fait sentir dans tous les cœurs, & brille sur tous les visages de cette assem-

blée aussi illustre que peu nombreuse. Alors le grand Zeinzemin prenant la parole: Chers amis, leur dit-il, avant que de quitter ces bords autrefois heureux, mais à présent infortunés, resserons, à la vue de cet auguste Temple par de tendres embrassemens, la sincère & inaltérable amitié qui va désormais nous unir pour toujours: si le ciel daigne quelquefois avertir les mortels par d'heureux présages, nous n'en pouvons recevoir de plus favorables que les doux sentimens dont mon ame est maintenant saisie.

Je vous reverrai donc, chere Patrie, toi sage Guide de mes premiers ans, & toi, chere partie de mon cœur: venez, venez, aimable compagne de ce sage Berger, digne fille de votre généreux pere, vous trouverez dans la tendre Zavahe une amie qui vous fera oublier les charmes que vous goûtiez dans cette solitude; venez, mes libérateurs, venez voir un Peuple qui m'affectionne, m'acquiescer envers vous des devoirs d'une reconnaissance qu'il croira toujours au-dessous du bienfait.

Après ces tendres assurances, ces Amis s'embarquent; ce n'est cependant pas sans pousser quelques soupis, que les Hôtes de



ce désert quittent leur retraite : Ces regrets, leur dit le Prince, ô mes chers Compagnons ! seront pour vous comme le reste d'un doux sommeil pour celui que réveille un beau jour ; mais déjà leur léger vaisseau traverse la plaine liquide avec la rapidité du faucon qui poursuit une proie.

Peuples, dont l'avarice ou une fureur meurtrière ne trouve rien d'inaccessible, ne vantez point vos flottes nombreuses, ni la capacité de ces machines, trop petites encore pour votre avidité, ni les énormes flancs que couvrent vos poupes dorées ; ils vomissent sur les bords où ils abordent, ce que le Ciel peut envoyer de plus funeste pour châtier les humains ; & cette foible barque porte ce que la faveur accorde de plus précieux aux Nations, le héroïsme, la sagesse, la constante amitié & l'amour le plus tendre.

Ce nautilus* vole à travers les dangers de mille détroits tortueux, poussé par les Zéphirs qu'envoie la Dive protectrice de Zeinzeim : elle étoit descendue près de l'an-

* Le nautilus (ce petit vaisseau) ou nautilus, est un poisson dont l'écaille a la forme d'une gondole, à l'aide de laquelle cet animal vogue sur la mer.

cienne demeure de la Vérité, au moment que la tempête apportoit dans cette Ile le Héros sur lequel cette Dive de la vie ne cesse d'attacher des regards, dont la douce influence gouverne & conserve les Etrés par des loix que leur simplicité rend admirables ; c'est avec la même sagesse qu'elle fait rencontrer à ce Prince des moyens aussi glorieux que faciles de recouvrer sa liberté : elle-même anime, encourage secrètement ces navigateurs ; elle les fait seconder par les vents les plus favorables ; ils leur font franchir sans péril & sans crainte, les pas les plus dangereux ; ils semblent porter leur vaisseau sur leurs ailes par-dessus les écueils les plus redoutables.

Tandis qu'ils errent entre les Isles qui environnent celle qu'ils viennent de quitter, le sage Fadhilah fait remarquer à Zeinzeim les caractères particuliers qui distinguent les Peuples de ces Contrées, quoiqu'en général leurs mœurs, leurs vices & leurs préjugés soient par-tout à peu près les mêmes, ou aient en général une cause & une origine commune.*

Les premières côtes où ils relâcherent

* Voyez le Chant VIII.



pour y prendre quelque repos, & renouveler leurs provisions, étoient plusieurs cercles de petites Isles soumises à autant de maîtres unis ensemble pour dominer sur un Peuple d'esclaves: ces petits Princes reconnoissoient un d'entre eux pour leur chef; ils avoient pour lui autant de respect que peu d'obéissance. Voyez, Prince, dit le Sage, cette Nation dont l'air & le génie ressemblent aux productions du Pays qui la nourrit; des sucs enveloppés de sels difficiles à dissoudre, font couler le sang avec une froide lenteur dont l'esprit se ressent ainsi que du poids de l'esclavage. Ces Peuples sont industrieux, inventifs, parce que la plupart sont misérables; mais les productions d'un génie qui ne sait que ramper, ne peuvent être que brutes & grossières. Si quelques-uns parmi eux s'appliquent aux sciences, l'embaras d'une ame peu élevée s'apperoit dans la manière contrainte & prolix de développer ses pensées. Comme personne ne peut ici parvenir qu'en se rendant agréable à un maître fier, impérieux, infatué de sa noblesse, l'étude principale des savans est de disputer sans cesse sur les droits, titres, prérogatives & prétentions de cha-

DES ISLES FLOTTANTES. 265
 eun de leurs Souverains particuliers. Jugez, Seigneur, de l'énorme multitude de riens dont l'esprit s'occupe dans ces lieux.

Delà ils passèrent à une Ile placée sous un ciel plus doux, mais dont l'air presque toujours chargé des vapeurs de la mer, n'est que difficilement échouffé des rayons de l'astre du jour. La Nation qui habite cette Terre, dit Fadhilah, participe au flegme de la précédente; il est réveillé par une piquante mélancolie qui donne à l'esprit une vivacité triste, inquiétante & désagréable, qui rend quelquefois la vie ennuyeuse. Le génie de ces Peuples est propre à l'exactitude & à la correction dans les Arts, appliqué & profond dans les Sciences: mais que peuvent produire sur ce fonds lugubre les préjugés & les vices qui leur sont communs avec les autres Habitans des Isles mobiles? Cette Nation libre, spirituelle, mais turbulente, a deux immortels tirans, sa raison & sa liberté; l'une aussi sombre que son humeur, est embarrassée de la multitude de ses idées & de sa fécondité, elle est comme absorbée par les flots de ses méditations; l'horreur que l'autre a de la servitude, lui est aussi à charge par les continuel efforts



qu'elle fait pour lui boucher toute entrée par quantité de loix, de réglemens & de constitutions plus gênantes que ce qu'elle redoute.

Près de cette Isle il en est une autre que nous ne tarderons pas de découvrir, avec laquelle elle dispute l'honneur d'être la plus riche demeure de la Propriété & de l'Intérêt. Dans toutes deux effectivement se trouvent les plus magnifiques Temples de ces Idoles; mais c'est dans celle dont nous commençons à reconnoître les côtes, que le culte de ces monstrueuses Divinités est le plus religieusement observé. Voyez ce terrain bas & marécageux où jamais les moissons ne fleurirent: il est environné d'une multitude de vaisseaux qui viennent de toutes parts, faire des présens à la fortune, ou en recueillir les dons. Les Peuples de ces marais sont les stupides adorateurs des richesses: leur caractère dominant est l'amour du gain, passion soigneusement fomentée par une mesquine frugalité, dont les mœurs grossiers & abrutissans les rendent pesamment attentifs aux misères de leurs divinités: leurs autels sont de larges tables chargées de biens dont ils n'osent jouir.

Portés vers des régions plus tempérées, Zeinzemin & ses compagnons voguoient en rasant les côtes d'un Pays étendu & fertile: ils s'y arrêterent quelque tems pour y respirer un air pur, vif & seréin; ils y trouverent aussi des fruits & des liqueurs d'une saveur plus délicate que par-tout ailleurs. Les Habitans leur parurent plus affables & plus enjoués; ils en demanderent la cause au sage Fadhilah: Nous nous trouvons, dit-il, dans le plus juste milieu de la température, entre des climats trop froids ou trop brûlans: ces Peuples participent à toutes les qualités de ceux qui les environnent; leur caractère est la mobilité même. Cette Nation est active, laborieuse, prompt & expéditive; la seule variété d'occupations fait son repos; un génie flexible la rend propre à saisir ce que les Arts & les Sciences ont de plus relevé; mais sa légèreté ne s'attache qu'à ce qu'elle y trouve d'agréable, d'amusant & de superficiel: ici rien ne s'approfondit trop, rien ne se traite trop sérieusement: ce qu'une application pénible invente ailleurs, vient s'embellir & se perfectionner; ce que les mœurs ont de frappant & d'outré dans d'autres pays, perd ses



nuances trop vives chez ces Peuples; ils n'ont point de ces vertus enthousiastes qui rendent l'homme dur, farouche & insupportable à lui-même, ni de ces vices grossiers qui le rendent féroce, infociale, ou d'un commerce dangereux. Une humeur gaie, un air d'enjouement & de cordialité, rendent chez eux les défauts supportables, & relèvent les bonnes qualités. Tout frivoles que sont leurs jeux, leurs amusemens, leurs plaisirs, si on les prend pour un délassément d'esprit, ils ne sont que ce qu'ils doivent être: il entre beaucoup de ridicule dans leurs manières & leurs goûts; mais ils sont accompagnés de graces tellement propres à ces Habitans, que les Etrangers qui veulent les imiter, manquent les meilleurs traits, & méprisent par dépit les originaux. Enfin, Seigneur, cette Nation est assujétie sans être esclave; elle respecte les Grands sans encenser leurs défauts; elle les raille sans les outrager, plus par plaisanterie que par malignité; elle aime ses Princes par habitude; & ils seroient les plus heureux Monarques, s'ils savoient toujours mériter ce qu'ils doivent à l'humeur généreuse de leurs Sujets.

Au delà de cet Empire, poursuivit Fadhilah, il y a une Isle remplie de restes de monumens somptueux d'un orgueil qui subjuguait autrefois tous les autres Peuples; mais la Nation qui l'habite, subjuguée à son tour, devenue aussi timide qu'elle étoit entreprenante, n'a hérité de ses ancêtres que la souplesse & la ruse qui suppléent au défaut de courage. La chaleur du climat y a perpétué le goût pour des Arts qui demandent beaucoup de vivacité d'imagination: elle occupe ces Peuples de pompes, de cérémonies, de décorations, & à construire de somptueux bâtimens, où se trouve fastueusement logée une pauvreté réelle; des débris échappés aux injures des tems, leur fournissent des copies d'une grandeur qu'il n'a point respectée: la domination des Habitans de l'Isle Stérile * a achevé d'avilir la

* Voyez le Chant IX, page 108. & suivantes. Je vais, comme la plupart des Commentateurs, hazarder quelques conjectures sur ces tableaux allégoriques de mon Indien. Je crois qu'il a voulu y caractériser différents Peuples d'Asie, dont il connoissoit, sans doute, les inclinations. Ne seroit-ce point les Mogols, les Japonois, les Peuples des côtes maritimes de la Chine, les Persans, ceux du Pays du Grand-Lama & les Habitans superstitieux des rives du Gange? Comme il arrive souvent que des Nations, quoique fort éloignées, se ressemblent, on pourroit ici reconnoître quelques traits de nos Européens.



plus grande partie de cette Contrée autrefois si florissante.

La dernière Terre qu'aborda le Héros avec ses fideles compagnons, étoit moitié cultivée, moitié déserte. Son Ami lui fit remarquer l'orgueil, la vanité & la paresse de ses Habitans: Je ne fais, dit-il, si un ciel trop ardent, des nourritures trop vaporeuses ne leur causent pas, avec cette espèce d'assoupissement, des vertiges qui les rendent fiers, présomptueux & graves. On accuse ces Peuples de beaucoup de superstition, maladie d'un esprit sujet aux rêveries, qui, jointe à une profonde ignorance, les tient assujettis à l'infâme tyrannie des plus vils Citoyens de l'Isle Stérile.

Peu après ce dernier trait des caractères des différens Peuples qui se sont rencontrés sur la route, le vaisseau qui porte l'amour & l'espoir d'un grand Peuple, quitte cette triste plage & vogue à pleines voiles vers les Régions fortunées.



ARGUMENT

DU CHANT XIV.

Après le départ de Zeinzemin pour retourner dans sa Patrie, la Nature se fait connaître aux Dieux qui président aux Sciences, & les ennuie avec elle aux Régions fortunées. Les Vices recommencent à conspirer contre ces Pays. Discours que leur fait la Témérité; elle va avec l'Imprudence implorer le secours de la Divo des Tempêtes pour réunir les Isles flottantes à leur ancien continent: la Divo ordonne aux Vents d'enchaîner les Vices, de les transporter dans la presqu'Isle qu'habite la Nature, & de faire échouer les Isles flottantes. De quelle manière les Vents exécutent ces ordres: ils érigent un tropée des dépouilles de ces Isles, sur lequel ils enchaînent les Vices. Description de ce tropée. La Vérité descend sur la terre: son éloge. Les Dieux s'assemblent autour d'elle; elle brûle en leur présence tous les Monstres enchaînés: une Pyramide d'or s'éleve en la place de ce bucher. Ce que la Vérité prescrit à l'humanité, aux Dieux des sciences.

ces, à la Religion, à la Royauté, à l'amour : elle remonte sur son trône : ses Loix se trouvent écrites sur la Piramide d'or : description des ornemens de sa base. Zeinzemin & ses compagnons abordent dans un Golphe situé entre la presqu'Isle où est cette Piramide & son Empire : il ne reconnoit point ces côtes : il va avec Fadhilah à la découverte : ils admirent la magnificence de la Piramide & de ces beaux lieux qui leur paroissent inhabités : ils reviennent à leur vaisseau, où un de leurs compagnons leur apprend que le Pays au delà de ce Golphe est habité. Le Prince & ses Amis se mettent en route pour y aborder. Celui qui a fait la découverte, ne raconte qu'en général ce qu'il a remarqué dans ce Pays ; & lorsqu'ils y débarquent, il annonce que Zeinzemin rentre dans son Empire.

NAU-



NAUFRAGE

DES

ISLES FLOTTANTES.

CHANT XIV.

AU moment que la Mere commune * de tout ce qui respire étoit descendue sur la montagne près de l'ancien Temple de la Vérité, elle n'avoit fait sentir sa présence dans ces tristes Contrées que par des jours plus calmes & plus sereins. Le sein des froides & stériles campagnes qui ne recompensoient presque jamais abondamment les travaux du laboureur, échauffé par ses regards, en devint plus fécond. Elle

* La Nature. Voyez le Chans précédent.

ne s'étoit point encore montrée aux Dives errantes dans le bois sacré, occupées depuis tant de siècles à de vaines recherches; * mais lorsqu'elle eut confié aux Zéphirs le soin de reconduire Zeinzemin dans sa Patrie, alors la gayeté dissipant le léger nuage qui l'environne, la fit paroître avec tous ses charmes divins. Si les filles de la Raison ne la reconnurent pas d'abord, elles furent frappées du pouvoir de ses puissans attraits: elle les assemble, toutes s'empresrent autour d'elle, toutes lui demandent par quelle faveur le Ciel leur envoie une si aimable Protectrice. Suivez-moi, leur dit-elle, vous allez être informées de ses desseins. Elle marche à leur tête vers les ruines du Temple de sa mere; les obstacles qui en bouchoient l'accès, disparurent: elle y entre avec elles; & assise sur la base qui est au centre, † sans leur laisser le tems de revenir de cette agréable surprise, elle leur adresse ce discours:

Dive, arbitre des humaines pensées, § & vous, Filles infortunées d'une mere trop

* Les Dives qui président aux Sciences. Voyez les Chants XI. & XII. page 105. & 203.

† Voyez le Chant XII. Il n'y a point de siège plus digne de la Nature que cette base de la félicité.

§ La Dive qui préside à la Raison.

long-tems assujettie aux loix de l'Opinion & de l'Erreur, ce sont elles qui ont ravagé ce Temple, & vous en ont fermé l'entrée; je vous le rouvre pour vous faire connoître que ce n'étoit qu'en marchant sur mes pas que l'on pouvoit autrefois pénétrer dans ces lieux. Vous en admirez les beautés, vous en déplorez les désastres; mais consolez-vous, ce n'est qu'une ombre de la véritable grandeur de celle de qui dans peu vous recevrez les divines leçons. Elle m'envoie pour rompre vos fers, je vais vous délivrer de la tyrannie des monstres qui persécutent les humains, & vous forcent au silence, ou à défendre des droits injustement usurpés. Quittez ce lugubre séjour, venez être mes compagnes, venez goûter les douceurs d'une liberté parfaite; on ne la rencontre qu'où l'aimable Vérité regne avec un pouvoir absolu. Elle se lève à ces mots. Ces sœurs, transportées de joie & de reconnoissance, suivent leur libératrice; elle les fait monter avec leur mere dans son char brillant & spacieux, & les mène dans les délicieuses Contrées qu'elle habite avec la Beauté, l'Amour & les Plaisirs. *

* Voyez-en la description Ch. IV. r. 1. p. 109. & suiv.



Le départ de la Nature rendit au triste climat qu'elle abandonne, sa première rigueur. Les Furies, compagnes du Menfonge, n'avoient osé paroître tant que cette puissante Dive y avoit été présente. La Ruse, au moment du naufrage auquel étoit échappé le Héros qu'elle vouloit perdre,* quittant tout déguisement, s'étoit enfuie sur les aîles de la Frayeur : elle demouroit cachée dans les plus sombres recoins du Palais du Tiran, honteuse du peu de succès de ses folles entreprises. Sitôt donc que tous ces Monstres connurent l'absence de la Dive, ainsi que le serpent ressort de sa caverne pour chercher à nuire quand il ne voit plus le milan planer dans les airs, de même les Vices commencent à relever leurs têtes orgueilleuses : ils se rassemblent dans le fragile Palais de leur sombre Monarque. La Ruse tente encore de proposer divers stratagèmes, elle n'est plus écoutée.

Pourquoi, dit l'audacieuse Témérité, recourir à des moyens de surprendre l'ennemi, quand nous pouvons le vaincre à force ouverte? Pourquoi nous servir davantage de l'entremise des foibles mortels? Ils ne

* Voyez Chant XI, page 287.

peuvent plus retourner dans ces Pays éloignés dont ils auroient pu se rendre maîtres la première fois qu'ils y aborderent : nos flottes ont été brisées, en ferons-nous equipper de nouvelles? elles auront le même sort. Non, ô Puissances de ce redoutable Empire! ne nous arrêtons plus à ces lenteurs; allons nous-mêmes à une victoire aisée; profitons de la mobilité de ces Isles; qu'elles nous servent d'autant de navires; leur légèreté, vous le savez, ne peut être submergée: une tempête peut les diviser & les rompre; mais les morceaux en feront toujours de spacieuses Provinces, couvertes de Peuples nombreux. Arrivés sur les bords du Continent auquel ces terres furent autrefois unies, leurs Habirans belliqueux abandonnant aux flots ces demeures mouvantes, pleins du courage que nous leur inspirerons, subjuguèrent aisément un Peuple timide qui n'ose verser le sang même des plus vils animaux. Ce projet vous paroît hardi, sans doute, l'exécution en fera d'autant plus glorieuse. Mais toutes mobiles que sont ces énormes portions de la terre, comment pousser ces masses à travers tant de mers? comment gouverner ces prodigieux vais-



seaux? comment notre ennemie les a-t-elle séparés des Régions qu'elle habite? comment les en recient-elle éloignés? Ne pourrions-nous pas comme elle implorer le secours des vents & des tempêtes? La Dive qui les gouverne, ne nous a point jusqu'à présent été contraire. Vous le savez, ô Puissances guerrières! compagnes de la Mort; vous, Discorde, Fureur, Vengeance, Terreur, Crainte, n'est-ce pas sur les ailes des Vents que sont portés vos traits les plus terribles? * ne sont-ils pas les guides de tous les émissaires de notre puissant Monarque & de l'adroite Imposture? Les Opinions, les Songes, les Visions, les Préjugés ne sont-ils pas portés par ces légers messagers? Vous, tout-puissant Intérêt, adoré de tous les mortels, ne font-ce pas les vents qui mènent vos adorateurs aux extrémités de la terre pour enrichir vos Temples? Si quelquefois ils les font périr, ne font-ce pas autant de victimes qu'ils vous immolent? n'est-ce pas par leurs mains qu'ont été érigés les murs

* Voyez le Chant V. Tout ceci s'accorde parfaitement à ce que le Poète y dit des vents & des tempêtes qui secondent ces Furies. La Vérité Chant XI. page 165. explique pourquoi elle permet que ces secours leur soient accordés.

de ce Palais? Si la Dive à laquelle ils obéissent, vous paroît nous être contraire; si sollicitée par notre ennemie, elle a fait périr nos flottes, c'est moins par haine contre nous, que par un effet de son inconstance naturelle: contente de mouvoir, à son gré, ce globe immense, sa puissance se joue avec indifférence de tout ce qui en couvre la surface; sachons profiter de son aversion pour le repos; prions-la de nous accorder les secours de ses plus robustes Sujets: ils font rouler la terre comme un char léger; ils rassembleront ces Isles éparfes, & les pousseront vers la terre ferme aussi facilement que la mer pousse sur ses bords une écume légère.

Ainsi parla l'insolente Témérité; tous les Monstres l'approuverent à grands cris: elle part, accompagnée de l'Impudence. Ces deux intrépides Furies tremblent, pour la première fois, en approchant de la demeure des Tempêtes: elles frémissent de crainte au bruit épouvantable que fait le mouvement de la terre: leur féroce & aveugle courage ne les soutient plus: elles s'avancent d'un pas chancelant vers le trône de la Reine des Mers: elles n'osent presque soutenir les ter-



ribles regards: cependant la Témérité empruntant le langage de la Flatterie, lui adressé ce discours:

Redoutable Dive, vous connoissez combien mes compagnes & moi sommes zélées pour votre gloire: Maîtresse des Tempêtes, vous l'êtes aussi de la révolution des Empires; le mouvement de votre sceptre en marque la durée; vous regnez sur toutes les vicissitudes; vous ordonnez celles de la fortune des Peuples comme celles des saisons: Souveraine absolue de tout ce qui se meut, les passions humaines doivent vous obéir aussi-bien que les vents; & comme ils exécutent vos ordres sur les choses inanimées, c'est nous qui agissons les hommes, & les rendons ennemis d'un honteux repos. Il en est peu que nous n'exposions, soit sur mer ou sur terre, à ressentir les effets d'un pouvoir qu'ils ignoroient, s'ils demuroient soumis à une tranquille oisiveté. Mais tout étendu qu'est votre domaine sur les mers qui environnent votre trône, il en est encore de soumises à un calme paisible. Vous faites mouvoir la terre entière, & des nations nombreuses, dans une tranquillité profonde, ignorent que vous méritez des

autels: nous tentames autrefois de leur faire respecter votre nom; mais une Puissance jalouse nous en éloigna & sembla vouloir imposer des bornes à votre autorité suprême. Vengez-vous de cet attentat; daignez, Reine de tout changement subit & effrayant, secourir notre empressement à vous servir; prêtez-nous les secours des impétueux Ministres de vos volontés; ordonnez-leur de rapprocher nos demeures mobiles des lieux d'où nous voulons bannir un repos qui vous offense: il séduit les humains & les soustrait à votre obéissance; il leur fait oublier qu'ils doivent vous craindre.*

La Dive fut presqu'irritée de cet impudent discours; mais méprisant de si foibles ennemis: Allez, leur dit-elle avec un sourcil moqueur, dites à votre puissant Monarque & à vos vaillantes Guerrières, que dans peu je les mettrai en présence de leur foible ennemie. Elle appelle alors les vents les plus furieux; ils s'assemblent autour de leur Sou-

* Tout artificieux qu'est ce discours que le Poëte fait tenir à la Témérité, il est parfaitement dans son caractère: elle parle précisément comme ces foudrains, qui se font gloire de leurs qualités maléfiques, croient faire l'éloge de quelqu'un en lui prêtant ces mêmes qualités; c'est le kat & l'éléphant de la Fable.



veraine comme un effain d'abeilles: le respect ne leur permet pas d'élever plus haut leur murmure. Chassez, leur dit-elle, ces monceaux de limon & de ponce * qui nagent sur ces mers; poussez-les vers les côtes immobiles des Régions fortunées; mais respectez la magnificence de ces beaux lieux. Toi, dit-elle à leur Chef, vas prendre dans le creux de cette montagne de glace, les Monstres qui en font leur retraite, & transporte-les dans une presqu'Isle de ce Continent, opposée aux rivages contre lesquels tes compagnons vont faire échouer ces masses. Ils te suivront ensuite chargés des dépouilles de ces Isles; vous les assemblerez aux pieds de ma Souveraine. †

Ces ordres prononcés, tous les vents déploient leurs ailes, & font retentir l'air du bruit éclatant de leurs applaudissemens; ainsi qu'une troupe de faucons que le chasseur lâche à la poursuite d'une proie, ils partent; le Ciel est obscurci de leur ombre gigantesque; ils environnent la retraite des

* On a déjà vu Chant II. que le fond de ces Isles étoit un amas de rochers calcinés par des feux souterrains, qui devinrent capables de former comme la pierre ponce.

† La Vérité, la plus puissante des Dives.

Vices, ils en enlèvent, ils en dissipent les voutes comme une poussière. La multitude de ces Monstres hideux paroît un tas de reptiles qu'un rocher renversé par un tremblement de terre, laisse à découvert; ils s'agitent, se débattent sans savoir où fuir; alors le Chef des ouragans leur fit un traitement pareil à celui que l'on fait à d'infâmes corsaires: il les enveloppe d'un épais nuage comme de la voile d'un navire, * & les charge sur ses épaules capables de porter le globe de la terre. Achevez, dit-il à ses compagnons, d'exécuter ce que notre Souveraine vous a commandé. Il vole aussitôt en leur marquant la route qu'ils doivent suivre pour le venir rejoindre. Ils réunissent donc leurs forces, & poussent devant eux les Isles dont ils viennent de captiver les Tirans. Ces Contrées auparavant flottantes, mais retenues par la contrariété d'une infinité de courans rapides, franchissent ces obstacles & voguent comme ces spacieux radeaux couverts de gazon, chargés d'éléphans & de soldats, avec lesquels des ar-

* Pour punir des corsaires pris en mer, on les enveloppe quelquefois dans la grande voile de leur vaisseau pour les noyer.



mées nombreuses traversent le Gange, * ou de même que quand le soleil redonnant le jour au Septentrion, vient déchaîner les mers de Scytie, on voit d'énormes masses d'eaux solides chariées par les flots; c'est de la sorte que nagent ces Isles inconstantes, & qu'elles sont précipitées par des vents furieux, vers des côtes qui les reduiront en de spacieux banes de sable. Pendant cette rapide navigation, partie des ouragans ravagent les campagnes, déracinent les forêts, renversent les Temples, les Palais, en enlèvent les richesses dans leurs tourbillons, les habitans abandonnent leurs maisons, leurs villes, fuient dans les plaines : celles de ces terres dont le fonds n'étoit que de cendres † ou des superfluités amassées par l'avarice, & dissipées par la prodigalité, disparurent, l'une avec ses fourbes & orgueilleux habitans, & l'autre avec ses peuples oisifs; les autres Isles n'étant plus que

* Aux Indes les armées sont souvent composées de plusieurs centaines de mille hommes & d'un grand nombre d'éléphans: on leur fait passer les fleuves sur des radeaux couverts de gazon, pour ne leur point laisser appercevoir qu'on les embarque, sans quoi ces animaux résisteroient.

† L'Isle Scytie. Voyez le Chant IX. page 109. & l'Isle de la Frivolité. Voyez le Chant X. page 120.

de rases campagnes dépouillées de tout ornement, comme par les ravages d'un incendie, vont enfin se briser contre les Régions fortunées. Le Ciel, qui ne permet que l'homme soit malheureux que quand il renonce lui-même à son propre bonheur, & qui ne le dépouille de faux biens que pour lui faire retrouver les vrais dans le sein de la Nature, sauva la plupart des Peuples, en faisant échouer sur les bas fonds de cet heureux Continent, ces masses supportées par les flots; une multitude prodigieuse de ces infortunés quittent les débris de leur naufrage, & se répandent sur ces bords fertiles, dont les Habitans s'empressent à les secourir avec humanité.

Les vents alors modérant leur violence, s'éloignent de la surface des terres, & volent, chargés de leur butin, où leur Chef leur a ordonné de se rendre. Là dans une plaine spacieuse & élevée, champs couverts d'une verdure perpétuelle, émaillés de fleurs richement colorées, qui ne se flétrissent jamais, & environnés des avenues qui conduisent aux jardins enchantés de la Nature & de la Beauté, dont on découvre les magnifiques perspectives: au milieu, dis-je, de



cette plaine riant, séjour digne de l'immortalité, arrivent les Géans aîlés; ils y perdent leur humeur impétueuse & turbulente; ils retiennent, par respect, leur souffle bruyant; ils n'emploient leurs forces qu'à accumuler, par les ordres de leur Général, le prodigieux butin qu'ils ont enlevé; ils en forment une montagne élevée: alors sur ce tas d'or, de pierres, de vases précieux, de riches étoffes, mêlés d'armes de toutes espèces, & d'une multitude innombrable de frivoles écrits, ils jettent, en riant, tous les Vices chargés de pesantes chaînes. Sur le sommet de cette pile sont placés, avec le Monstre à mille têtes & autant de bras, l'insolente Propriété, le Mensonge, l'Avarice & la Ruse, enchaînés des mêmes liens. Plus bas sur des lambeaux poudreux de volumes déchirés, d'habits de Théâtre & de Pantomime, sont liées avec les peaux infectes de leurs serpens, l'hipocrite Imposture, la Superstition, l'Enthousiasme fanatique, avec la honteuse Scélératesse, la Débauche lascive, la Gloutonnerie, la Parcèssè, l'Orgueil avide de déférence, de respect & d'obéissance aveugle. On a attaché à tous ces Monstres le masque enduit d'un fard

religieux & modeste qui couvroit leurs affreux visages. Autour d'eux sont jetés de petits fantômes sous une infinité de formes différentes, entortillés de toiles d'araignées; ce sont les Visions, les pieux Stratagèmes, les secrètes Cabales, les vains Scrupules, les artificieuses Apparences, les Prétextes spécieux, une Curiosité souple & insinuante qui sonde les cœurs pour connoître & profiter de leurs foibles. Les Ministres de la Dive des Mers ajoutent, en riant, à cette bizarre multitude de vermines, les folles Opinions & les vains Préjugés, dont il seroit infini de décrire les difformités. A l'autre côté de cet infame groupe, ils attachent sur des débris d'armes, de chariots, de tronçons d'épées, de piques, de poignards & de javelots, la Discorde, l'Envie, la Haine, la Vengeance, la Perfidie, l'Ambition, la barbare Fureur des combats, le Despotisme, la Tirannie, la Gloire, le Fastè, l'Orgueil; ils les chargent des jougs qu'ils imposoient aux mortels, & associent à ces fiets ennemis des nations, les misères dont ils les accabloient auparavant, l'Indigence couverte de haillons, la Crainte, la Terreur, l'Esclavage & le Désespoir



furieux; tous ces Monstres presqu'expirans exhalent encore des gouffres de leurs bouches impures, des vapeurs noires & mortelles, pareilles à celles que vomissent des volcans.

Cependant la Dive qui préside au mouvement de la terre, tournoit les Régions, où elle fait ériger ces trophées à l'auguste Vérité, vers les premiers rayons de son trône brillant : * une large bande de ces traits lumineux s'étend du centre du monde vers les bords de l'horizon de ces beaux lieux. Sur cette route éclatante la Souveraine des Dives bienfaisantes † traverse en un instant l'espace immense qui sépare l'astre du jour de l'habitation des mortels; elle arrive aux champs de sa victoire.

O Reine incomparable de la réalité des Etes! ô toi, Existence immuable de leur sou-

* Expression digne de la magnificence du sujet, qui signifie, selon le système de Piragore, à présent celui de Copernic, que le soleil se levait pour ce Pays-là, puisque, selon cette hypothèse aujourd'hui démontrée, quand le soleil paroit se lever pour quelque endroit, c'est que ce point de la terre tournant avec elle vers le soleil, commence à en être désiré, & les rayons étant pour lors horizontaux à l'égard de ce lieu, forment, en effet, comme un pont entre lui & cet astre.
† Il faut remarquer que Plinai varie & péripétrast souvent le nom de la Vérité & des autres Dives.

souverain Auteur! qui peut, sublime Vérité, dignement décrire tes divins attraits? toi, l'ornement & l'éclat de la lumière même, peut-elle, dans un objet chéri, monter à l'Amant le plus passionné rien qui égale tes charmes ravissans? Ton front est le trône d'une majesté infinie; tes yeux, une source de splendeur & d'évidence; leurs regards sont ceux de la Providence même; ta bouche est le sanctuaire de ses sacrés oracles, & ses sons mélodieux sont le principe de toute harmonie; ton cœur est le foyer ardent de l'amour vivifiant du Créateur pour ses créatures; ton sein fécond est l'impénétrable origine de toute félicité; tes mains bienfaisantes sont les artistes de tout ordre admirable; & tes pieds, l'inébranlable appui de l'Univers.

Sûr que cette Dive adorable parut dans ces lieux, toutes celles qui les habitent accourent autour d'elle, transportées de joie: elle s'avance sur son char radieux; à ses côtés sont assises la Nature & la Beauté; le tendre Amour la suit immédiatement, accompagné des Jeux & des Ris, donnant les mains à l'Humanité & à la naïve Candeur: le reste des Dives environnent cette auguste



troupe. Sitôt qu'elle fut proche de l'affreux monceau des Montres enchainés : Vous allez voir, dit la Vérité, disparaître ces objets odieux. A l'instant un éclair partant de ses yeux, embrasse cette masse aussi rapidement que le feu prend aux matières les plus combustibles; de vastes tourbillons de flamme s'élevèrent à perte de vue, & voltigeant comme celle d'un flambeau prêt à s'éteindre, disparaissent avec une épaisse fumée qu'emportent les vents en retournant dans leurs demeures.

A la place de ce bucher des Vices paroît une Pyramide d'or: celles que vante l'Egypte, n'ont rien de comparable à sa grandeur: son sommet est plus élevé que les plus hautes montagnes de la terre, & sa base occupe autant de place que l'enceinte d'une grande ville.*

* Tout est grand & sublime dans la Basilide. Nous avons déjà dit que le Poëte n'avoit point recours à des fictions triviales ou peu vraisemblables: c'est la Nature même & tous ses attributs allégorisés avec la première perfection de l'Être suprême. Il tire tous les ornemens de son Poëme de la dignité & de la grandeur de son sujet, & ce sujet ne devoit lui inspirer que des idées les plus relevées: ses tableaux & leurs contrastes n'offrent rien que de magnifique à l'imagination tout y est aussi extraordinaire que d'une heureuse invention; tout y est non-seulement dans la vraisemblance, mais dans le vrai: ses machines y jouent avec un artifice aussi industrieux que nouveau & surprenant; & je ne doute pas qu'il n'ait fourni de quoi exercer nos plus habiles peintres mieux que sur des modèles tirés de Virgile & d'Homère.

En réduisant en poudre tes foibles ennemis, dit la Vérité à la Nature, j'érige ce monument éternel de ta vengeance: j'ai aussi affaissé & aplani les montagnes qui fermoient l'isthme qui joint ta demeure à l'Empire que tu protèges: * ses Peuples & ses Rois viendront librement ici pour y apprendre, non à être heureux, mais à l'être constamment, & à accroître leur bonheur. Quant aux Nations des Isles infortunées, qui ne sont plus que du sable, affranchies de toute autre passion que du désir de leur conservation, je les ai toutes disposées, ainsi que l'homme qui vient de naître, à n'obéir désormais qu'à tes loix.

Sois maintenant libre, douce & paisible Humanité; ne forme qu'un corps organisé par les accords d'une unanimité parfaite;

trieux que nouveau & surprenant; & je ne doute pas qu'il n'ait fourni de quoi exercer nos plus habiles peintres mieux que sur des modèles tirés de Virgile & d'Homère.

* Voyez le Chant IV. tome 1. page 129. Le Poëte a voulu par ce voisinage du séjour de la Nature & de la Beauté, enfermé par de hautes montagnes, marquer l'état d'une Nation dont les mœurs sont douces & simples, mais encore grossières. Quand les Arts & les Sciences commencent à poûler & à perfectionner ces bonnes qualités, c'est alors que disparaissent les barrières qui retenoient ces Peuples dans l'ignorance de la belle Nature.



que la variété infinie de desirs, de sentimens & d'inclinations, se réunisse en une seule volonté; qu'elle ne meuve les hommes que vers un unique but, le bonheur commun; que semblable à la lumière, cette félicité s'étende également à tous. Sois la Mere commune d'une famille heureuse; que rien n'appartienne qu'à toi; qu'une multitude de bras rassemble dans tes trésors les fruits de l'abondance, & les ouvrages de l'industrie; qu'ils y reverfent fans celle plus que n'y peuvent puiser les besoins de la Nature.

Dive de la raison, tu ne feras plus asservie à l'incertitude d'une foule d'opinions absurdes ou honteuses; tu ne feras plus obsédée d'une foule de préjugés insensés; tu ne feras plus tyranniquement forcée de renoncer à tes propres lumières pour admettre, ou pour concilier des contrariétés revoltantes; tes yeux ne seront plus fascinés des fausses apparences de l'illusion; nuls nuages ne t'empêcheront plus de distinguer sûrement l'évidence réelle de celle qui te laissera entrevoir * tout ce qui peut être véritablement digne de ton divin Auteur.

* Il y a deux sortes d'évidences, la réelle & la con-

Vous, Filles de cette Intelligence, vous ne ferez plus occupées de vaines recherches, de questions folles & risibles: la Nature vous mettra sous les yeux une infinité d'objets dignes de votre attention: vous en développerez les voiles; vous pénétrerez ses secrets jusqu'ou elle vous les laissera accessibles; vous en instruirez les hommes; vous leur apprendrez à jouir de ce qu'ils admireront; vous travaillerez de concert avec les Arts & la Beauté, à orner leur demeure, & à diversifier leurs plaisirs.

Vous, Vertus affranchies de toute contrainte, redevenez ce que vous futes autrefois, les disciples de la Nature, & les compagnes fideles de l'humanité; ne tirez que de ses tendres sentimens vos préceptes & vos motifs.

Toi, qui prérides aux hommages que les mortels rendent à la Divinité, trop longtems esclave des Monstres qui la feignoient semblable à eux-mêmes, tu n'érigeras plus de Temples au Monarque des Cieux: l'U-
ffensuels; la première montre ou prouve manifestement qu'une chose est, la seconde demontre qu'une chose peut être, sans assurer qu'elle est. La Vérité promet ici à la Raison un moyen sûr de perfectionner les sciences humaines, en assignant à chacune de ces évidences leurs départemens.



nivers est le moindre ornement de son sceptre: tu es moins destinée à lui faire rendre de vains honneurs, qu'à porter les hommes à exécuter ses intentions: fais qu'ils s'aiment, qu'ils s'entre-aident comme fils d'un même pere: touchés des bienfaits réciproques, pourront-ils méconnoître ceux de la Cause premiére? * Ce seul culte lui est agréable. Tu n'auras point d'autres autels que les cœurs; tu n'auras point d'autres prêtres que les hommes des merveilles de la Nature: chaque objet de leur admiration est une strophe de l'hymne immortelle que chantent les admirateurs en l'honneur du Tout-Puissant: chaque sensation agréable est un parfum que ces Ministres ne cesseront de te fournir, ô Dive d'une éternelle reconnaissance! & tu ne cesseras de le répandre sur tes sacrés foyers: tu ne seras plus nommée le joug des cœurs, † la chaîne des volontés & des con-

* C'est en cela seul que consiste l'essence de toute vraie Religion; tout le reste n'est qu'une artificieuse imposture par laquelle on élude les intentions de celui qui, infiniment bon, veut absolument n'être honoré que par les services effectifs & réels par lesquels tous les hommes doivent réciproquement se préserver, non-seulement de toute indigence, mais de toute crainte, de toute inquiétude & de tous soucis temporels.

† Le mot de Religion signifie presqu'en toute Lau-

sciences, mais leur vie & leur mouvement.

Viens, continua la Vérité, parlant à une autre Dive qui se tenoit éloignée, les yeux tristement baissés; elle avoit le front ceint d'un diadème enrichi de diamans, sa robe d'une étoffe précieuse, en étoit toute brillante; elle portoit d'une main un sceptre d'or, & de l'autre une épée: Approche, lui dit la Dive législatrice; tu ne fus jamais malheureuse que parce que la Flatterie t'empêcha mon accès. Crois-tu, suprême Arbitre du gouvernement des Peuples, que détruisant les Monstres, qui corrompent les hommes, te forçoient d'exercer par la crainte & le châtement, un pouvoir tyrannique; penés-tu, dis-je, que j'aie prétendu te dépouiller de ta puissance? Non, je ne l'ai qu'affermie. On ne te defobéira plus; on te redoutoit; tu seras chérie comme la tendresse d'un pere: de vils adulateurs te fascinoient les yeux sur tes vrais avantages; ils t'attachoient cette autorité que tu regrettes; ils en profitoient, & ne t'en laissoient que la honte. Combien de fois n'as-tu pas

gue comme en Latin *Religio* du mot *religare*, enchaînement, captivité. Pourquoi a-t'on domé ce nom injurieux à la chose du monde qui devrait être la plus libre?



gémi sur le trône, quand ton cœur s'ouvrant aux sentimens d'humanité, au désir de répandre des bienfaits, un pompeux esclavage te lioit les mains? Toute-puissante lorsqu'il falloit punir ou opprimer, quelle étoit ta foiblesse pour récompenser? Combien pour un heureux en laissois-tu dans la misère, ou faisois-tu d'infortunés? Vas, romps ce fer cruel; je vais te faire connoître tes véritables droits & les titres éminens de ta grandeur.

L'Adulation, dont les respects ne font que d'injurieux mépris, les louanges de sanglantes railleries, & la soumission des pièges tendus pour te surprendre, te nommoit image de la Divinité, & vouloir te faire ressembler à ses infames idoles; & moi Vérité, je vais t'apprendre ce que c'est que ressembler au Monarque suprême. Sache qu'en quelque sorte il est moins grand par sa puissance infinie, que par sa bonté: celle-ci ordonne, la première exécute: elle a fait toutes ses créatures intelligentes, égales, également dignes d'être heureuses; * imite-la,

* Pilpal entend par cette égalité parfaite celle des moyens fins & aisés, accordés indistinctement à tous les hommes, de se procurer avec la subsistance, tous les agrémens de la vie, chacun selon son goût: il n'admet

maintiens cet ordre, perpétue ce bienfait, oblige l'humanité entière, en rendant son bonheur constant. Quelle sera la multitude de tes courtisans zélés & sincères! quelle sera l'étendue de ton Empire! Sois la Protectrice de tes compagnes, fais observer uniformément leurs leçons faciles & leurs préceptes aimables. Cette uniformité que tu régiras d'un clin d'œil, fait l'essence de ton pouvoir: muni des attraits invincibles d'un bien manifestement reconnu, qui pourra lui résister? Il sera aussi possible de voir, où il n'y a plus de maux ni de forfaits, des fils attentent à la vie de l'Auteur de leurs jours, que de voir un ambitieux conspirer, ou des Sujets rebelles soulevés contre toi.

Vous, douce Parenté des cœurs, Amirié rendre & prévenante, Amour ardent & délicat, je ne vous prescis rien; exercez sur les créatures tous vos charmes; partagez avec moi l'autorité que m'a donné la Providence.

dans sa république, comme on l'a vu Chant II. d'autre distinction que celle des talens qui enrichissent la société de quelque utile découverte; encore veut-il que cette supériorité ne reçoive que de libres hommages de la reconnaissance, & en général, que le mérite n'ait besoin d'autre récompense que de sa propre excellence.



Après ces discours pleins d'une énergie victorieuse, la Vérité retourne sur le trône éclatant, * d'où elle ne cesse d'éclairer les Dives auxquelles elle laisse le soin de gouverner les humains. Ce qu'elle venoit de prononcer, étoit écrit en caractères plus durs & plus brillans que le diamant, sur le riche trophée, qui venoit de s'élever à sa gloire du milieu des cendres impures de tous les Vices.

Chaque face spacieuse de la base de cette Pyramide incorruptible, étoit ornée de plusieurs carrés de magnifiques peintures. Dans le premier, la Perspective épuisant les secrets de son art enchanteur, s'étoit efforcée de renfermer dans un espace fini, une étendue presque immense : en effet, l'œil se perdoit dans cette profondeur parsemée d'une infinité de centres embrasés, autour desquels rouloient, avec ordre, plusieurs Globes; † il sembloit que tous ces points,

* Le Soleil.

† Tout ce Poème contient, sans de magnifiques allégories, la métaphysique la plus saine, une morale susceptible de démonstration, & une physique qui n'étoit pas ignorée de notre Poète, disciple de Pythagore, non plus que les opinions qu'on adopte nos modernes sur le pesanteur. Pipal prend un juste milieu, sans s'embarrasser de vuide ni de plein. Il paroît attribuer ce phénomène à l'action de plusieurs forces contraires opposées

auparavant centres d'un repos immobile, fussent devenus, par une éruption subite, autant d'appuis d'une force divisée & dispersée çà & là, qui s'étoit emparée de ces divers fondemens. L'activité rapide de cette Puissance étoit marquée par des traits éclatans, lancés de toutes parts du milieu de chacun de ses domaines : par-tout où elle s'étoit établie, elle repoussoit les corps environnans, les tenoit éloignés de ses trônes, & suspendus à des distances proportionnées à la surface qu'ils présentoient à ses efforts. Mais soit que ces masses tendissent d'elles-mêmes à retourner vers les lieux d'où elles venoient d'être chassées avec le repos, ou soit que leur indifférence les livrât à une multitude d'efforts contraires qui les retenoient suspendues, ces corps trouvant à cha-

Fane à l'autre. Ces forces, selon les lois du mouvement, agissent & doivent agir réciproquement les unes contre les autres, & restent suspendus les corps qui sont entre elles : du reste, une légère connoissance des mécaniques, fera aisément comprendre comment ces puissances toutes environnantes & environnées, déterminent ces corps intermédiaires à prendre une direction moyenne, & comment elles peuvent mériter plus ou moins, l'une sur le domaine de l'autre ; de sorte que celle-ci agissant dans son département, produise la force centrifuge en poullant en dehors, & celle-là usurpant plus ou moins, sur la juridiction de sa voisine, communique à ce qu'elle y rencontre une force centripète.



que instant une résistance égale à leur poids, étoient par de continuels détours contrains de rouler dans des courbes d'une vaste circonférence; leurs révolutions marquoient la durée des tems. Les grandeurs & les distances de ces astres errans étoient représentées par de justes proportions: on remarquoit entre les plus petits l'habitation des mortels, & cette petitesse faisoit naturellement conjecturer que les plus spacieux de ces corps n'étoient pas sans spectateurs des diverses Contrées de ces plaines azurées.

Au bas de ce tableau étoient tracées les positions, les aspects divers de ces astres par rapport à la demeure des hommes, & ces combinaisons les avertissoient des tems de leurs travaux, de leurs délassemens & de leurs plaisirs.

Plus loin la terre auparavant presque imperceptible, paroissoit se rapprocher tout-à-coup, enveloppée de l'air qui l'environne: une teinte extrêmement légère, marquoit la finesse de ce fluide dans lequel nageoient les météores; on voyoit naître & se rassembler les exhalaisons qui les formoient: plusieurs traces très-déliées annonçoient le cours & la direction des vents; des signes

particuliers marquoient leurs saisons & leur durée: à travers cette gaze s'apercevoient les mouvemens de la surface des mers & des fleuves, avec les Isles & les Continens qu'ils arrosoient.

A côté, ce même Globe ouvert en des parts égales, coupées en différens sens, faisoit voir avec la profondeur des mers, l'intérieur de la terre: on distinguoit les couches qui composent ce solide, les creux & les cavités qu'elles laissent entre elles, & les richesses qu'elles renferment: on pouvoit remarquer les mouvemens secrets des eaux; comment des entrailles échauffées de cette mere commune vers la surface molle & tendre dont elle couvre & foment les racines, s'élevoient les suc nourrisiers des plantes, & par quel artifice l'air les faisoit monter dans leurs canaux; comment sa mobilité rassembloit les vapeurs, en répandoit ensuite les favorables influences sur l'extérieur des campagnes; les deux élémens transparens * monroient aussi la variété infinie de leurs Habitans.

Sur la seconde face de la base de cet obélisque précieux, la peinture avoit développé

* L'Air & l'Eau, les Oiseaux & les Poissons.



en forme de superbes tapis, les ornemens dont les saisons revêtent la terre; sur ces riches vêtemens étoient représentées, par ordre, les différentes sortes de plantes, avec les caractères qui les distinguoient, & les progrès de leurs accroissemens: près d'elles paroissoit une multitude d'animaux de toutes espèces, que l'on reconnoissoit autant aux différentes marques de leurs instincts, qu'à l'exactitude des traits qui les figuroient.

Enfin, les deux autres côtés de ce support étoient couverts de tout ce qu'offre de plus merveilleux à l'esprit & à l'industrie des hommes cette science qui renferme toutes les autres, cette émanation pure de l'évidence, mere féconde des beaux arts, qui mesure, pèse, nombre & combine tout ce que renferme l'Univers, qui dispose, à son gré, de l'étendue & de l'infini même, * pour laquelle rien n'est inaccessible: elle régit le mouvement; elle l'assujettit à ses loix; tous les élémens la servent & lui obéissent: ici sont rassemblés tous les traits qui mar-

* Les Mathématiques qu'on peut nommer, à cause de leur étendue, la science universelle: c'est sur-tout dans les mécaniques que brille leur utilité.

quent les propriétés des figures, les rapports des grandeurs & tous les objets de ses sublimes spéculations; là sont tracées toutes ses opérations miraculeuses, avec l'ingénieux appareil de tous les moyens qui la rendent maîtresse de donner de nouvelles formes à la matière, de l'organiser & de la faire agir comme si elle étoit douée d'intelligence.

Tels étoient les excellens ornemens de la Piramide, digne ouvrage de la divine Architecture: son éclat éblouissant avoit de fort loin servi de phare au vaisseau qui portoit Zeinzemin. Les vents faisant échouer les Isles infortunées, avoient, par les ordres de leur Souveraine, laissé tranquille l'espace des mers que traversoit cette barque: les seuls Zéphirs la conduisirent heureusement dans un golphe qui séparoit une partie de la presqu'Isle des Dives du Continent. Le Prince ne reconnut point ce rivage; mais sitôt qu'il y fut abordé, il s'empressa d'aller avec son ami Fadhilah, reconnoître la merveille qu'ils appercevoient; leurs autres compagnons restèrent à bord. Arrivés aux pieds de la Piramide, leur étonnement fut égal à la richesse de la matière, à la magni-



ficence des décorations de cet édifice, & des lieux qui l'environnent: ils ne peuvent rassasier leurs regards errans; ils les fixent, enfin, sur les objets qui ont le plus d'attrait pour le Sage.

Le Prince reconnu, avec joie, les loix que respectent ses Peuples. Son Ami lui explique les divers sujets des rares peintures qui les accompagnent comme autant de récompenses promises aux nations qui observent ces préceptes divins. Ah! s'écrie Zeinzemin, que les miens ne possèdent-ils les trésors de ces excellentes connoissances!

Après avoir long-tems contemplé avec ravissement ces beautés, surpris de n'appercevoir aucune trace d'habitation dans ce séjour enchanté, ils le quittent en soupirant; le seul amour de la Patrie en arrache Zeinzemin. Descendant de ce lieu élevé, pour retourner vers leurs compagnons, ils apperçurent le fond du golphe & l'isthme qui joignoit cette Terre à un autre Pays: Passons, dit le Prince, sur le bord opposé, peut-être apprendrons-nous quelle Nation est voisine de ces jardins délicieux; sans doute que ce lieu respectable n'est fréquenté que les jours de plaisirs, & lorsque

ces

ces heureux Citoyens veulent s'instruire des œuvres du Tout-Puissant, & des devoirs humains.

De retour près de leurs compagnons, ils les trouverent aussi empressés qu'eux à traverser le trajet; ils lèvent l'ancre: Zeinzemin plein des idées dont il est épris, ne cesse d'exalter ce qu'il vient d'admirer: ils atteignoient presque l'autre rive, quand le plus jeune de ses conducteurs parla ainsi: Permettez, Seigneur, que je vous récite mes découvertes. J'ai été, pendant votre absence, à l'aide de la chaloupe, reconnoître le Pays où nous allons descendre. M'étant avancé quelques milles dans les terres, j'ai rencontré une troupe de personnes que j'ai reconnu être de nos Compatriotes: ils marchaient vers une habitation spacieuse: je me suis mêlé parmi eux: on nous a introduits dans le lieu des assemblées publiques, où étoient cent vieillards, ou plutôt cent rois, non par la magnificence de leurs vêtemens, mais par la majesté de leurs personnes. A côté d'un d'entre eux qui n'étoit distingué des autres que par les égards que ses égaux avoient pour lui, étoit assise une Princesse d'une rare beauté, qui parois-

TOME II.

V



soit être sa fille. Un de ceux avec lesquels j'étois, parla ainsi à cette respectable assemblée :

Seigneurs, les Peuples des Provinces maritimes de ce florissant Empire ont secouru avec une humanité que nous ne cessons d'admirer, la multitude de malheureux que le Ciel irrité, ou plutôt sa clémence a jetés sur ces bords fortunés. Mes compagnons m'envoient vous supplier, grands Princes, de les compter au nombre de vos Sujets: daignez, pour que nous ne soyons plus à charge à nos bienfaiteurs, nous accorder pour azile quelques Contrées où nous puissions subsister de notre travail; faites que devenus Concitoyens, nous contribuions de toutes nos forces à l'utilité commune.

Celui que l'on estimoit le plus sage leur fit, au nom de tous, cette courte & obligeante réponse: Dites à ceux qui vous envoient, que les biens de la Nature sont communs à tous les hommes qui n'ont qu'une même Patrie. Mais pour qu'un trop grand nombre d'habitans n'occupent pas un terrain insuffisant pour fournir à leurs besoins, ils seront distribués par familles dans toute l'étendue qu'occupe la nôtre,

& n'en feront plus qu'une avec elle; du reste, qu'ils se conforment à nos mœurs.

Grand Roi, ajouta celui qui faisoit ce rapport, la Divinité va récompenser le procédé généreux de ces Peuples humains; elle leur rend votre Personne chérie, & ce vaisseau touche les bords de votre Empire. Zeinzemin, comme au sortir d'un songe, ne peut croire ce qu'il entend; ses compagnons le lui confirment tous en embrassant ses genoux; ils l'assurent que le sage Adel & la divine Zavaher présidoient à cette illustre assemblée. A ces mots il les relève, les embrasse avec tendresse, & prend terre avec eux, en tressaillant de joie; son excès ne lui laisse proférer que ces mots: Hâtez-vous, chers Amis, de venir partager mon bonheur.

FIN DE LA BASILIADE.



CORRECTIONS.

TOME I.

Page 51 ligne 3 emportées *lisez* entraînés.

Page 197 ligne 25 la puillanime *lisez* de la puillanime.

TOME II.

Page 210 ligne 3 discours vagues *lisez* vains discours.
ligne 16 *pondez ains*, de la Dive sublime.

Page 236 ligne 13 *pondez ains*, de cette voie ; quoi-
que jonché d'une couche épaisse de
feuilles qu'y ont précipité les li-
vers, ils remarquent, &c.







名古屋大学附属図書館所蔵 文庫外 40124863
Nagoya University Library, 40124863